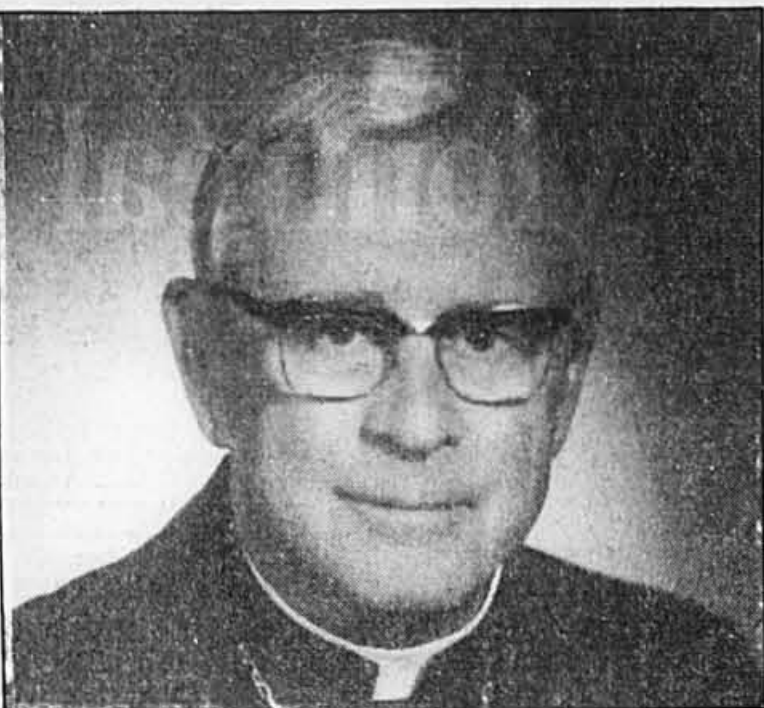


Les 150 ans du diocèse de Montréal



Les 150 ans du diocèse de Montréal

Il y a 150 ans naissait un empire



C'est avec fierté que LA PRESSE présente aujourd'hui à ses lecteurs ce supplément sur les 150 ans du diocèse de Montréal. Ainsi que le souligne Mgr Paul Grégoire, qui a bien voulu honorer ces pages de son message personnel, cet anniversaire offre aux Montréalais l'occasion de redécouvrir l'Eglise diocésaine dans toutes ses dimensions.

Pour évoquer les grandes étapes d'une histoire aussi riche, nous avons fait appel à une équipe de journalistes de LA PRESSE et à une prestigieuse équipe de collaborateurs dont les textes

ont souvent valeur de témoignage. Nous les remercions.

C'est donc le 13 mai 1836 que Rome créa le diocèse de Montréal. Un siècle et demi n'est qu'un souffle dans l'histoire de l'humanité. Et pourtant plus rien aujourd'hui n'est comme autrefois, hors les valeurs profondes et universelles que l'Eglise incarne toujours. A l'origine, simple détachement de celui de Québec, le diocèse de Montréal avait la taille d'un empire, borné au sud par la frontière des États-Unis, au nord par la ligne du partage des eaux de la Baie James, à l'est par une ligne à mi-

chemin entre Montréal et Québec, à l'ouest jusqu'aux limites de l'Ontario. En tout, 98 paroisses dont une seule, Notre-Dame, dans la ville de Montréal. On ne parle plus aujourd'hui de la «ville au 100 clochers» puisque le territoire de l'archidiocèse, plus modeste mais aussi plus peuplé, abrite 254 paroisses et 1 506 220 fidèles.

Mgr Ignace Bourget, l'un des grands architectes du diocèse, fit venir d'Europe de nombreuses communautés d'hommes et de femmes, aux vocations les plus diverses, et qui assurèrent la présence active de l'Eglise dans les

secteurs vitaux de la vie collective. C'est pourquoi l'histoire des services sociaux, des services de santé et de l'éducation dans notre société se confond avec celle du diocèse de Montréal dont le dynamisme reste vigoureux à toutes les époques, et l'influence, presque toujours déterminante dans la société civile jusqu'aux années soixante.

Rigoureusement fidèle à Rome, l'Eglise de Montréal doit aussi son rayonnement à la force de ses chefs spirituels. Les pages qui suivent en font la preuve.

Michel ROY
Éditeur adjoint

Redécouvrir l'Eglise diocésaine

Le 13 mai prochain marquera le 150^e anniversaire de fondation du diocèse de Montréal. Je voudrais que cet événement soit pour tous l'occasion de redécouvrir notre Eglise diocésaine, de l'aimer davantage et de s'y impliquer chacun à sa manière.

Redécouvrir

Nous disposons d'un riche héritage qu'il convient d'explorer. Si nous cherchons cette année à mieux connaître l'histoire de notre diocèse, nous verrons que les grands défis pastoraux ne datent pas d'aujourd'hui. Nos prédécesseurs ont été confrontés à de graves problèmes. Ils ont dû faire face à de lourdes responsabilités, souvent dans des circonstances très difficiles. Notre passé est marqué par des valeurs toujours essentielles: la foi, le courage, l'audace créatrice, le partage et le don de soi. La connaissance de ce passé nous apportera inspiration et réconfort dans la situation qui est la nôtre aujourd'hui.

Je me réjouis que LA PRESSE ait voulu consacrer ce cahier spécial à l'Eglise de Montréal à l'occasion du 150^e. Toute une équipe de journalistes compétents nous permet de revivre des moments de ce passé et de mieux cerner la réalité présente.

Ces dernières années, poursuivant les recherches de leurs devanciers, des historiens de valeur nous ont familiarisés avec les premières décennies de notre Eglise diocésaine, en particulier sous les épiscopats de Mgr Larigue et de Mgr Bourget.

Les journaux, la radio et la télévision manifestent également beaucoup d'intérêt. Les journalistes de tous médias ont pris le chemin des archives en vue de nous faire partager leurs découvertes dans des articles ou des émissions. Radio-Canada télédiffusera les principaux événements des fêtes, présentera des dossiers historiques et diffusera des émissions culturelles et musicales appropriées. De même, Télé-Métropole et Radio-Québec feront place au 150^e dans leurs émissions.

Un certain nombre d'auteurs ont mis en commun leurs recherches pour produire un ouvrage qui paraîtra en septembre. Enfin, au même moment, une exposition se tiendra dans le hall de l'hôtel de ville sur l'histoire religieuse de Montréal. Le grand public y trouvera une image de notre Eglise d'hier et d'aujourd'hui.

Aimer

Cette découverte nous fera aimer davantage notre Eglise. Nous aurons plusieurs occasions d'exprimer la reconnaissance du cœur. Ensemble, nous rendrons grâce au Seigneur pour ces longues années d'évangélisation et d'expérience chrétienne qui ont façonné notre milieu montréalais.

Fêter la communauté à laquelle on appartient, c'est porter sur elle un regard admiratif et aimant. Au-delà des faiblesses, des lenteurs, des lourdeurs d'une grande famille, il y a place pour la reconnaissance des vrais grandeurs. Il y a place aussi pour un profond sentiment d'appartenance, une volonté d'assumer le passé et de vivre le présent avec courage et confiance.

Nous savons par expérience comme il est important de vivre des temps de fêtes et de réjouissances. Entre parents, entre amis, de tels moments nous rapprochent les uns des autres.

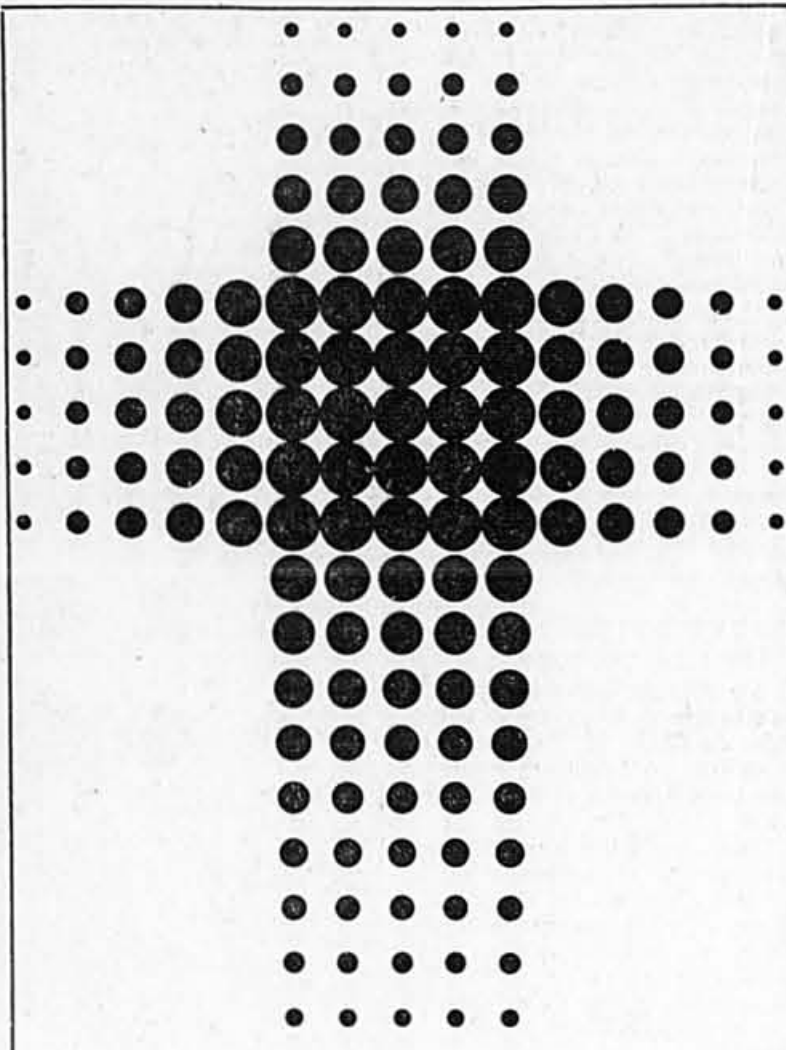
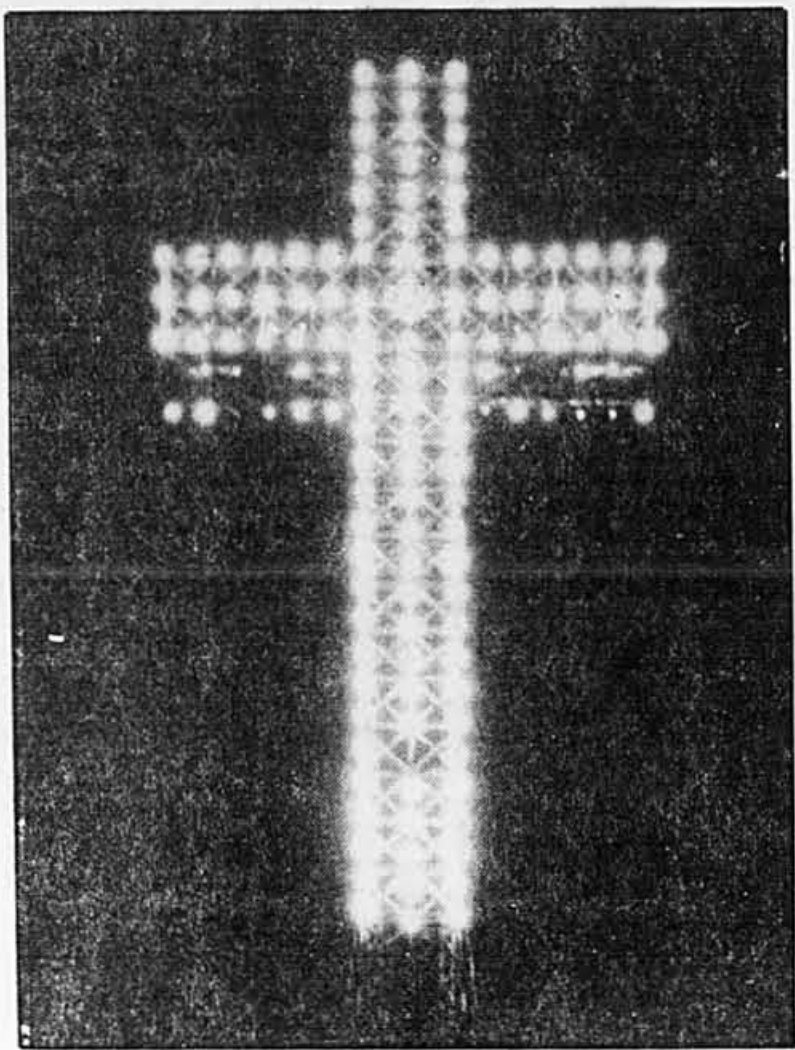
Plusieurs grands rassemblements se préparent: messe d'ouverture des fêtes à la cathédrale, rencontre des jeunes à Notre-Dame, messe solennelle du 12 septembre au même endroit, de même que plusieurs «montées» à la cathédrale. Tous ces rassemblements nous aideront à nous apprécier, à nous aimer, à nous sentir membres d'une grande famille.

S'impliquer

Dans cette famille, tous ont une place importante à remplir, un rôle particulier à jouer. Le nombre est impressionnant de ceux et celles qui s'impliquent dans leur milieu. Je suis témoin chaque jour d'engagements, d'expériences de dévouement, d'entraide et de partage. Chez les jeunes comme chez les adultes et les aînés, on peut compter sur une générosité et des dynamismes étonnants. J'ai confiance que le jubilé suscitera des implications nouvelles; il sera un temps privilégié d'animation et de relance pastorale. Ma confiance s'exprime totalement dans ce thème des fêtes du 150^e: «Ravivons notre espérance».

Paul Grégoire

PAUL GRÉGOIRE
Archevêque de Montréal



150 ANS
RAVIVONS NOTRE
ESPÉRANCE

Le symbole du 150^e anniversaire

Le symbole graphique du 150^e anniversaire du diocèse de Montréal comporte 150 points formant une croix latine, symbole universel de la religion catholique et de la foi des chrétiens. Cette croix rappelle celle qui, du haut du Mont-Royal, surplombe la ville et est un élément caractéristique de Montréal. L'ensemble, dans sa construction, donne une impression de lumière, ce qui évoque l'illumination de la foi. La force grandissante des points vers l'intérieur symbolise la force et l'unité de la communauté ecclésiale ainsi que le rapprochement des communautés chrétiennes du diocèse. Inversement, la diminution des points vers les extrémités évoque l'ouverture sur le monde et l'esprit œcuménique. Ce symbole, qui complète généralement l'inscription «150 ans - Ravivons notre espérance», thème du jubilé du diocèse, a été conçu par la maison Gilles Caron, Communication et Marketing Limitée. La photo de gauche fut prise en 1924, lors de l'érection de la croix du Mont-Royal.

Pourquoi 162 ans plus tard ?

Sous le régime français, la ville de Québec s'est toujours avérée le lieu privilégié de toutes les institutions de la Nouvelle-France, incluant celle de l'Eglise qui y avait établi en 1674 le premier siège épiscopal de toute l'Amérique du Nord. L'instauration du régime britannique modifia peu à peu les données démographiques, socio-économiques et religieuses du Québec. En 1783, les sulpiciens et de nombreux laïcs de Montréal désirèrent la présence d'un évêque en leur ville. Les motifs allégués furent ceux-ci: les rares visites de Mgr Jean-Olivier Briand dans le district de Montréal vu son grand âge, la grande distance entre Québec et Montréal vu les moyens de transport alors utilisés, l'accroissement de la population (le district de Montréal compterait 56 000 habitants en 1784 sur les 113 000 de la colonie et la ville de Montréal dépasserait celle de Québec en 1790 de 4 000 habitants). et l'habitude de l'Eglise catholique romaine d'ériger un nouveau diocèse pour chaque portion suffisante de population. Cette perception de la réalité fut partagée par les personnes en autorité dans l'Eglise, autant à Québec qu'à

Rome, mais elles durent affronter de nombreux obstacles, surtout du côté politique.

Le gouverneur Dorchester aurait pu favoriser un tel projet en 1790, car le coadjuteur de Mgr Jean-François Hubert, évêque de Québec, avait été le précepteur de ses enfants et était son protégé. Or, ce Mgr Charles-François Bailly de Messein ambitionnait de devenir le premier évêque de Montréal. Mais lorsque l'acquiescement de Rome arriva à Québec, les deux prélats étaient à couteaux tirés, surtout à cause de leurs divergences sur l'établissement d'une université à Québec. Le délai occasionné par cette dispute et la mort prématurée de l'évêque coadjuteur empêchèrent l'érection du diocèse de Montréal.

Malgré les efforts d'anglicisation et d'anglicanisation du trio le plus influent auprès du gouvernement bas-canadien durant les vingt années suivantes (Herman-Witsius Ryland, secrétaire, Jonathan Sewell, juge en chef, Dr Jacob Mountain, évêque anglican), des signes d'une présence épiscopale à Montréal furent entretenus par l'évêque de Québec. Que le curé de Longueuil ait été ordonné évêque

coadjuteur de Mgr Hubert en 1795 et qu'il y demeura même comme évêque de Québec jusqu'en 1806 n'en est pas le moindre. Les sulpiciens s'opposèrent cependant à ce que le coadjuteur de Mgr Joseph-Octave Plessis, Mgr Bernard-Claude Panet, se fixât à Montréal en 1807, par crainte d'un certain ombrage à leur omniprésence. Le supérieur des sulpiciens était curé de l'unique paroisse de la ville et seigneur de l'île.

Quand Mgr Plessis réussit finalement en 1818 à se faire reconnaître civilement comme évêque catholique romain de Québec et ainsi posséder en mainmorte, alors que depuis la conquête il n'était que le surintendant de l'Eglise romaine au Canada, il ne tarda pas à obtenir de Rome la nomination de Jean-Jacques Larigue comme son évêque auxiliaire à Montréal. Celui-ci, un sulpicien canadien, avait bien essayé d'y échapper, car il prévoyait les tribulations qui l'attendaient du côté de ses confrères français. Bien plus, il était le cousin de Louis-Joseph Papineau et de Denis-Benjamin Viger, deux personnes peu prises par le gouvernement bas-canadien.

Tout en étant un ardent promoteur du regroupement des évêques d'Amérique du Nord britannique en une province ecclésiastique dont l'évêque de Québec serait devenu l'archevêque, Mgr Larigue ne vit aucun autre moyen d'y parvenir qu'en devenant d'abord évêque titulaire de Montréal, comme cela s'était réalisé en 1825 à Kingston et en 1829 à Charlottetown. Grâce à un rapprochement fortuit en 1835 entre l'évêque auxiliaire et les sulpiciens, une supplique favorable à l'érection du diocèse fut signée conjointement par ces anciens adversaires, ainsi que par le clergé du district de Montréal et l'évêque de Québec, Mgr Joseph Signay. Entre-temps, le gouvernement Gosford écrivit à lord Glenelg, secrétaire d'Etat aux colonies, qu'il ne s'opposait pas à un tel projet. Le contexte socio-politique était déjà assez compliqué, pour qu'on n'y ajoutât pas une autre source de tensions dans la population. Rome et Londres endossèrent le projet en mai 1836. C'était 53 ans après la première demande du milieu et 162 ans après l'érection du diocèse de Québec.

LUCIEN LEMIEUX

Les 150 ans du diocèse de Montréal

Ont collaboré à la réalisation de ce cahier:

De la Rédaction de La Presse:

Marcel Adam, Jules Béliveau, Florian Bernard, Madeleine Berthault, Jean-Pierre Bonhomme, Jean-Guy Dubuc, Marie-Favreau, Lilianne Lacroix, Georges Lamon, Denis Masse, Gilles Normand, Vincent Prince, Jules Richer, Michel Roy, Jean Taillefer, Lily Tasso, Pierre Venat.

Collaboration spéciale:

Rita D.-Hazel, Cyrille Felteu, André Lamoureux, Guy Lapointe, Huguette Lapointe Roy, Lucien Lemieux, Hélène Pelletier-Baillargeon, Denise Robillard.

Coordination du cahier:

Jules Béliveau

Maquette:

Guy Granger, Michel Hotte.

Maquette de la page frontispice:

Gilles Dussault.

Photographies:

Michel Gravel, Robert Mailloux, Armand Trottier, Robert Nadon.

Archives:

Jean-Pierre Chalifoux, Richard Lalonde.

Remerciements à Mlle Monique Montbriand, des Archives de l'Archevêché de Montréal.

Les 150 ans du diocèse de Montréal

Cent cinquante années riches en initiatives de toutes sortes

Les 150 ans du diocèse de Montréal, qu'on s'apprête à célébrer de digne façon, auront été fertiles en événements et en initiatives de toutes sortes. On ne saurait ici qu'en retracer une infime partie.

On imagine bien, en effet, qu'un diocèse qui a grandi au point de compter aujourd'hui plus de 250 paroisses et d'être considéré comme un des plus peuplés au monde, en dépit du fait qu'il ait été démembré à six reprises, n'a pu prospérer qu'en comptant sur des chefs spirituels d'un grand dynamisme. Ce dynamisme a été d'ailleurs reconnu avec l'octroi d'un chapeau cardinalice en 1952.

Cette Église de Montréal, très attachée à Rome, voire très ultramontaine à ses origines, a longtemps revendiqué pour elle, et exercé de fait, le droit de guider la société civile et de lui dicter ses jugements moraux. Les premiers points de repère que nous évoquerons illustreront justement cet aspect du rôle qu'elle a joué parmi nous.

Les troubles de 1837 et l'Institut canadien

Le diocèse venait à peine d'être créé qu'éclataient les troubles de 1837. Mgr Jean-Jacques Lartigue, son premier évêque, ne tardera pas à prendre position.

Dans une lettre à ses fidèles, en date du 24 octobre 1837, il écrira: « Ne vous laissez pas séduire si quelqu'un voulait vous engager à la rébellion sous prétexte que vous faites partie du peuple souverain ». Il répètera la même exhortation le 8 janvier suivant.

Son successeur immédiat, Mgr Ignace Bourget, aura à faire face, lui, à l'Institut canadien de Montréal. Il le condamnera énergiquement. Cet Institut, que fréquentaient notamment plusieurs libéraux en vue, surtout des radicaux, refusait de faire vérifier par l'autorité religieuse le caractère acceptable des livres de sa bibliothèque.

L'Institut ne devait pas se relever de cette condamnation, qui fit également un tort considérable au Parti libéral. Ce dernier ne parvint à lever cette hypothèque qu'avec Laurier, qui, en 1877, fit une brillante causerie où il faisait relever le libéralisme canadien de celui d'Angle-

terre et non du libéralisme français aux tendances philosophiques et irreligieuses. On entendit moins proclamer par la suite que « le ciel est bleu et l'enfer est rouge ».

Les Zouaves pontificaux

Mgr Bourget devait aussi se révéler un ardent défenseur des pouvoirs temporels du Pape, alors attaqué par les troupes du roi Victor-Emmanuel. Il écrira plusieurs lettres à ses fidèles pour justifier le droit du chef de l'Église à régner aussi bien au plan civil que spirituel. Il ne manquera pas de rappeler aussi l'excommunication prononcée par Pie IX contre ceux qui cherchaient à le déposséder de ses États pontificaux et contre ceux qui sympathisaient avec ces derniers.

D'ailleurs, dans un mandement du 31 mai 1860, il dénonçait violemment *Le Pays* qui avait osé pencher du côté des troupes du roi Victor-Emmanuel. Mgr Bourget n'acceptait pas les journaux dits libéraux qui prétendaient faire pression de « liberté d'opinion ». Dans une lettre pastorale datée du 31 mai 1858, il avait nettement déclaré: « Il n'est permis à personne d'être libre dans ses opinions religieuses et politiques. »

Et, il faut lire l'homélie enflammée que ce même évêque de Montréal prononcera en sa cathédrale, le 19 février 1868, pour saluer le départ des Zouaves canadiens pour Rome. C'est avec émotion qu'il benira ces jeunes gens « prêts à affronter les plus grands dangers, et à souffrir même la mort, s'il le faut, pour la défense de l'Église et de son immortel pontife ».

L'organisation du diocèse

Cet attachement à Rome et cette conception très engagée de son rôle de guide de la société aussi bien civile que religieuse marqueront encore l'Église de Montréal sous les successeurs immédiats de Mgr Bourget.

Mais Mgr Bourget n'aura pas été qu'un guide. Il aura été peut-être davantage encore un bâtisseur. Il mettra rapidement en place toutes les institutions nécessaires à la bonne marche d'un diocèse. Des 1840, il confiera, par exemple, aux Sulpiciens la mission de former les futurs prêtres. Puis, il fera venir d'Europe plusieurs communautés d'hommes et de femmes à qui il distri-



Le grand dynamisme du diocèse a été reconnu avec l'octroi d'un chapeau cardinalice en 1952. La cérémonie de présentation a eu lieu à Rome le 16 janvier 1953. Dans cette photo, prise trois jours plus tard par *Associated Press*, on peut apercevoir des religieux admirant le chapeau.

buera les champs d'action. D'autres communautés verront le jour dans son diocèse. Grâce à celles-ci, l'action de l'Église s'exercera dans tous les domaines: écoles, collèges, petits séminaires, couvents, hôpitaux, hospices, orphelinats, etc.

Mgr Bourget avait un sens très aigu de la charité. Les orphelins irlandais arrivés ici dans les années 1840, dans les conditions pénibles que l'on sait, trouveront en lui un bienfaiteur exceptionnel qui, en plus, exhorta ses fidèles à les accueillir comme leurs propres enfants. C'est également sous son très long règne, soit en 1848, que seront fondées à Montréal, les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul.

NN. SS. Bruchési et Gauthier

Le Congrès eucharistique international de Montréal, du 6 au 11 septembre 1910, sera l'évène-

ment marquant de l'épiscopat de Mgr Paul Bruchési, deuxième successeur de Mgr Bourget. Ce congrès, qui devait attirer plus de 200 000 visiteurs et des délégués de plusieurs pays, constituera une manifestation de foi collective sans précédent. Mgr Bruchési sera archevêque en titre, de 1897 à 1939, mais, atteint de maladie en 1921, ses pouvoirs seront exercés, à partir de là, par Mgr Georges Gauthier qui agira comme administrateur apostolique.

Plusieurs autres événements marqueront encore cette longue période. Signalons, notamment, le décret d'érection canonique, le 6 janvier 1925, du Séminaire des Missions étrangères; la Bulle apostolique du 30 octobre 1927 érigeant définitivement l'Université de Montréal; les 105 mariages jocistes du stade Delormier, le 25 juillet 1939, etc.

C'est encore pendant ce dou-

ble règne que l'Oratoire Saint-Joseph verra le jour et que naîtront, surtout, les premiers mouvements de l'Action catholique spécialisée: J.O.C., J.E.C., J.A.C., J.I.C., L.O.C.

Un premier cardinal

Mgr Joseph Charbonneau, qui devient en 1940, après le décès de Mgr Gauthier, le sixième évêque de Montréal, se fera surtout connaître par sa grande ouverture aux problèmes sociaux. Il ira même jusqu'à commander une quête pour venir en aide à des grévistes.

Il sera cependant forcé, en mars 1950, de remettre sa démission pour des raisons que Rome n'a toujours pas rendues publiques. Certains y ont vu l'influence prépondérante du premier ministre Duplessis, mais il semble qu'ils ont grandement surestimé le rôle de ce dernier.

Avec son successeur, Mgr

Paul-Émile Leger, l'Église de Montréal aura, en 1952, son premier cardinal. Grâce à sa grande éloquence et à sa forte personnalité, celui-ci sera un rassembleur et un bâtisseur d'oeuvres. On lui devra notamment, en janvier 1951, la fondation du Foyer de Charité; en 1955, la Grande Corvée en faveur de l'hôpital Saint-Charles-Borromée; un peu plus tard, l'institution de Fame Peree en faveur des lépreux, et de nombreuses autres initiatives du même genre.

On se rappellera sa croisade du chapelet en famille à CKAC, la « Grande Mission » qu'il organisa, en 1960, pour souligner en particulier le cinquantenaire du Congrès eucharistique de 1910, sa participation très active à Vatican II, les fonctions de légat papal qu'il fut appelé à remplir à trois occasions, etc. On se rappellera aussi, évidemment, les nombreuses paroisses qu'il fonda.

Des rôles nouveaux

Enfin, son successeur, l'actuel archevêque Paul Grégoire, aura également imprimé sa marque à l'Église de Montréal, que la Révolution tranquille et l'élargissement du rôle de l'État devaient forcer à inventer de nouvelles formes d'apostolat. Mgr Grégoire s'entourera d'abord de deux importants organismes consultatifs, le Conseil presbytéral en 1969, et le Conseil de pastorale en 1972. Il divisera ensuite son territoire en régions pastorales avec, à leur tête, chacune, un vicaire épiscopal. En octobre 1980, ce sera encore la création de l'Office du diaconat permanent, avec un premier diacre permanent, M. Roger Dubois, ordonné le 17 mars 1981.

L'adaptation aux temps nouveaux plus spécifiquement s'incarnera dans des initiatives comme la « Maison du Père », le « Comptoir Gamelin », la « Maison Marguerite », les associations laïques qui se joignent aux communautés religieuses, l'ouverture aux besoins du tiers-monde symbolisée, à un moment donné, par les « Boat People » du Sud-Est asiatique. Mgr Grégoire restera aussi constamment préoccupé par son « projet éducatif chrétien de l'école » qui l'a amené, l'an dernier, à mettre sur pied son Institut catholique destiné à former des enseignants qui verront à le réaliser.

...Et, voilà, en résumé ce qu'ont été les cent cinquante ans de l'Église de Montréal et le visage qu'elle a présenté pendant toute cette période.

VINCENT PRINCE



La Cathédrale de Montréal

D'APRÈS L'ÉGLISE SAINT-PIERRE À ROME

The R. C. Cathedral of Montreal

AFTER ST. PETER'S OF ROME

Commencée en 1870 ; discontinuée de 1878 à 1884 ; continuée depuis 1885. — Dimensions : moitié de l'Église St Pierre à Rome — Longueur: 333 pieds ; largeur du transept, 222 pieds ; hauteur du dôme 250 pieds.

Commenced in 1870 ; discontinued from 1878 to 1884 ; continued from 1885. — Dimensions : one half of St Peter's of Rome. — Length 333 feet ; width of transept, 222 feet ; height of dome 250 feet.

La cathédrale, telle qu'elle devait être

Tel qu'indiqué dans sa partie inférieure gauche, ce dessin de l'actuelle cathédrale de Montréal a été exécuté par W. Décarie en mai 1886, il y donc exactement 100 ans. Le fait que la construction du temple conçu sur le modèle de la basilique Saint-Pierre de Rome — mais en plus petit — ne devait être terminée que quelques années plus tard, le dessinateur, se fiant probablement aux premières ébauches de ses concepteurs, a juché deux horloges aux extrémités du mur de façade de l'édifice. Ces horloges, comme on pourra le constater à l'examen de la photo de la page frontispice de ce cahier, n'existent pas. Les grandes statues surmontant la façade de la cathédrale sont celles des saints patrons de 13 paroisses du diocèse de cette époque les ayant offertes aux autorités diocésaines. Les personnages ainsi représentés sont (de gauche à droite) : saint Antoine de Padoue, saint Vincent-de-Paul, saint Hyacinthe, saint Thomas d'Aquin, saint Paul, saint Jean, saint Jacques, saint Joseph, saint Jean-Baptiste, saint Patrick, saint Ignace, saint Charles-Borromée, saint François d'Assise. Ce dessin antique de la cathédrale de Montréal a été gracieusement fourni à LA PRESSE par M. Gaston Cloutier, de Saint-Eustache.

Les 150 ans du diocèse de Montréal

Depuis sa fondation, le diocèse de Montréal a vu son territoire s'amenuiser, chaque fois qu'un nouveau diocèse était créé. Mais en même temps, sa population n'a pas cessé de croître et de se diversifier, au rythme des naissances nombreuses et à la faveur des migrations successives qui ont amené au Canada, depuis le 19e siècle, et plus particulièrement à Montréal, Irlandais, Européens, Asiatiques, Latino-américains.

Au moment de sa fondation, en 1836, le diocèse de Montréal s'étendait à l'ouest jusqu'aux limites de l'Ontario qui s'appelaient alors le Haut-Canada et à l'est jusqu'à une ligne à mi-chemin entre Montréal et Québec, couvrant le Saint-Laurent, des îles de Sorel à St-Régis. Sa frontière nord allait à la ligne de partage des eaux de la baie James et sa limite sud était la frontière des États-Unis.

La population catholique du nouveau diocèse était d'environ 250 000, dont 32 000 dans la ville de Montréal. On y dénombrait 98 paroisses, dont une seule à Montréal, Notre-Dame, desservie par les Sulpiciens, seigneurs de l'île. Le clergé comptait 122 prêtres, y compris 20 Sulpiciens, soit un prêtre pour plus de 1 600 catholiques.

Des 98 paroisses du début, 16 seulement font encore partie du diocèse de Montréal. Les autres se trouvent dans l'un ou l'autre des six diocèses détachés de Montréal. En 1847, Montréal perdit une paroisse, lors de la fondation du diocèse d'Ottawa. Mais quand le diocèse de Saint-Hyacinthe est fondé en 1852, ce sont 23 paroisses qui sont détachées de Montréal. Plus tard, une partie des diocèses de Sherbrooke (1874), de Pembroke (1882b) et de Timmins (1908) comprend des paroisses du diocèse de Montréal. C'est ainsi que l'érection du diocèse de Valleyfield, en 1892, prive le diocèse de Montréal de plus de 55 000 âmes.

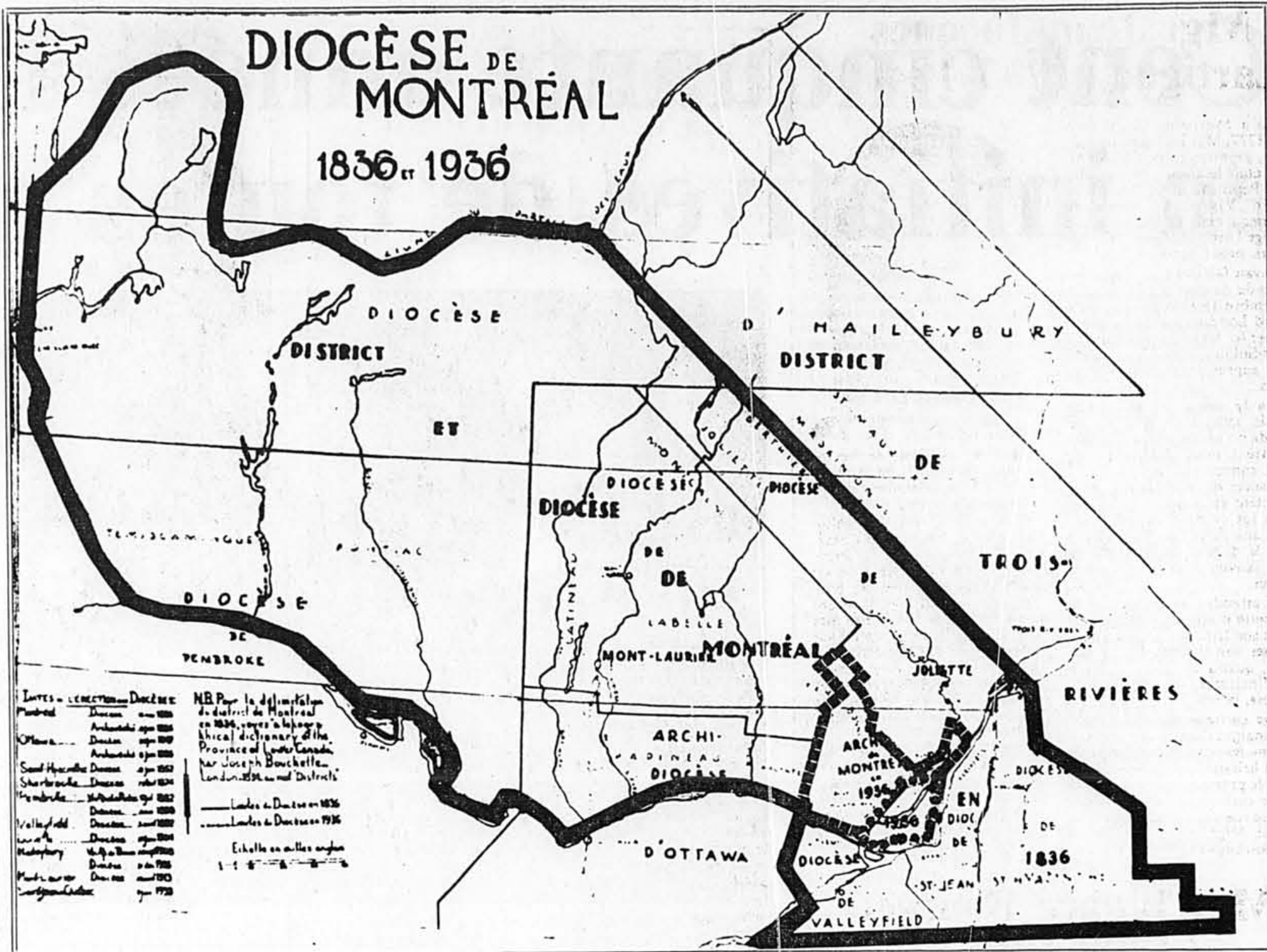
Le processus se poursuit au 20e siècle, avec la création des diocèses de Joliette (1904), Saint-Jean-Longueuil (1933) et Saint-Jérôme (1951), enlevant chaque fois plusieurs paroisses au diocèse de Montréal. Mais alors que se poursuit cette cure d'aménagement géographique, le nombre des catholiques ne cesse d'augmenter. Aujourd'hui, le diocèse couvre une superficie de 1399 km² et la population catholique s'élève à 1 506 220, sur une population totale qui dépasse les deux millions.

Communautés religieuses

Un autre phénomène important accompagne l'accroissement démographique du diocèse, celui de la multiplication des communautés religieuses qui prendront en main l'éducation, les services de santé et les services sociaux. À compter de 1840, Mgr Ignace Bourget, successeur de Mgr Lartigue, premier évêque de Montréal, s'emploie à doter son diocèse de ces institutions. Il n'existait alors à Montréal qu'une société de prêtres, les Sulpiciens, une communauté de frères, les Frères des Ecoles chrétiennes, venus en 1837 à la demande de Mgr Lartigue et trois communautés de femmes, les Hospitalières de l'Hôtel-Dieu, la Congrégation de Notre-Dame et les Soeurs Grises.

Le diocèse compte alors 77 paroisses, 34 missions pour les Blancs et 4 pour les Amérindiens. La population catholique que Mgr Bourget évalue alors à 186 244, est desservie par 142 prêtres. Les 82 soeurs de la Congrégation de Notre-Dame ont 21 maisons et 2 000 élèves et les 7 Frères des écoles chrétiennes en instruisent 615.

À compter de 1841, de nombreuses congrégations d'hommes et de femmes s'installent à Montréal, à la demande des évêques ou en quête d'une terre d'asile quand la persécution sévit en Europe. Les Oblats de Marie-Immaculée arrivent à Montréal en 1841. En 1842, c'est au tour des Jésuites et des dames du Sacré-Coeur. Les Soeurs du Bon-Pasteur d'Angers arrivent en 1844 et trois ans plus tard, en 1847, les Cleres de Saint-Viateur et les pères, les soeurs et les frères de la Congrégation de Sainte-Croix débarquent à Montréal. Quand deux communautés fran-



Lors de son érection en 1836, le diocèse de Montréal était constitué d'un territoire s'étendant dans sa partie nord-ouest jusqu'en Abitibi et au sud jusqu'à la frontière canado-américaine. Au fil des ans, des parties de cet immense territoire se sont successivement détachées, formant d'autres diocèses qui, dans plusieurs cas, allaient eux-mêmes être subdivisés par la suite. C'est ainsi que le diocèse de Montréal des débuts englobait la totalité des diocèses actuels de Saint-Hyacinthe, de Valleyfield, de Gatineau-Hull, de Saint-Jean-Longueuil, de Joliette, de Saint-Jérôme, de Mont-Laurier, ainsi que des parties des diocèses de Sherbrooke, de Rouyn-Noranda et d'Amos. Lors de leur fondation,

même les diocèses d'Ottawa, de Pembroke et de Timmins ont enlevé certaines parties du territoire originel du diocèse de Montréal. La carte reproduite ci-haut, qui avait été imprimée à l'occasion du 100e anniversaire du diocèse en 1936, illustre l'étendue du territoire ecclésiastique de Montréal des débuts, ce qu'il était en 1936 et ce qu'il est devenu lors de la fondation du diocèse de Saint-Jérôme en 1951. Depuis cette date, le diocèse de Montréal se compose de la totalité de l'île de Montréal, de l'île Jésus (Laval) et déborde légèrement vers l'est pour englober Repentigny, Charlemagne, L'Assomption, Saint-Paul-l'Ermitte et Saint-Sulpice.

DE 1836 À 1951

Le territoire n'a pas cessé de rapetisser et la population de croître

caises de femmes font faux bond à Mgr Bourget, il n'hésite pas à fonder des communautés canadiennes: la Congrégation des Soeurs de la Providence en 1843 et celle des Saints Noms de Jésus et de Marie en 1844. Il parraine aussi la fondation des Soeurs de la Miséricorde en 1848 et des Soeurs de Sainte-Anne en 1850.

Au 19e siècle, les importantes migrations d'Irlandais et d'Européens fuyant la famine, avaient rendu nécessaire la fondation de paroisses irlandaises: St. Patrick (1866), St. Gabriel (1885) et St. Anthony of Padua (1884).

De 1851 à 1871, la population de Montréal a presque doublé en passant de 57 715 à 107 225 en vingt ans. Une crise économique se prépare (1879-1884) qui touchera sévèrement les paroisses. Mgr Bourget, démissionnaire en 1876. Son successeur, Mgr Edouard-Raymond Fabre, devra faire face aux dettes des nouvelles paroisses qui s'élèvent à plus de \$800 000 et stopper l'érection de la cathédrale St-Jacques. Le chômage sévit à Montréal quand les manufacturiers américains décident de baisser leurs prix pour faire fermer les entreprises canadiennes. Ce qu'ils réussissent. C'est l'exode aux

États-Unis et la période du développement des Laurentides sous l'impulsion du curé Labelle.

Une fois la crise enrayée, le développement du diocèse se poursuit et de nouvelles communautés religieuses s'établissent dans le diocèse. Les Trappistes et les Redemptoristes arrivent en 1881, les Frères Maristes, les Frères de l'Instruction chrétienne et les Soeurs des Pauvres en 1886, les Frères de Saint-Gabriel en 1888, les Pères du Saint-Sacrement et les Franciscains en 1890, les Monfortains en 1894.

En 1885, le diocèse de Montréal possède six noviciats de communautés religieuses masculines et douze communautés religieuses de femmes. Les communautés d'hommes dirigent les six collèges classiques. En 1876, Montréal a obtenu la création d'une succursale de l'Université Laval et une nouvelle constitution sera rédigée pour l'Université de Montréal en 1889, avant l'acquisition de sa complète indépendance en 1919. Le diocèse pouvait compter sur 450 prêtres, séculiers et religieux, pour occuper ses 157 cures.

À la mort de Mgr Fabre, en 1896, le diocèse affichait un bi-

lan positif. En vingt ans, la population catholique s'était accrue de 95 000 âmes, vingt nouvelles paroisses avaient été fondées et 80 nouvelles chapelles et églises construites. Neuf nouvelles communautés d'hommes et une de femmes s'étaient ajoutées à celles qui existaient déjà. Le clergé séculier s'était accru de 269 nouveaux membres et on comptait 105 religieux de plus.

Les frères avaient recruté 400 nouveaux membres et les religieuses 1 500. Les communautés d'hommes avaient fondé 51 nouveaux établissements durant cette période et les religieuses 178, dont 51 à Montréal et 127 à l'étranger. Selon un rapport de 1896, le diocèse comptait alors 1 092 Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame, 800 Soeurs de la Providence, 700 Soeurs des Saints Noms, 560 Soeurs de Sainte-Anne et 534 Soeurs Grises, pour ne nommer que les plus nombreuses. Les trois communautés fondées entre 1843 et 1850, en particulier, avaient connu une expansion remarquable.

La création du diocèse de Joliette en 1904, a lesté le diocèse

de 40 paroisses et de 61 000 catholiques, celle de Saint-Jean en 1933, de 42 paroisses et de 62 500 catholiques, pendant que le diocèse se développe ailleurs. De 1900 à 1910, 26 nouvelles paroisses sont fondées au nord de Montréal, 60 autres s'ajoutent de 1910 à 1930. Durant la période qui a précédé et suivi la Première Guerre mondiale, la population de Montréal double, puis triple. Comme au 19e siècle, la crise économique de 1929 suscitera le ralentissement du développement du diocèse. Aucune paroisse n'est fondée entre 1931 et 1938 et plusieurs Fabriques sont criblées de dettes.

En 1936, à l'occasion de son centenaire, le diocèse dénombre 173 paroisses dont 114 dans la ville, 1 274 prêtres dont 598 religieux et 26 anglophones. Le nombre des frères s'élève à 1 563 et comprend 70 anglophones; les religieuses sont 8 171 francophones et 332 anglophones. En quatre ans, de 1930 à 1934, on compte 2 066 nouveaux candidats à la vie religieuse et au sacerdoce.

L'expansion se poursuit après la guerre et 22 nouvelles paroisses sont fondées entre 1944 et

1950. Le diocèse compte alors 1 474 prêtres religieux et séculiers, pour desservir 172 paroisses, 18 chapelles. On compte aussi 42 scolasticats et noviciats et 23 juniorats et postulats.

Avant 1936, Mgr Georges Gauthier avait fondé 36 nouvelles paroisses, dont deux pour les Polonais et une pour les Allemands. Les paroisses non francophones vont continuer à se multiplier.

Le diocèse compte actuellement 37 paroisses ou communautés de langue anglaise et 32 communautés ethniques: Italiens, Portugais, Espagnols, Latino-américains, Allemands, Polonais, Hongrois, Tchèques, Slovénes, Lithuaniens, Slovaques, Croates, Coréens, Vietnamiens, Chinois, Japonais, en plus de communautés de divers rites orientaux.

En 1986, le diocèse de Montréal dispose de 744 prêtres séculiers, 955 prêtres appartenant à diverses sociétés et de 43 diacres permanents, pour desservir 254 paroisses, 27 missions et centres de pastorale et 9 oratoires et chapelles. Le nombre des frères est maintenant de 864 et celui des religieuses de 7 622.

DENISE ROBILLARD

Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph

En ce 150e anniversaire de fondation du diocèse de Montréal, c'est avec joie que les Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph offrent à Son Excellence Monseigneur Paul Grégoire, à ses évêques auxiliaires, au clergé et à tous les diocésain(ne)s, leurs plus sincères félicitations avec l'assurance de leur fervente prière.

Hommage et reconnaissance au diocèse de Montréal

Dès l'érection du diocèse de Montréal et même dès la nomination de Mgr Lartigue comme premier évêque à Montréal, Madame Gamelin a voulu faire oeuvre d'Église auprès des démunis quels qu'ils furent.

Ses filles de La Providence, marchant sur ses traces, veulent encore aujourd'hui contribuer, avec l'Église, à l'annonce de l'Évangile en faisant oeuvre de charité et de compassion sous le signe de la Providence et de la Vierge des Douleurs.

Les Soeurs de la Providence

Les 150 ans du diocèse de Montréal

Mgr Jean-Jacques Lartigue (1777-1840)

Né à Montréal le 20 juin 1777, Mgr Jean-Jacques Lartigue, premier évêque de Montréal, était le cousin de Louis-Joseph Papineau et de Denis-Benjamin Viger. La mère de Papineau, celle de Viger et celle de Mgr Lartigue étaient les trois sœurs, nées Cherrier.

Il avait fait des études en droit avant de devenir sulpicien le 21 septembre 1800. Aussi, en 1819, quand Londres menaçait de confisquer les biens du séminaire de Saint-Sulpice, c'est lui qu'on envoya auprès des autorités impériales.

Dès le début de 1820, Mgr Plessis, évêque de Québec, demanda qu'un diocèse soit érigé à Montréal, mais Londres s'y opposa, consentant tout au plus à une sorte de vicariat général à caractère épiscopal. L'abbé Lartigue fut nommé, la même année, auxiliaire de Mgr Plessis pour le district de Montréal et, le 21 janvier 1821, il était sacré évêque.

En attendant que Londres lui permette d'accéder à la plénitude de son titre, il s'employa à organiser son district. Le 13 mai 1836, quand Grégoire XVI érigea finalement le territoire en diocèse, la rébellion grondait.

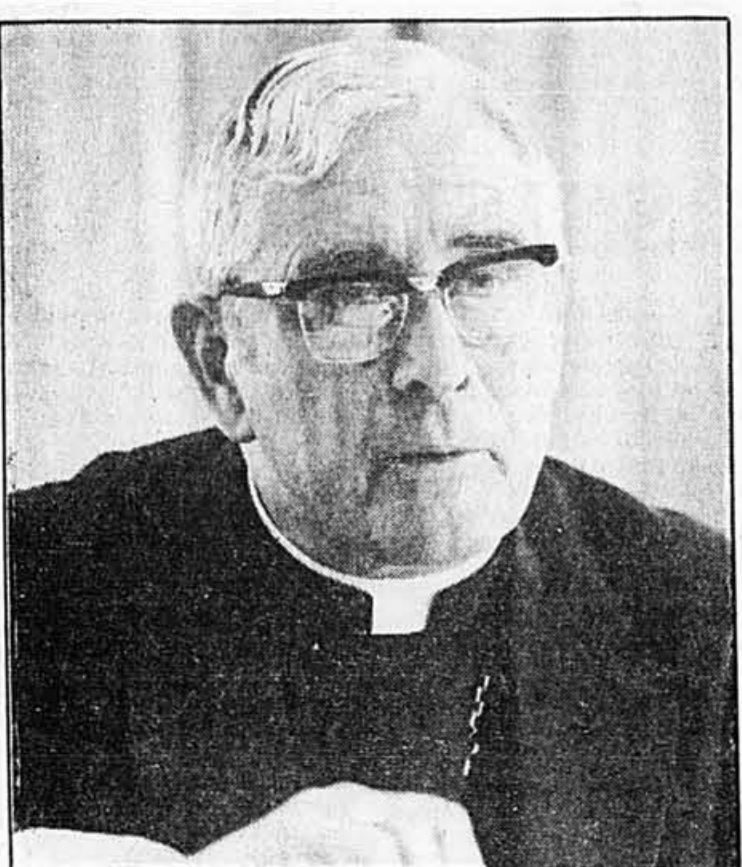
Mgr Lartigue réussit à s'affirmer malgré l'opposition des sulpiciens français et du gouvernement britannique. Il fit bâtir en 1825 le premier évêché et la première cathédrale, alors situées à l'angle sud-est des rues Saint-Denis et Mignonne (aujourd'hui Maison-Neuve). Il ouvrit dans



son évêché une école de théologie pour ses futurs prêtres et ouvrit des études primaires aux enfants pauvres du quartier.

Directeur spirituel d'Émilie Tavernier, la future mère Gamelin, il collabora à la première fondation de la Providence en 1828, refuge pour femmes pauvres, âgées et infirmes. Il seconda les Dames de la Charité lors de la fondation de l'Orphelinat catholique en 1832 et ouvrit en 1833 la Maison des filles repenties. En novembre 1837, il faisait venir de France quatre religieux enseignants des Frères des Ecoles chrétiennes.

Se séparant de son cousin Papineau lors des troubles de 1837-38, Mgr Lartigue préconisa, mais sans grand succès, l'obéissance civile et l'arrêt des hostilités. Il mourut à l'Hôtel-Dieu le 19 avril 1840.



Mgr Paul Grégoire

Né à Verdun le 24 octobre 1911, Mgr Paul Grégoire fut ordonné prêtre en 1937. Après quelques années d'enseignement et d'études universitaires, il devient directeur du séminaire de Sainte-Thérèse, puis aumônier des étudiants de l'Université de Montréal.

Le 27 décembre 1961, il est sacré évêque et nommé auxiliaire du cardinal Léger, alors archevêque de Montréal, qui le désigne aux postes de vicaire général et de directeur de l'Office du clergé.

Le 11 décembre 1967, il est nommé administrateur apostolique de l'archidiocèse par le pape Paul VI et, le 20 avril 1968, au départ du cardinal Léger pour l'Afrique, il devient archevêque de Montréal et chef spirituel de 1,5 million de catholiques.

Le Concile Vatican II venait alors de tracer pour l'Église des orientations nouvelles qui devaient trouver leur application dans tous les diocèses du monde. Dès la prise en charge de sa tâche, Mgr Grégoire exprima sa volonté de relever le défi, en travaillant à promouvoir l'unité, le rassemblement, la participation.

Un tel engagement devait amener un réaménagement de la pastorale d'ensemble et la mise en place de nouvelles structures axées sur la participation des prêtres, des religieuses, des religieux et des fidèles.

Le cardinal Paul-Émile Léger

Né à Valleyfield le 16 avril 1904, Paul-Émile Léger passe sa jeunesse à Saint-Anicet, petit village situé à mi-chemin entre son village natal et la frontière américaine. Ordonné prêtre le 25 mai 1929 par Mgr Gauthier, il devient sulpicien, fait son noviciat en France, y enseigne et rentre au Canada en 1933.

Dès 1935, il repart, cette fois pour fonder le premier séminaire sulpicien au Japon. De retour au pays, il enseigne au Séminaire de Philosophie, à Montréal, jusqu'à sa nomination comme vicaire général du diocèse de Valleyfield. De 1940 à 1947, il est chanoine et curé de la cathédrale de Valleyfield.

Le 29 septembre 1942, il est nommé prêtre de la Maison de Sa Sainteté. De 1947 à 1950, alors que Mgr Charbonneau connaît des difficultés à Montréal, Mgr Léger est recteur du Collège pontifical canadien à Rome.

Élevé à la dignité épiscopale le 25 mars 1950 et consacré archevêque à Rome le 26 avril suivant, il prend possession du siège archiepiscopal de Montréal le 26 mai, peu après le départ de Mgr Charbonneau pour Victoria, C.-B. Le 12 janvier 1953, il devient le premier archevêque de Montréal à recevoir la pourpre cardinalice. Il dirigera l'archidiocèse pendant 17 ans, soit jusqu'à sa démission, le 9 novembre 1967, et son départ pour l'Afrique comme missionnaire.

«Je ne quittais pas le navire dans la tempête, comme plusieurs le pensèrent et le dirent, a-t-il écrit récemment. J'essayais tout simplement d'être au tournant d'un chemin que Dieu a drôlement tracé pour les destinées de son Église.»

Le cardinal Léger s'est d'abord signalé à Montréal par une activité pastorale intense et une présence de tous les instants. Il créa 109 paroisses et missions, anima pendant 17 ans «Le Chaquet en famille» à la radio, prononça pas moins de 5 000 discours et homélies, se montra souvent novateur, voire audacieux, dans une Église et une société en profond changement.

C'est après avoir visité des missions canadiennes en Afrique, en 1963, qu'il résolut de venir en aide au Tiers-Monde, créant d'abord *Fame Pereo* pour les lépreux; plus de 80 léproseries dans une vingtaine de pays d'Afrique profitèrent des secours du cardinal. Puis, en 1967, ayant démissionné de son poste d'archevêque pour se faire missionnaire, il fonda le Centre de réhabilitation des handicapés du Cameroun.

Le cardinal Léger vient d'avoir 82 ans. Bien que retiré, il ne continue pas moins de mener une vie active, largement consacrée à ses oeuvres en faveur du Tiers-Monde.



Mgr Paul Bruchési (1855-1939)



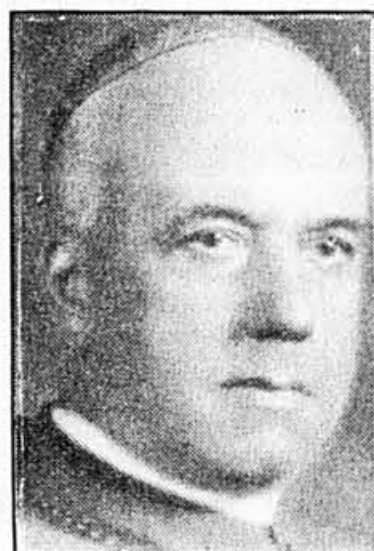
Mgr Louis-Joseph-Paul-Napoléon Bruchési, né à Montréal le 29 octobre 1855, avait été le secrétaire particulier de Mgr Fabre. Homme d'une grande culture, il avait été professeur de dogme à Laval, vicaire à Sainte-Brigide et à Saint-Joseph et vice-recteur de l'Université de Montréal lorsque, le 25 juin 1897, à l'âge de 42 ans, il était désigné à la succession de Mgr Fabre.

Fervent apôtre de l'école catholique, opposé aux interventions de l'État dans l'enseignement, il fut président du Bureau des commissaires des écoles catholiques de Montréal, aujourd'hui la CECM. Il érigea 63 paroisses, organisa le fameux Congrès eucharistique de 1910 et mourut à Montréal le 20 septembre 1939 après avoir été malade pendant de nombreuses années.

Mgr Georges Gauthier (1871-1940)

Né à Montréal le 9 octobre 1871, Mgr Georges Gauthier avait été ordonné prêtre par Mgr Fabre. Professeur au Grand séminaire, vicaire puis curé de la cathédrale de Montréal, il avait été nommé auxiliaire de Mgr Bruchési le 28 juin 1912 et coadjuteur le 14 février 1923.

La longue maladie de Mgr Bruchési lui imposa les responsabilités d'un archevêque sans lui laisser la plénitude du titre. Il ne fut archevêque de Montréal, en fait, que pendant un an et demi. Gravement atteint lui-même, il mourut le 31 août 1940. On se souvient surtout de l'incomparable orateur qu'il était.



Mgr Ignace Bourget (1799-1885)

Né à Lévis le 30 octobre 1799, Mgr Ignace Bourget devint deuxième évêque de Montréal en 1840, à la mort de Mgr Lartigue, après avoir été son secrétaire, son vicaire général et son coadjuteur pendant 19 ans. Il n'avait que 40 ans.

Mgr Bourget dirigea le diocèse pendant 36 ans. Il ouvrit les portes à sept communautés religieuses et présida à la fondation de cinq autres. On lui doit en outre la fondation de l'Université de Montréal qui, au début, était une simple succursale de l'université Laval de Québec.

Défenseur de la foi et des moeurs, il s'éleva avec énergie contre le vent d'incrédulité qui soufflait sur la bourgeoisie, contre l'intempérance, les bals et autres divertissements semblables qu'il jugeait des «occasions de péché».

C'est encore Mgr Bourget qui, en 1870, à la suite d'un violent incendie, entreprit la construction de la cathédrale actuelle sur le modèle de Saint-Pierre de Rome.

Il prit sa retraite en mai 1876 et mourut le 8 juin 1885.



Mgr Édouard-Charles Fabre (1827-1896)

Fils d'un ancien maire de Montréal, Mgr Édouard-Charles Fabre fut sacré évêque en l'église du Gesù le 1er mai 1873, après avoir été vicaire à Sorel, curé à Pointe-Claire, chanoine puis coadjuteur de Mgr Bourget. Il succéda à celui-ci le 19 septembre 1876.

Mgr Fabre ouvrit le diocèse à une dizaine de communautés religieuses. Promoteur du développement de l'Université de Montréal, il fut au centre de la querelle qui éclata entre l'université Laval et l'École de médecine de Montréal quand celle-ci voulut échapper au contrôle de Laval.

Malgré la crise économique qui sévissait, Mgr Fabre parvint à terminer en 1894 la construction de la cathédrale actuelle. Devenu premier archevêque de Montréal le 8 juin 1886, il mourut le 30 décembre 1896.



Mgr Joseph Charbonneau (1892-1959)

Mgr Joseph Charbonneau, quarantième archevêque de Montréal, fut sans doute le plus controversé de tous.

C.-B., où il mourut le 19 novembre 1959.

On ignore encore aujourd'hui les circonstances précises de son départ. D'aucuns ont dit qu'il avait mauvais caractère et que, au fil des ans, il avait réussi à se mettre à dos à peu près tout le monde: une partie de son clergé, la plupart des nationalistes, le premier ministre Duplessis et la quasi totalité des évêques du Québec. Le chanoine Lionel Groulx, dans ses *Mémoires*, a parlé des «déficiences de son être psychologique».

D'autres, par contre, ont soutenu qu'il était trop en avance sur son temps. Il favorisait déjà la création de coopératives et de syndicats non confessionnels, la laïcisation de l'enseignement, l'école obligatoire, etc. Il voulait un rapprochement des deux peuples fondateurs et ne croyait pas, contrairement à la majeure partie du clergé nationaliste, que la langue fut «la gardienne de la foi». C'était à cette époque, au Québec, une hérésie.

Né à Lefevre, en Ontario, le 31 juillet 1892, ordonné prêtre dans sa paroisse natale le 24 juin 1916, il étudia la sociologie à Washington, obtint des doctorats en philosophie et en droit canonique à Rome, puis en théologie à Ottawa. Supérieur des Grand et Petit séminaires d'Ottawa de 1925 à 1934, il exerça en outre, de 1927 à 1939, les importantes fonctions de vicaire général du diocèse d'Ottawa et, de 1934 à 1939, celles de principal de l'École normale de Hull.

Sacré évêque de Hearst, en Ontario, le 15 août 1939, il devint vicaire général de Montréal. Dès le 21 mai 1940, il devenait coadjuteur de Mgr Gauthier et, le 31 août 1940, archevêque en titre, poste qu'il occupa jusqu'en janvier 1950, alors qu'il démissionna et partit pour Victoria,

Respectueux hommages à l'archevêché de Montréal à l'occasion de son 150^e anniversaire

Hébert, Le Houillier inc. Actuaire et conseillers en avantages sociaux

MONTRÉAL - QUÉBEC - TORONTO



MONASTÈRE DES RECLUSÉS MISSIONNAIRES
12050 est, boul. Gouin, Montréal (Rivière-des-Prairies)

Institut de vie contemporaine établi dans l'Église de Montréal depuis 1950. Les Recluses Missionnaires sont RECLUSÉS par leur vie de silence et de dévouement; elles sont MISSIONNAIRES par leur prière continuelle d'adoration et d'intercession pour l'Église et pour le monde.

Jeanne le Ber, recluse du début de Ville-Marie, est une inspiration pour la Recluse d'aujourd'hui.
Partage: HÔTELLERIE pour individus, ACCUEIL JEAN-XXIII pour groupes, ERMITAGE pour période de desert, 648-6801 ou 3116.

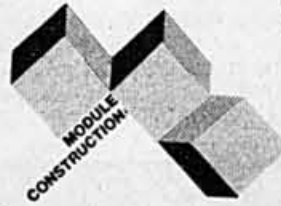
ICONES BYZANTINES



Par: ROSETTE MOCIORNITZA
514-656-0188



Messieurs Frank Biebuyck et Giulio Di Fruscia sont heureux de rendre hommage à l'archevêché de Montréal à l'occasion de son 150^e anniversaire et sont fiers de participer à la construction d'églises.



8361, boul. St-Laurent
Montréal, Québec
H2P 2M7
tél.: (514) 381-5601

Les 150 ans du diocèse de Montréal

Cinq évêques auxiliaires assistent Mgr Grégoire

Au fil des ans, les tâches administratives et pastorales de l'archidiocèse de Montréal se sont alourdies, nécessitant la présence de plus nombreux évêques auxiliaires que sous les précédents archevêques. Ils sont actuellement cinq qui participent à la direction générale du diocèse, représentent l'archevêque à sa demande, et sont responsables de tâches spécifiques.

MARIANE FAYREAU

■ Le doyen en est Mgr André-Marie Cimichella. Evêque auxiliaire à Montréal depuis 1964, il agit comme curé de la paroisse de la cathédrale. Par ailleurs, et cette fois à titre de vicaire épiscopal (l'archidiocèse en compte 14), il est également responsable de la cause des saints. Les recherches en canonisation et en béatification tombent donc sous sa gouverne.

Né en Italie en 1921, Mgr Cimichella est arrivé enfant à Montréal où il fit ses études primaires. Il entreprit ses études classiques au Collège de Montréal, puis au collège des Servites de Marie, à Ottawa. Ordonné prêtre en 1945, il est membre de la communauté des Pères Servites de Marie où il a occupé plusieurs postes importants. Il a exercé des fonctions qui l'ont mené aussi bien à Winnipeg et qu'en Italie.

On dit de lui qu'il est un homme chaleureux, d'excellent contact et disponible à tous les services. Même s'il connaît bien la communauté italienne de Montréal, il ne se définit pas comme l'évêque de ce groupe.

■ A l'inverse, Mgr Leonard Crowley est plus volontiers cité comme « l'évêque des Anglais ». Evêque auxiliaire depuis 1964 également, il est l'un des quatre vicaires généraux de l'archevêque (ses bras droits, en somme). Il est en outre chargé de l'Office of English Language Affairs, et à ce titre voit à faire entendre le point de vue des catholiques anglophones.

Mgr Crowley est né à Montréal en 1921 et a fait ses études à l'externat classique Sainte-Croix, au Grand Séminaire de Montréal, au Séminaire Saint-Paul et à l'Université d'Ottawa. Il possède une vaste expérience et a été mêlé à différents dossiers. Il a notamment siégé au tribunal matrimonial et au Comité catholique du Conseil supérieur de l'Éducation.

On lui reconnaît une intelligence supérieure. Mais c'est avant tout un leader, soucieux, et particulièrement au sein de la communauté anglophone. Il a agi longtemps comme président des débats à l'Assemblée des évêques du Québec.

■ « Mgr de Laval », comme on le surnomme dans les milieux

religieux, est évêque auxiliaire depuis 1981. Par ailleurs, à titre de vicaire épiscopal, il a la charge des 32 paroisses de la région de Laval. D'où son surnom.

Il a oeuvré, au cours de sa carrière, dans l'éducation et la pastorale paroissiale, après des études au Collège Grasset et au Grand Séminaire. Peut-être ces contacts avec les étudiants lui ont-ils permis de développer ce sens du concret dont on le dit nanti? On dit également de « Mgr de Laval » qu'il a le don de rassembler. Dynamique et chaleureux, il passe pour un bon organisateur.

Il est né à Montréal en 1918 et fait partie de la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice.

■ Pour sa part, Mgr Jude Saint-Antoine, évêque auxiliaire depuis 1981, est plutôt perçu comme un intellectuel. Il n'est donc pas étonnant qu'on le mette à contribution pour la rédaction de mémoires, de textes. Il possède d'ailleurs un doctorat en histoire et une licence en pédagogie, outre sa licence en théologie.

Homme simple et d'une grande humilité, dit-on, c'est également un prêtre à la spiritualité intense. A titre de vicaire épiscopal, il est responsable de la région centre-ouest du diocèse. (Les 14 vicaires épiscopaux sont chargés ou d'une région ou d'un secteur d'activités.)

Né à Montréal en 1930, Mgr Saint-Antoine a enseigné au Collège l'Assomption où il avait terminé son cours classique. Il a participé à la fondation du Collège Saint-Paul, devenu le cégep du Bois-de-Boulogne où il a pris charge de la pastorale. Il a également été curé de la paroisse Saint-Benoît d'Ahuntsic.

■ Mgr Jean-Claude Turcotte a connu une certaine notoriété comme coordonnateur de la visite du pape Jean-Paul II au Québec. Homme de décision, excellent organisateur, il est le plus récent évêque auxiliaire, ayant été nommé en 1982.

En tant qu'un des quatre vicaires généraux de Mgr Grégoire, il est coordonnateur général de la pastorale dans le diocèse. Il est donc, au premier chef, concerné par la vie spirituelle de l'Eglise de Montréal.

Né à Montréal en 1936, il a fait ses études classiques au Collège Grasset et sa théologie au Grand Séminaire. Il apporte à ses fonctions une expérience diversifiée: aumônier diocésain de la JOC, responsable des séminaristes, puis des études et de la formation permanente du clergé, procureur du diocèse, etc.

Les évêques auxiliaires sont membres du Conseil épiscopal, formé de 13 membres. Il se réunit toutes les semaines avec l'archevêque pour l'éclairer sur toutes questions concernant l'Eglise.



Mgr Jean-Marie Lafontaine est mort le 3 juin 1981, à peine deux ans après avoir été fait évêque par Jean-Paul II le 27 mai 1979. Il était né à Montréal le 4 avril 1923 et avait été ordonné prêtre par Mgr Joseph Charbonneau le 22 mai 1948.

On se souviendra longtemps de Mgr Jean-Marie Lafontaine

C'est l'histoire d'un géant, d'un être plus grand que nature. Il était fort et puissant, pourtant, on ne le craignait aucunement; tout le monde l'aimait. Jean-Marie Lafontaine inspirait la confiance, l'accueil, le respect.

JEAN-GUY DUBUC
Editorialiste en chef

Il avait évidemment des adversaires: on ne passe pas sa vie à constamment défendre des dossiers importants, recevoir des gens aux mille demandes, rencontrer des tenants de toutes les idées sans susciter quelques chocs. Mais même ses opposants, au moins ceux qui méritaient le respect qu'il leur accordait, s'inclinaient devant ses exceptionnelles qualités d'esprit et de cœur.

Le respect... C'est probablement le sentiment qu'il savait le mieux exprimer.

Quelqu'un voulait le voir pour défendre une position ou simplement réclamer son opinion: il écoutait sans mot dire, sans jamais interrompre. Il se défendait d'entretenir un préjugé, de manifester une réticence ou de se laisser distraire par autre chose que l'essentiel. Quand l'interlocuteur avait fini de parler, il posait quelques questions pour s'assurer qu'il avait bien tout saisi. Et quand il avait la conviction d'avoir une opinion éclairée, il répondait lentement, froidement, ordinairement en développant trois points principaux, clairs, francs. Le respect...

On pouvait le déranger à toute

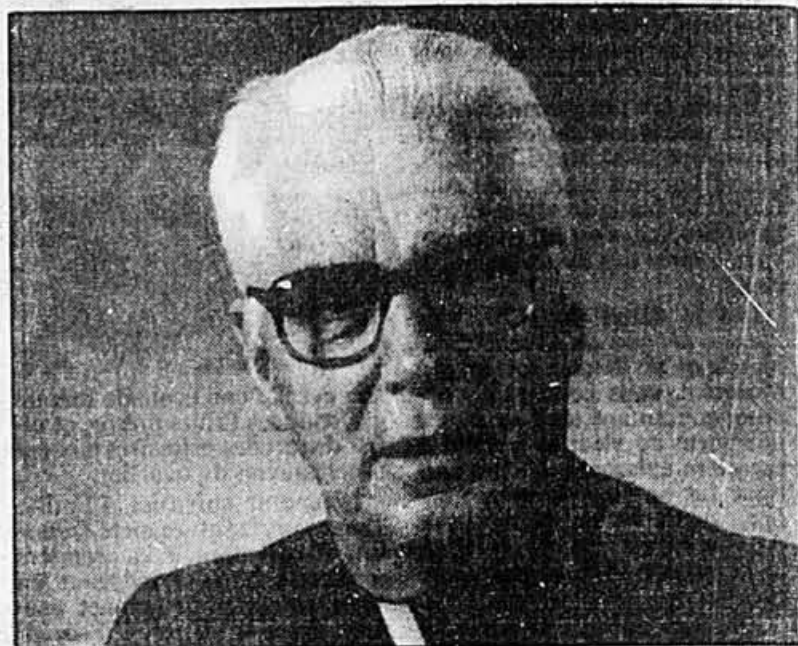
heure, à tout moment. Son temps ne lui appartenait pas: jamais, ou presque, il ne quittait son bureau de l'archevêché ou de l'Assemblée des évêques du Québec avant 22 heures. Il travaillait, travaillait, travaillait. Parce que les dossiers qu'on lui présentait, il les traitait, eux aussi, avec respect.

Les prêtres et les fidèles qui demandaient de rencontrer leur vicaire général et coordonnateur général de la pastorale savaient qu'ils seraient accueillis aussi chaleureusement les uns que les autres, quels qu'ils soient, recteur ou chômeur, évêque ou vicaire. Il exprimait ainsi son sens inné de justice... et son respect.

Il fut évêque en des temps difficiles, faisant face à des cas difficiles et même à des gens difficiles. Il fut alors pleinement évêque, c'est-à-dire un chef, un père et un frère. Ses connaissances en sciences sociales avaient trouvé leur application dans l'évangile qu'il savait incarner dans tout ce qu'il vivait.

Et il vivait en souffrant. Ses souffrances furent presque constantes pendant de longues années avant sa mort. Ce qui ne diminuait aucunement ses activités et sa disponibilité. Il souffrait presque avec un sourire.

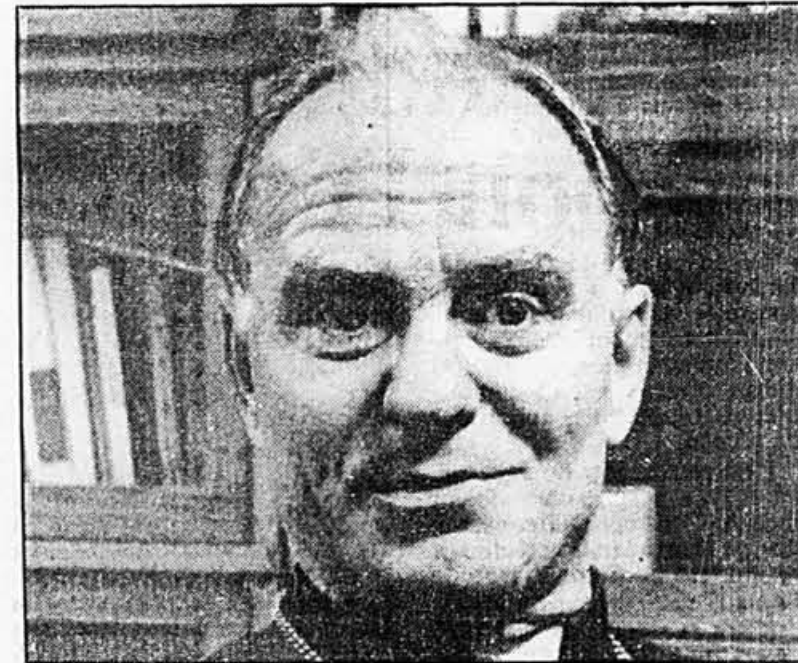
Sinon un sourire, au moins avec sérénité. C'est le fruit de la foi. En existait-il de plus grande que la sienne? Pas surprenant qu'il ait su la transformer en une espérance. Celle qu'il vivait et celle qu'il transmettait. Celle qui vit encore quand on pense encore à lui.



Mgr Gérard Tremblay



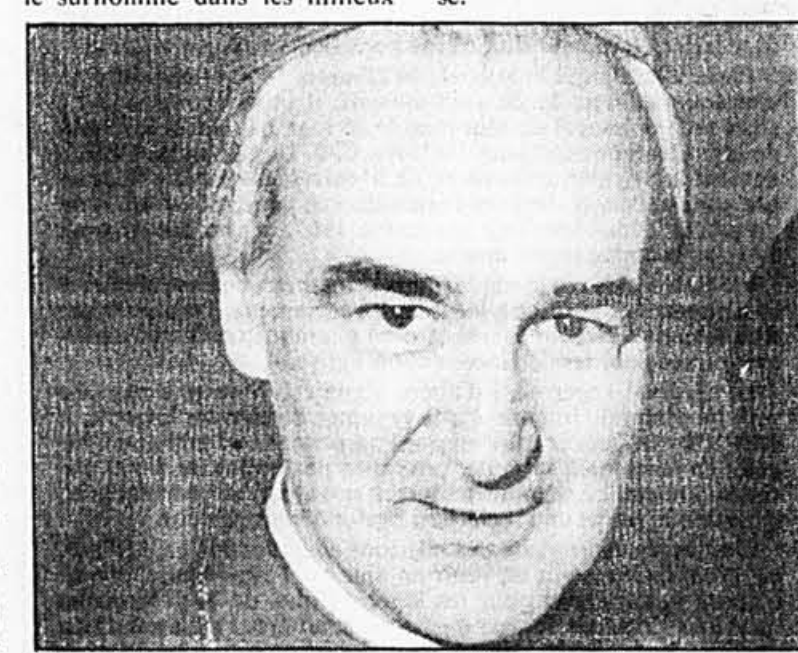
Mgr Leonard Crowley



Mgr André-Marie Cimichella



Mgr Jean-Claude Turcotte



Mgr Jude Saint-Antoine

PÈLERINAGES

- Portugal-Espagne (du 6 au 26 juillet 1986)
Accompagnateur: P. Michel Legault, s.s.a.
- Sanctuaires du Québec (du 19 au 26 juillet 1986)
Accompagnateur: M. l'abbé Roger Cyr.

RETRAITES CHARISMATIQUES

- Retraite pour tous (du 3 au 9 août 1986)
Animateurs: PP. Henri Paradis, Jean-Louis Roy et Michel Legault au Collège Marie-Victorin 7000, rue Marie-Victorin

Pour renseignements, s'adresser à:
MARCELLE SARRAZIN
CENTRE CHARISMATIQUE
LE JOURDAIN:
7780, boul. Gouin Est
Montréal H1E 1B3
648-5111 Banlieue: 321-3957

Société du Christ Seigneur

- fondée à Montréal en 1951
- regroupe des laïcs consacrés (hommes et femmes, célibataires ou mariés) qui travaillent à l'avènement de la Seigneurie du Christ par une oeuvre commune, le Centre Leunis.

Centre Leunis

- foyer de rayonnement spirituel, d'animation chrétienne, de formation apostolique
- pour jeunes et adultes
- offre divers services: retraites selon les Exercices spirituels, Fraternité FOI ET VIE, Equipes Pierres Vivantes, initiation au discernement et à la prière, Lundis de la foi (18-30 ans), cours d'éducation de la foi, bulletin SIGNES, etc.

4100, av. de Verdun, Montréal, H4A 3H1
481-2781

Université de Montréal
Faculté de théologie

La Faculté de théologie offre plusieurs programmes d'enseignement et de recherche.

PROGRAMMES DE PREMIER CYCLE
Études bibliques
Études théologiques
Études pastorales
Études catéchétiques
Sciences de la religion

PROGRAMMES DE CYCLES SUPÉRIEURS
Études bibliques
Études théologiques
Études pastorales
Sciences de la religion

Pour tout renseignement, s'adresser à:
Faculté de théologie
Université de Montréal
C.P. 6128, succursale «A»
Montréal, Qué.
H3C 3J7
Tél.: 343-7080

Les missionnaires Oblats de Marie Immaculée

offrent leurs hommages et leurs vœux à S.E. Mgr Paul Grégoire et à tous ceux et celles qui contribuent à la vitalité de l'Église de Montréal.

Les Oblats sont au service du diocèse depuis 1841.

DEPUIS QU'YVONNE ET GÉRARD UTILISENT LES ANNONCES CLASSÉES DE LA PRESSE ILS VENDENT RAPIDEMENT!

POUR VENDRE VITE, VITE, VITE IL NOUS FAUT LA PRESSE, HEIN GÉRARD!

OUAIS OUAIS!

285-7111
LES ANNONCES CLASSÉES
la presse

Les 150 ans du diocèse de Montréal

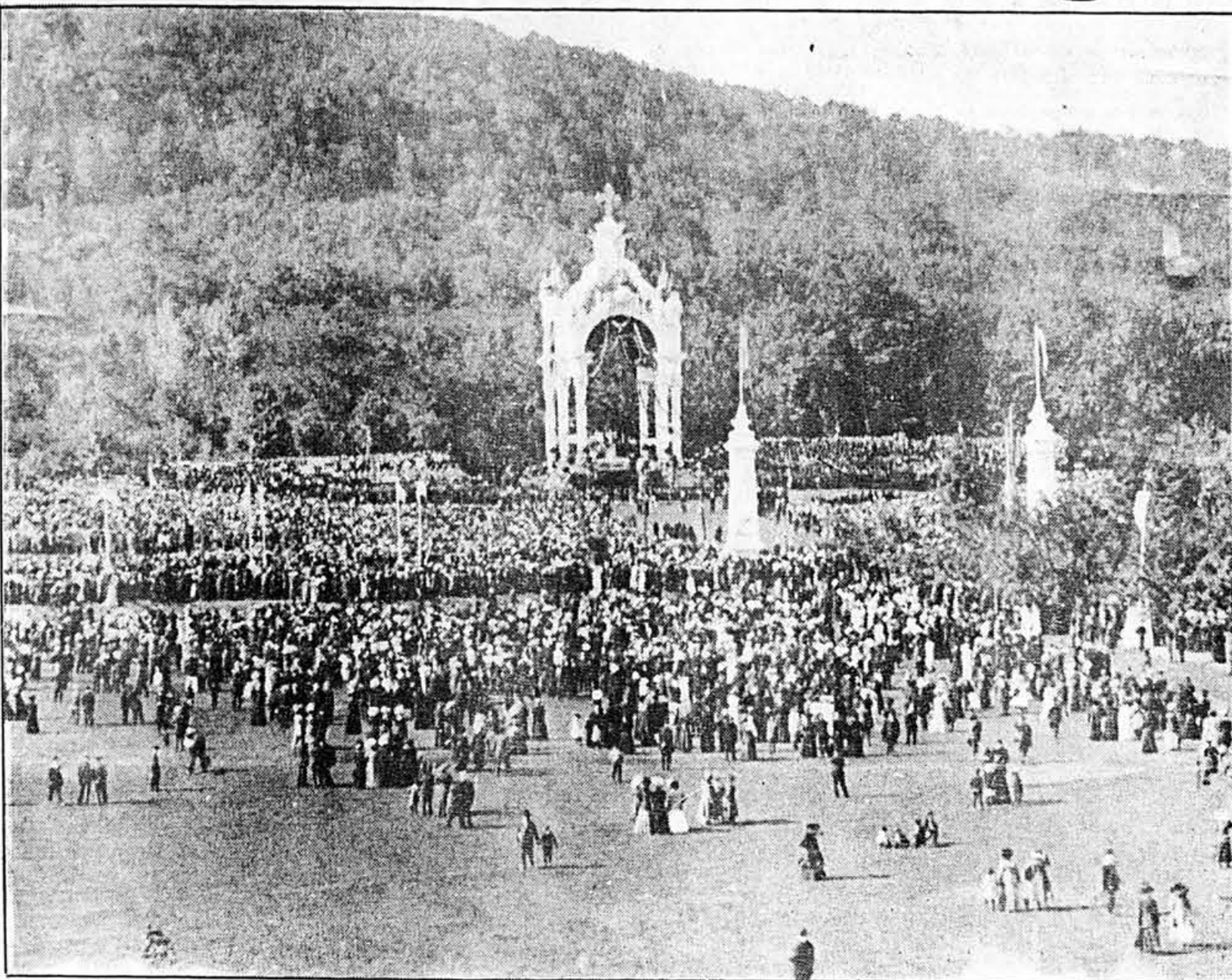
Le Congrès eucharistique de 1910, une véritable « féerie religieuse »

Un des très grands moments de la vie religieuse des 150 ans d'existence du diocèse de Montréal aura sûrement été le Congrès eucharistique international tenu dans la métropole en septembre 1910.

Pendant une semaine entière, des cérémonies extrêmement imposantes, présidées par le légat de Pie X, le cardinal Vincent Vanutelli, se sont déroulées tantôt à la cathédrale, tantôt à l'église Notre-Dame, tantôt à l'église St. Patrick, tantôt au Forum, etc. Toutes les formes de prières ont été à l'honneur. Les acclamations au Christ-Roi ont fusé dans toutes les langues. Une messe solennelle, en particulier, aura réuni une foule immense au parc Jeanne-Mance, tandis que l'apothéose aura pris la forme d'une très longue procession dans les rues de Montréal avec des milliers de participants et peut-être un million d'autres qui se recueillaient le long du défilé.

L'atmosphère était à la fête avec des drapeaux qui flottaient partout. Toute la vie commerciale ou politique semblait s'être arrêtée pour laisser place à ces grandes manifestations de foi. Les hommes publics, avec, en tête, Sir Wilfrid Laurier et Sir Lomer Gouin, respectivement premier ministre du Canada et premier ministre du Québec, prenaient place, à un moment ou l'autre, aux côtés des chefs religieux du pays et de l'extérieur, illustrant on ne peut plus clairement les liens étroits unissant chez nous l'Église et l'État.

Des délégués étaient venus de partout participer à ce premier congrès eucharistique international à se tenir en dehors de l'Europe. Et, en plus de ces délégués, l'événement avait attiré à Montréal plus de 200 000 visiteurs.



Une vue de l'immense foule rassemblée au pied du Mont-Royal, devant le reposoir, lors du Congrès eucharistique de 1910.

Il faut dire que l'Église de Montréal, qui a toujours voué un culte particulier au Saint-Père, avait fait en sorte que les feux de la rampe soient braqués sur le cardinal-légat. Celui-ci avait fait une entrée solennelle à Québec à bord de l'« Empress of Ireland » décoré aux couleurs papales. Il avait ensuite descendu le fleuve Saint-Laurent de Québec à Montréal sur le vapeur « Lady Grey » faisant escale successivement à Trois-Rivières et à Sorel. On avait pavé tout le long du parcours et, à de nombreux endroits, des flottilles avaient été organisées pour escorter le vapeur « papal ».

« Ce fut une fête splendide, une vraie féerie religieuse », dira l'éditorialiste de LA PRESSE. « Le Canada, et par ses délégués, l'univers tout entier, ont fait au Christ un admirable triomphe », écrira Omer Héroux dans *Le Devoir*. Le *Montreal Star*, de son côté, qualifiait en éditorial le congrès qui venait de se terminer d'« un des rassemblements les plus remarquables dans l'histoire du monde ». Le cardinal-légat avait d'ailleurs lui-même proclamé le congrès de Montréal « l'événement le plus important dans l'histoire de l'Église au Canada, sinon dans celle de l'Église catholique romaine par toute la terre ».

C'est au cours de ce congrès, rappelons-le, qu'Henri Bourassa prononça, à l'église Notre-Dame, son célèbre discours en réponse à l'archevêque Francis Bourne de Westminster qui avait osé suggérer que l'Église catholique au Canada pourrait rayonner davantage en faisant plus large la place à l'anglais et en donnant moins l'impression d'être liée à la langue française.

VINCENT PRINCE

Huit « diables du bon Dieu » perdirent la vie au combat

Le 15 janvier 1861, répondant à l'appel de Mgr Ignace Bourget, deuxième évêque de Montréal, un « pieux gentilhomme » de Terrebonne, Benjamin Testar de Montigny, s'engageait comme volontaire dans la compagnie des zouaves pontificaux. Jusqu'au 8 septembre 1870, il fut suivi de quelque 500 autres volontaires, prêts à combattre dans les armées du Vatican contre Garibaldi et les troupes du roi Victor-Emmanuel.

FLORIAN BERNARD

Recrutés dans plusieurs pays d'Europe, notamment la Suisse, la France, la Belgique, l'Autriche et l'Irlande, les zouaves avaient reçu du pape Pie IX la mission de sauvegarder le pouvoir temporel de l'Église et de défendre l'intégrité territoriale du Vatican contre l'armée piémontaise. Au plus fort de la bataille, ils furent environ 13 000, aux côtés des 6 000 soldats réguliers du Vatican, contre des forces ennemies d'environ 60 000 hommes.

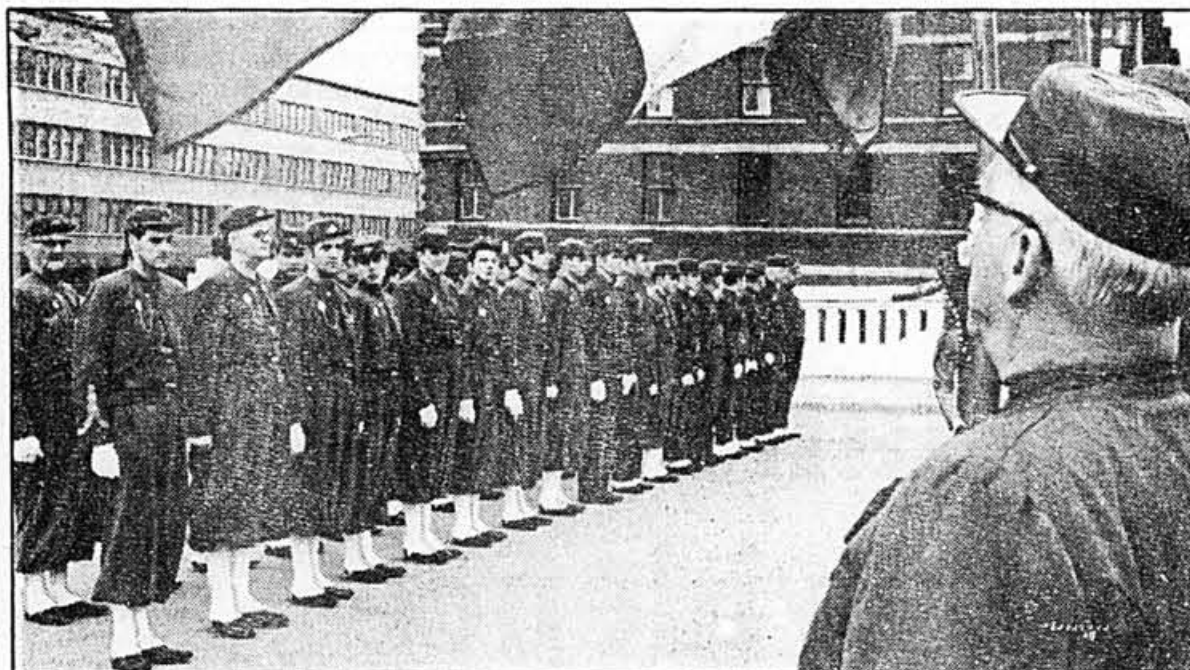
Les premiers zouaves étaient en réalité des mercenaires qui

avaient emprunté leur nom à une tribu kabyle d'Algérie. Il s'agissait de soldats qui louaient leurs services à certaines armées, notamment à la France et à la Turquie. Face à la menace des troupes de Garibaldi, Pie IX avait décidé de créer une compagnie de zouaves pour défendre le Saint-Siège.

Sous la direction d'un soldat belge, devenu prêtre, Mgr de Merode, les quelque 500 zouaves de Montréal et leurs compagnons européens résistèrent jusqu'en 1867. Le pape décida de rendre les armes afin d'éviter un bain de sang. Huit zouaves canadiens perdirent la vie. Ils reposent dans le cimetière Saint-Laurent-hors-les-Murs, à Rome.

Après l'amère défaite, Mgr Bourget demanda le rapatriement de nos zouaves. Ils rentrèrent au pays en passant par Livourne, Liverpool et New York. Ces ultimes défenseurs du Saint-Siège firent l'objet de grandes fêtes à Montréal. Mgr Bourget célébra une messe solennelle en leur honneur.

La compagnie ne fut pas dissoute avant 1871. On continua de recruter quelques volontaires, notamment jusqu'en sep-



Pour souligner le 100e anniversaire (11 février 1868) du départ du premier détachement de zouaves montréalais qui se portait à la défense du pape, une cérémonie avait lieu le 30 mars 1968 au Champ de Mars. « Forcément réduit de nos jours, un corps formé d'une soixantaine de zouaves se sont ensuite dirigés vers l'église Notre-Dame, où une messe solennelle a été célébrée pour marquer cet événement historique qui fait toujours partie du patrimoine des Canadiens français », disait la légende accompagnant cette photo publiée dans LA PRESSE.

tembre 1870, mais ces dernières recrues ne quittèrent jamais le pays. Après 1871, désireux de poursuivre sous une autre forme leur apostolat au sein de l'Église, les zouaves de Montréal se regroupèrent dans une association à laquelle ils donnèrent le nom de leur premier commandant à Rome, le colonel Ailet. Durant plusieurs années, l'Union Ailet eut son siège social au numéro 31 de la rue Côté, à Montréal.

Jusqu'au début des années 60, les zouaves participèrent à des défilés, notamment ceux de la

Saint-Jean-Baptiste et de la Fête-Dieu, firent office de gardes paroissiaux, organisèrent des cueillettes de nourriture, de vêtements et d'argent pour les indigents, et participèrent activement à la vie de l'Église.

Il existe encore aujourd'hui une petite association regroupant une quinzaine de membres seulement. Mais on trouve aussi quelques collectionneurs d'uniformes et de médailles et des nostalgiques de cette petite armée consacrée au service de l'Église militaire d'une époque révolue. Les zouaves de Mont-

réal avaient reçu le nom de « diables du bon Dieu ». Ils ont laissé un souvenir de courage et de loyauté partout où ils sont passés.

Quatre plaques murales en marbre ont perpétué pendant plusieurs années, dans la cathédrale de Montréal, le souvenir des 507 zouaves montréalais recrutés par Mgr Bourget. Le peintre Lionel Royer leur a consacré, en 1884, une grande toile représentant une scène de la défense du Vatican, sous le commandement du colonel Athanase de Charette.

Les carêmes de Notre-Dame

Une des caractéristiques qui a longtemps marqué la vie religieuse du diocèse de Montréal a été la prédication du carême à l'église Notre-Dame par de célèbres prédicateurs que la France nous déléguait.

De 1888 à 1957, toute une pléiade d'orateurs sacrés ont ainsi fait résonner le verbe français sous les voûtes de la paroisse-mère de la métropole. Des dominicains, des oratoriens, des jésuites, des franciscains, des prêtres séculiers ont fait accourir les foules à Notre-Dame.

Comme on sait, c'était la coutume, pendant ces années, d'organiser des retraites dans les paroisses à l'occasion du carême. Souvent, ces retraites étaient prêchées par des prêtres de l'extérieur. C'étaient des moments forts de la vie religieuse. Ce qui se faisait à Notre-Dame s'en inspirait largement, sauf que le décor et la mise en scène en faisaient des événements d'une solennité particulière.

Parmi les brillants orateurs sacrés qui nous ont été prêtés par la France, mentionnons spécialement le chanoine Thellier de Poncheville, le Père Dieux, oratorien, le Père Ducatillon, o.p., le Père Bergounioux, o.f.m. Ceux-ci ont même été réinvités à deux ou trois reprises. Quelques orateurs canadiens, durant les périodes de guerre, auront eu aussi l'occasion de prêcher à Notre-Dame. Mentionnons, en particulier, Mgr Camille Roy, en 1915, et le futur cardinal Paul-Émile Léger, en 1941.

VINCENT PRINCE

HOMMAGE À L'ÉGLISE DE MONTRÉAL AU SERVICE DE L'ÉVANGILE DEPUIS 150 ANS

GLOIRE À DIEU!

Les Soeurs de Sainte-Anne Lachine

LES PÈRES MONTFORTAINS

DISPONIBLES ET LIBRES POUR SUSCITER ET RENOUVELER L'ESPRIT DU CHRISTIANISME

Pastorale des vocations:
Michel Gupuy, s.m.m.,
Résidence Montfort,
3245 de Cadillac
Montréal, (Qué)
H1N 2V9
(Métro Cadillac)
Tél.: 256-1657

ACTION DE GRÂCES au Seigneur et HOMMAGE aux missionnaires anciens et actuels du DIOCÈSE de MONTRÉAL

LES RÉPARATRICES DU DIVIN COEUR

57 ans au service de l'Église de Montréal

2825, Willowdale
Montréal H3T 1H6

HOMMAGE de la SOCIÉTÉ de MARIE RÉPARATRICE

«Appelées à rendre présent l'amour que Dieu porte au monde...»

Maison provinciale
1025, boul. Mont-Royal, ouest
Montréal

L'Église de Montréal renoue avec son passé en célébrant son espérance en l'avenir.

Assemblée des évêques du Québec

NOUS SOMMES HEUREUX

de collaborer à l'implantation

MICRO-INFORMATIQUE

de l'archevêché

MICRO SOLUTION
(Montréal)
848-7050

Les 150 ans du diocèse de Montréal

AUPRÈS DES PERSONNES EN DIFFICULTÉ

Des centaines de gens oeuvrent dans l'ombre

Jésus, le va-nu-pied qui, il y a plus d'un millénaire, parcourait la Palestine, réconfortant les petits, les faibles, les démunis, les infirmes, les rejetés, a de très fidèles disciples dans le diocèse de Montréal.

Des centaines de laïcs, religieux, prêtres, hommes et femmes, exercent leur ministère auprès des plus mal pris de notre société. Oeuvrant dans l'ombre, ils sont comme autant de fanaux dans la nuit brouillée de la condition humaine. Ces fidèles de Jésus de Nazareth ont les seuls balises qui permettent à beaucoup de passer à travers des situations pénibles. Ils sont le bout du chemin, la dernière bouée de sauvetage.

cancéreux, des personnes âgées, des jeunes femmes enceintes, etc.

Tous ces gens ont en commun d'être mal pris, souvent seuls, pauvres, rejetés de la société, marginalisés. Combien sont-ils? « On ne compte pas les gens à qui on rend service », souligne Mgr Robert Riendeau, directeur de l'Office des oeuvres pour le diocèse de Montréal. Le Québec ne vit plus à l'heure de l'Eglise triomphante. L'Eglise est maintenant discrète et agit plus qu'elle ne prêche.

Et ce cheminement a commencé dans les années 60 avec les profonds bouleversements de la Révolution tranquille alors

que fut créé le ministère des Affaires sociales (1967) et que les institutions privées, hôpitaux, maisons d'enseignement, orphelinats, etc. menées jusque-là par les religieux et religieuses, sont devenues publiques.

« Les communautés religieuses se sont alors interrogées sur leurs nouveaux rôles, sur leurs responsabilités continuatrices de la mission du Christ auprès des pauvres », explique Mgr Riendeau. La vie de nombre de religieux et religieuses s'en trouvait radicalement transformée. Ils se sont éparpillés dans les quartiers, dans les paroisses, dans la communauté plutôt qu'en institution. « Ils se ren-

daient disponibles, avec leurs compétences, leur expérience et leur désir d'agir ».

Et Mgr Riendeau de conclure que s'il est une parole du Christ qui leur convient bien, c'est celle-ci: « ...j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez accueilli; nu, et vous m'avez vêtu; malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous êtes venus à moi... Je vous le déclare en vérité: toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait ».

MADELEINE BERTHAULT

Des missionnaires, des apôtres? Oui. Mais surtout, surtout des humains sensibles à la misère physique et morale, pour lesquels l'Evangile se joue au jour le jour dans les rues et les ruelles de la grande ville. Ils sont plus que la conscience de l'Eglise de Montréal: leur action, souvent discrète, rayonne et dépasse les frontières du diocèse, tout comme l'enseignement du Christ a débordé de la Palestine.

Les prêtres, religieux et religieuses ne retirent pas de salaire mais leurs communautés respectives, ou le diocèse, les font vivre. Les laïcs, hommes et femmes, sont bénévoles ou reçoivent un salaire de subsistance. Leurs oeuvres sont nées de besoins non comblés par l'Etat et les différentes associations officielles. Ce sont des oeuvres pauvres et modestes qui vivent avec les « moyens du bord »: dons, souscriptions individuelles, contributions paroissiales.

Dans le diocèse de Montréal, il y a ainsi 80 organismes dont les membres se dévouent auprès des femmes et des hommes seuls, des prostituées, des réfugiés, des familles, des détenus et ex-détenus, des adolescents et des enfants en difficultés, des femmes violentées et leurs enfants, des handicapés mentaux et physiques, des itinérants, des



Depuis plus d'un siècle, l'Oeuvre de la soupe accueille ceux qui n'ont rien à se mettre sous la dent. La légende qui accompagnait cette photo, publiée le 30 décembre 1947 dans LA PRESSE, se lisait comme suit: « Dans la petite salle à manger où sont reçus les protégés de l'Oeuvre de la soupe, ont défilé ce matin 850 convives, reçus à deux tables, les seules que comptent la salle. Debout, autour d'une table, on voit: la R.S. Madeleine-du-Crucifix, supérieure, les RR. SS. Philippe-Arthur, Rosalie et Louis-de-Jésus, trois jeunes filles du comité des jeunes de l'oeuvre, Mlles Rita Durocher, Thérèse Rainville et Jeannine Durocher, et la R. S. Jean-du-Crucifix, directrice de l'oeuvre ».



Les religieuses ont longtemps pris sous leur aile hôpitaux, orphelinats, écoles... Cette photo cocasse a été prise lors de l'inauguration du « Centre d'excursion de la pensée », rue Vallée, à Montréal, à la mi-juillet 1968. L'environnement du centre avait si fortement impressionné les orphelins invités à l'inauguration que les religieuses souriantes avaient dû faire sortir de l'édifice leurs petits protégés en pleurs.

L'Eglise et l'Etat à l'époque de « la grande noirceur »

Ceux qui ont commencé leur vie d'adulte dans les premières années de la Révolution tranquille imaginent difficilement quels pouvaient être les rapports entre les pouvoirs (civil et religieux) et les médias dans l'ère dite de la grande noirceur, bien antérieure au régime Duplessis. C'est ce sujet très vaste que nous allons tenter de cerner, assez sommairement dans le cadre forcément restreint d'un article comme celui-ci.

Pour y comprendre quelque chose, il faut d'abord se placer dans un contexte et un milieu très différents, où les forces en présence agissaient presque seules, sans autre contrainte que l'opinion dominante. Nous devons quitter le monde pluraliste d'aujourd'hui pour entrer dans une sorte d'univers monolithique, où tout se tranchait d'autorité, au couteau, pour ainsi dire.

Au début du diocèse de Montréal, il y a un siècle et demi, la radio et la télévision n'avaient pas, bien entendu, envahi le champ des médias. On ne les imaginait même pas. Seule existait une presse périodique embryonnaire, objet principal des convoitises, des sollicitations, des pressions et des diktats des deux autres pouvoirs en présence et parfois en conflit. Les journaux indépendants (ou non partisans) étaient une denrée plutôt rare, en ce temps-là, face au pouvoir politique. Quant au pouvoir ecclésiastique, représenté par la hiérarchie et le bas clergé, il ne souffrait guère d'opposition, de contradiction et encore moins d'accroc au dogme. Ses armes suprêmes étaient l'interdit et l'excommunication, qu'il ne craignait pas d'utiliser dans les grandes circonstances, pour faire des exemples et prévenir la montée d'un certain radicalisme (entendu dans le sens de libéralisme).

On conçoit facilement que dans un tel contexte, un centre de « diffusion des lumières » tel que l'Institut Canadien de Montréal, et des journaux tels que *Le Pays* et *L'Avenir* (de Louis-Antoine Dessaulles, neveu de Louis-Joseph Papineau), de même que *La Lanterne*, d'Arthur Buies, ne

pouvaient faire longue carrière. Pendant quarante ans, soit de 1840 à 1880, Mgr Ignace Bourget, archevêque de Montréal et leader incontesté des ultramontains de son temps, était là pour veiller au grain et défendre l'orthodoxie la plus intransigeante. Après sa mort, survenue en juin 1885, il fut remplacé par Mgr Édouard-Charles Fabre, qui, bien que plus timidement, marcha quand même dans les traces de son prédécesseur. Le moment venu, en 1894, il brandit à son tour l'arme de l'excommunication contre l'éditeur et les lecteurs de la *Canada-Revue*, trouvée coupable d'avoir diffusé des informations et des idées radicales, donc subversives. Comme de bien entendu, ce périodique un peu plus évolué que les autres, nettement en marge de la « bonne presse », ne put survivre à un tel coup de crosse...

Nous en arrivons ainsi à Mgr Paul Bruchési qui, au début de ce siècle, prit très au sérieux son haut magistère moral, face aux périodiques de toute nature, les petits comme les grands. Parmi les grands, LA PRESSE fut soumise de sa part à une surveillance étroite, tâtilonne, presque quotidienne. Comme en témoignent éloquentement les archives de la famille Berthiaume, le premier promoteur et président du journal, Trefflé Berthiaume, reçut moult lettres de la main même de l'archevêque de Montréal, inquiet de certaines tendances du journal, notamment en ce qui a trait à la publicité accordée à certaines marques de spiritueux, dont le gin « Croix-Rouge », présenté comme médicament. Il suggérait fortement au dirigeant de LA PRESSE d'user de prudence dans l'organisation des « pique-niques du bout de l'île » pour les écoliers des deux sexes et recommandait sans façon le renvoi pur et simple d'un journaliste coupable d'avoir publié un petit roman un peu leste pour l'époque.

Ces exemples extrêmes restent quand même typiques de l'atmosphère d'une époque dont, heureusement, nous nous sentons bien loin, en 1986.

CYRILLE FELTEAU

De l'assistance privée à l'Etat-providence

Soucieux d'assurer une redistribution plus équitable de la richesse collective depuis l'après-guerre, l'Etat-providence ploie sous le fardeau des coûts de cette responsabilité. Il est intéressant de jeter un regard rétrospectif sur le mode d'assistance d'autrefois, afin d'observer comment fonctionnait le réseau d'assistance privé établi au siècle dernier. La dépersonnalisation des services d'assistance, inhérente aux services étatiques, fait aujourd'hui l'objet de critiques. Qu'en était-il au XIXe siècle? On reproche au système actuel de créer des dépendants chroniques, voyons si la société d'hier et son approche des « pauvres » tentaient de maintenir le goût de l'autonomie financière chez les sans travail. Cette histoire est longue, je me limiterai donc à la situation montréalaise en insistant sur la période 1831-1871, que j'ai particulièrement étudiée*.

Le réseau des services aux indigents, mis en place à l'époque du régime français, s'inspirant du modèle féodal et ecclésiastique existait en France, fut établi à l'Hôpital Général à Montréal. Les services qu'on y rendait, jugés efficaces et peu onéreux pour l'Etat, furent par conséquent maintenus. Aucune tentative ne fut entreprise afin d'appliquer la « poor law » britannique, hors l'établissement d'une maison d'industrie (établie en 1818), qui eut un succès très relatif.

La période pré-industrielle fut marquée par des problèmes politiques et socio-économiques tels: la crise du blé des années 1830; la rébellion de 1837-38; l'arrivée massive d'immigrants démunis et malades, provenant des îles britanniques; les épidémies de choléra et de typhus (cinq entre 1832 et 1854); la crise économique majeure de 1849; les incendies spectaculaires (de 1850 et 1852, ce dernier jeta 10 000 personnes à la rue); les inondations fréquentes (les plus dramatiques sont celles de 1857 et 1861); l'envahissement incontrôlable de ruraux démunis, ruinés ou appauvris par l'industrie naissante ne suffisait pas à résorber... Les gouvernements successifs étaient dominés par la bourgeoisie commerciale qui avait des intérêts fort éloignés du petit peuple. L'histoire a qualifié cette époque de grande saignée nationale: un demi-million de Canadiens français émigrèrent aux Etats-Unis entre 1850 et 1900.

Les autorités religieuses du temps prirent l'initiative d'apporter des secours, secondées par les laïcs généreux. Cette période difficile suscita des gestes qui allèrent parfois jusqu'à l'héroïsme. Divers modes d'assistance se succédèrent, portant des appellations variées: distributeurs d'aumône (à partir de la paroisse Notre-Dame de 1830 à 1841) et Bureaux de charité (1841-1847). L'accroissement du nombre des pauvres obligea

les autorités religieuses à modifier le système d'assistance. Les changements réclamés avec insistance par Mgr Bourget occasionnèrent une grande tension avec les Sulpiciens, bailleurs de fonds traditionnels des services aux pauvres. L'évêque obtint gain de cause, entraînant la multiplication des points de distribution. Les Soeurs Grises furent chargées des pauvres de l'ouest de la ville, tandis que les Soeurs de la Providence exercèrent leur action dans l'est.

Les principaux services étaient la Visite des pauvres à domicile, les Dépôts des pauvres et l'Oeuvre de la soupe. Les visites à domicile permettaient d'assurer des secours adaptés aux besoins et prévenaient les abus possibles. Elles donnaient lieu à des échanges entre les assistés et les visiteurs tels: support moral, conseils pertinents, suggestion d'emplois, sans oublier le contact amical. C'était en somme une forme de service social avant la lettre.

Suite à l'identification des besoins lors des visites, des Dépôts des pauvres furent ouverts dans les divers quartiers de la ville. Il s'agissait de points de distribution d'aliments, de bois de chauffage et autres nécessités; obtenus sur présentation de billets ou bons que leur remettaient les visiteurs ou visiteuses autorisées. Quelquefois, les indigents rapportaient de la soupe pour toute la maison. Enfin, les miséreux incapables de cuisiner, n'avaient qu'à se présenter aux refectoirs prévus à leur intention pour y prendre un repas substantiel chez les Soeurs Grises ou chez les Soeurs de la Providence.

Une des caractéristiques dominantes de l'assistance de cette époque est sûrement la personnalisation des services, marquée par le respect, l'amitié et la clairvoyance. Vu la modicité des sources de financement, la volonté des intervenants de la bienfaisance était orientée vers la conquête ou la reconquête de l'autonomie financière des assistés. Voici comment nos devanciers, Mgr Bourget en particulier, tâchèrent de diminuer la misère et de prévenir l'émigration de la population indigente vers les Etats-Unis, faisant ainsi à la fois une oeuvre humanitaire et nationale. L'action de Mgr Bourget dans les années 1840 et suivantes en faveur de l'ouverture de nouvelles terres dans les Cantons, par exemple naquit du même souci.

HUGUETTE LAPOINTE ROY
* Voir Huguette Lapointe Roy, *Histoire sociale de Montréal, 1831-1871, l'assistance aux pauvres*, thèse de doctorat présentée à l'Université Laval, Québec, 1985, 1000 pages. Une version simplifiée est sous presse aux Editions Boreal Express et sera disponible en juin 1986, sous le titre: *Pauvres honteux, pauvres notoires*.

QUE SON REGNE VIVRE
Action de grâces au Seigneur et hommage aux bâtisseurs, aux Apôtres et Saints du Diocèse.
50 ans au service de l'Eglise de Montréal
Les Prêtres du Sacré-Coeur
2830 est. boul. Gouin Montréal, H2B 1Y7

C'est avec beaucoup de fierté que nous vous rendons hommage à l'occasion de votre 150^e anniversaire.
L.M. SAUVÉ (1964) LTÉE
Entrepreneur en maçonnerie

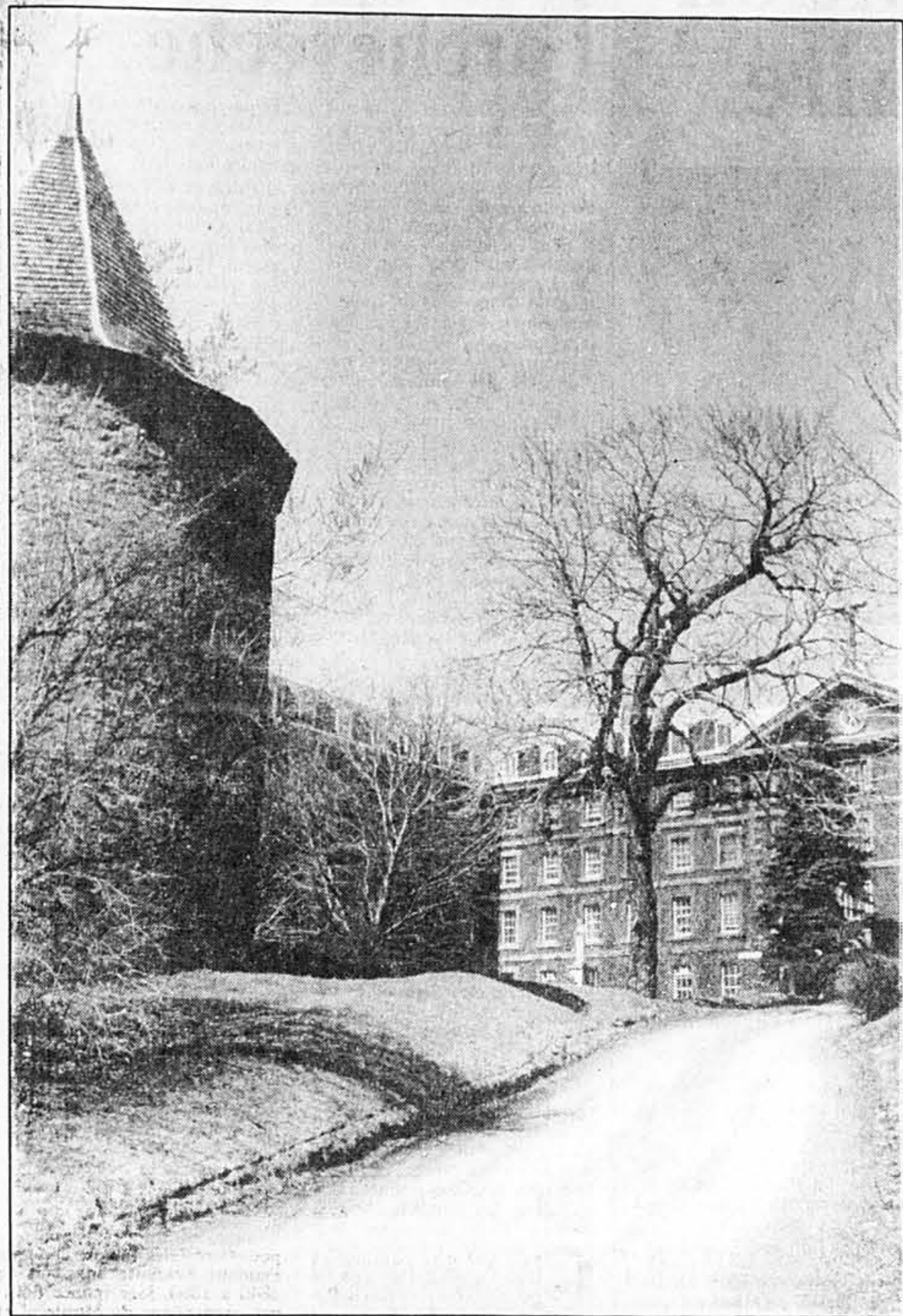
DIOCÈSE DE VALLEYFIELD
À l'Eglise métropolitaine de Montréal, qui célèbre 150 ans d'histoire, à tous les membres de la communauté diocésaine, à son Archevêque et toutes les autres personnes qui y servent l'Evangile.
Félicitations, longue vie et bien d'autres Bonnes Nouvelles pour l'avenir.

HOMMAGE
Les Oeuvres Pontificales Missionnaires
Secteur des adultes
2269, chemin St-Louis
Québec G1T 1R5

HOMMAGE des Soeurs MISSIONNAIRES DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

Les 150 ans du diocèse de Montréal

Le Grand séminaire de Montréal a formé 140 évêques et des milliers de prêtres



Le corps principal du Grand séminaire de Montréal, au 2065 ouest, rue Sherbrooke. À gauche, l'une de deux tours, classées monuments historiques, qui faisaient partie du fort de la Montagne en 1694.

photos Paul-Henri Talbot, LA PRESSE

Le Grand séminaire de Montréal, qui loge rue Sherbrooke ouest depuis 1857, a formé quelque 10 000 prêtres et notamment 140 évêques qui ont dirigé des diocèses aux quatre coins du monde, de même que trois cardinaux, MM. Paul-Émile Léger, Emmett Carter, actuel archevêque de Toronto, et Édouard Gagnon, président du Conseil pontifical pour la famille.

GILLES NORMAND

C'est un concordat entre Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal, et Joseph-Vincent Quiblier, supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal, qui confiait aux prêtres de Saint-Sulpice le Grand séminaire, le 7 novembre 1940. Le Grand séminaire succédait ainsi à l'École de théologie fondée en 1825 par Mgr Jean-Jacques Lartigue, et établie à l'évêché même.

De 1840 à 1857, le Grand séminaire a occupé l'aile d'un bâtiment construit pour le Collège de Montréal, au début des années 1800, à l'extrémité ouest de la rue Saint-Paul, près de la rue McGill, dans le Vieux-Montréal.

Ce n'est qu'en 1857 qu'il put aménager dans le nouveau bâtiment, rue Sherbrooke, dont la construction avait débuté en 1854, d'après les plans de John Ostell.

Le nouvel emplacement est celui où les Sulpiciens avaient fondé une mission pour les autochtones, contre le Mont-Royal.

Après 1681, M. Vachon de Belmont y avait construit une maison et un véritable village y prit forme. Il comptait une quinzaine de maisons en charpente, une cinquantaine de cabanes habitées par des indigènes et une église en bois, lorsqu'un indigène ivre y mit le feu accidentellement en 1692.

M. de Belmont reconstruisit l'enceinte et la maison; l'ensemble devint un fort, dont il ne reste plus aujourd'hui que deux tours datant de 1694 et qui ont fait l'objet de fouilles archéologiques récemment. Celles-ci ont permis de découvrir, dans la tour de l'ouest, pas moins de 17 meurtrières, que divers travaux d'entretien et de restauration nous cachaient depuis longtemps.

Ce qu'on voit aujourd'hui du Grand séminaire, par-delà les remparts de pierre, s'est constitué au fil du temps, la construction de diverses ailes étant exécutée par étapes. Les ailes les plus récentes sont apparues en 1900, en 1907, en 1940 et en 1959.

D'autres architectes que M. Ostell ont contribué au massif de pierre que représente aujourd'hui le Grand séminaire et son voisin immédiat, le Collège de Montréal. Ces architectes sont L.-Maurice Perreault, son fils Henri-Maurice Perrault, J.-Omer Marchand, Stevens Haskell, Paul-M. Lemieux, Gilles Duplessis et Maurice Labelle.

Le Collège de Montréal, le deuxième au Canada, a partagé avec le Grand séminaire le bâtiment principal inauguré en 1857. Il loge aujourd'hui dans un bâtiment contigu au Grand séminaire, dont il constitue le prolongement architectural. Sa construction a commencé en 1867. Il appartient aussi aux Sulpiciens, et on y dispense aujourd'hui l'enseignement secondaire à 650 garçons.

Comme dans les plus célèbres abbayes

Le plus beau joyau de ce massif de pierre du 2065 ouest, rue Sherbrooke, est certes sa majestueuse chapelle, construite entre 1904 et 1907, d'après les plans de J.-Omer Marchand et de Stevens Haskell.

Cette chapelle est digne des plus célèbres abbayes du monde. Le temps l'avait affectée de quelques altérations, qu'on a réparées grâce à une souscription de l'Association des anciens qui avait rapporté, il y a cinq ans, plus de \$2 000 000, dont la moitié provenant du diocèse de Montréal.

La chapelle est utilisée beaucoup moins souvent que par le passé, les séminaristes étant moins nombreux. On y tient sept réunions de prières pour les vocations, annuellement; l'archevêque y réunit son clergé une couple de fois par année; il y préside la fête de la Présentation, à l'occasion de la fête des anciens.

Des milliers de séminaristes

À sa première année, en 1857, le Grand séminaire accueillait déjà 70 séminaristes et, vingt ans

plus tard, on en comptait 200. En 1885, il y en avait 300, nombre qui s'est maintenu jusqu'en 1965.

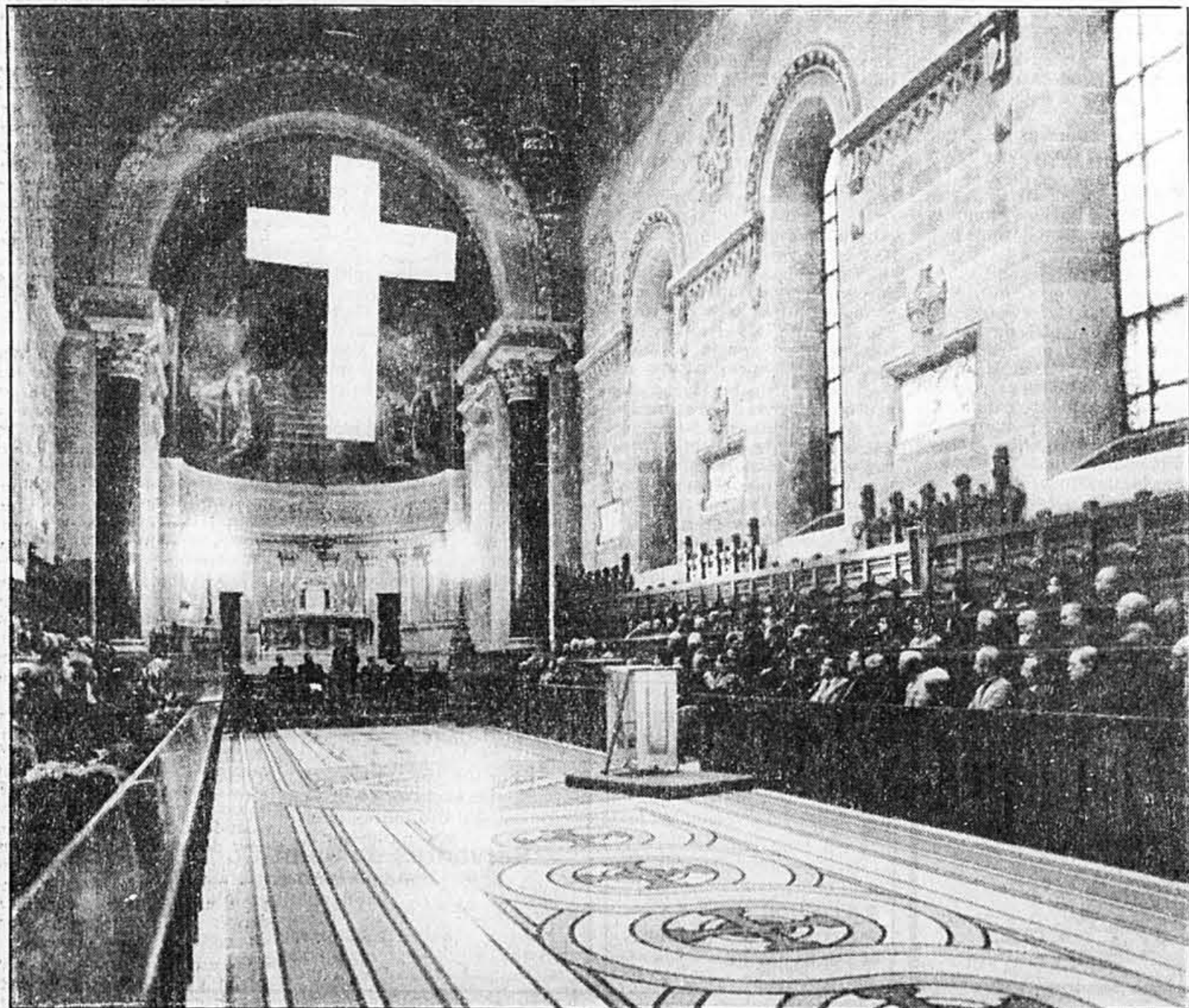
Les séminaristes venaient de partout au Québec et au Canada. Il en venait aussi des États-Unis, de telle façon qu'en 1870, on comptait entre 30 et 40 séminaristes de Montréal, tandis que 150 venaient d'autres diocèses. Mais plus de la moitié de ces aspirants au sacerdoce étaient de langue anglaise. Au début du 20e siècle, la majorité est redevenue francophone, dans une proportion qui atteignait les deux tiers en 1945.

Aujourd'hui, 14 prêtres (12 Sulpiciens et deux séculiers) sont responsables de 60 séminaristes internes, en plus de 18 stagiaires qui ont fait leurs trois années de théologie et une année de préparation, et qui attendent d'être ordonnés prêtres. Entrentemps, ils travaillent soit dans des hôpitaux, soit à la pastorale dans des diocèses.

Le nombre de séminaristes, qui se maintenait à 300 jusqu'en 1965, s'est effrité jusqu'à 25, en dix ans, mais on note une reprise depuis quelques années. Le Grand séminaire, affilié à l'Université du Latran, à Rome, depuis quatre ans, donne maintenant le baccalauréat en théologie, qu'autrefois les résidents devaient obtenir de la faculté de théologie de l'Université de Montréal.

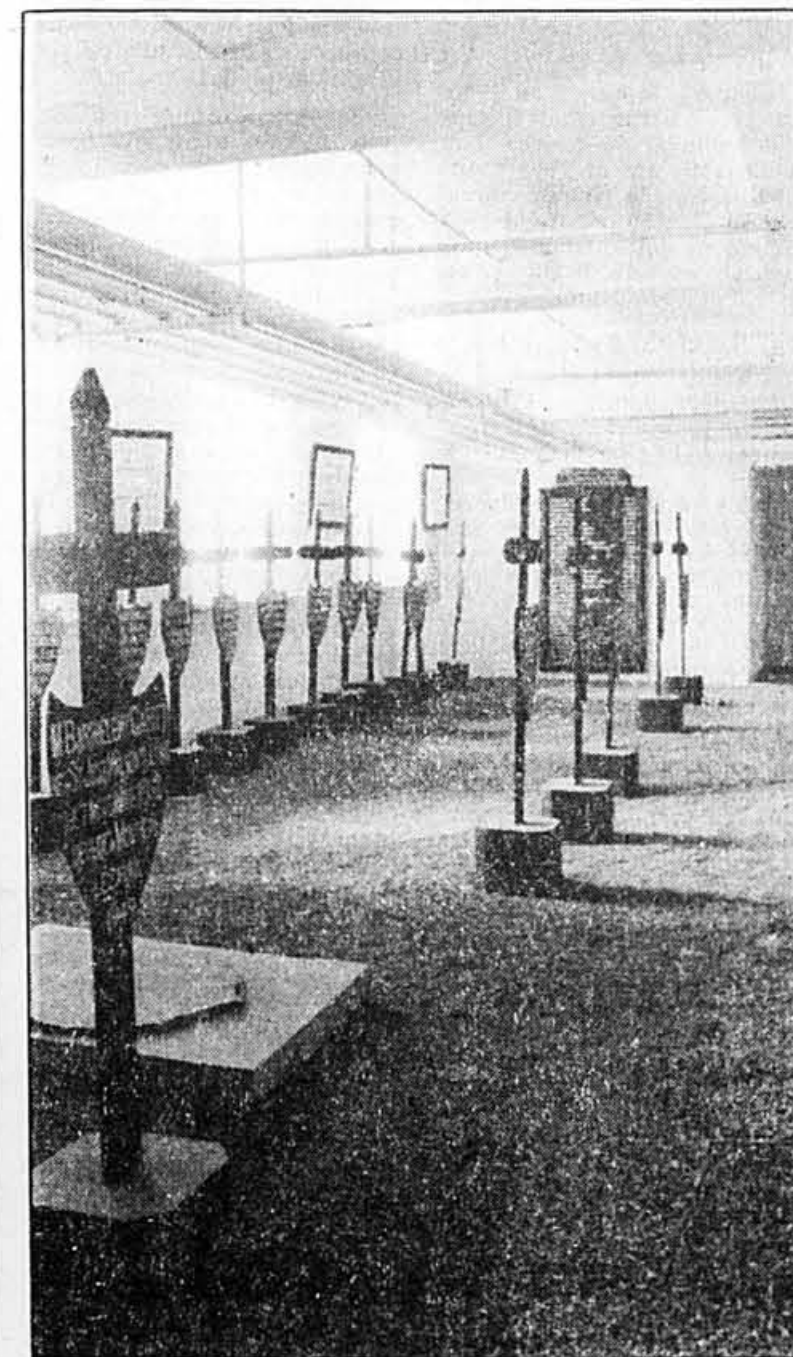
On estime que ces séminaristes, qui viennent de divers diocèses du Québec, et de quelques autres au pays et surtout de Montréal, coûtent \$9 000 chacun, chaque année. Ils sont aidés par l'Œuvre des vocations et par le ministère de l'Éducation du Québec. Ils ont droit à des bourses et à des prêts au même titre que tout autre étudiant, certains travaillent durant leurs vacances, et les Messieurs de Saint-Sulpice paient ce qui manque avec l'aide de la Fondation du Grand séminaire.

Moins de 10 p. cent de l'espace est loué à des organismes religieux, et en grande partie à l'archevêché de Montréal. Depuis une quinzaine d'années, le Grand séminaire fait face à un déficit annuel de \$300 000, et il a payé un déficit global de \$2 500 000 en vingt ans. Cette situation est imputée à une baisse importante du nombre de vocations.



Construite entre 1904 et 1907, la majestueuse chapelle, digne des plus célèbres abbayes du monde, a été restaurée ces dernières années.

photothèque LA PRESSE



Les Messieurs de Saint-Sulpice sont inhumés dans la crypte du Grand séminaire.

HOMMAGE À L'ÉGLISE DE MONTRÉAL

SOCIÉTÉ DES SAINTS-APÔTRES (vocations d'adultes)

HOMMAGE du GRAND SÉMINAIRE DE MONTRÉAL

au service des futurs prêtres depuis 1840

HOMMAGE À L'ÉGLISE DE MONTRÉAL ET À SES PASTEURS

Avec la mission d'honorer et de faire connaître le Christ, Maître, Chemin, Vérité et Vie, présent dans l'Eucharistie, le Sacerdoce et la Liturgie,

LES SOEURS DISCIPLES DU DIVIN MAÎTRE

(Congrégation de la Famille Paulinienne)

œuvrant dans le diocèse depuis 30 ans en «membres vivants et agissants»

- vouées à l'Eucharistie, par l'Adoration du St-Sacrement;
- au service du Sacerdoce, dans l'esprit de Marie;
- au service de la Liturgie, par des activités spécifiques et le CENTRE d'APOSTOLAT LITURGIQUE

306 est, rue Sherbrooke.

MAISON RÉGIONALE à 12775 av. Allard, Montréal-Nord.

HOMMAGES À L'ÉGLISE DE MONTRÉAL

La Congrégation de la Fraternité sacerdotale

SANCTUAIRE DE MÈRE D'YOUVILLE

lieu natal de la première bienheureuse canadienne

201, rue Sainte-Anne
Varenes, Québec J0L 2P0

Les 150 ans du diocèse de Montréal

Le diocèse de Montréal, catalyseur d'une révolution démocratique exemplaire

Entre 1950 et 1970, le Québec a connu une mutation socio-culturelle d'une ampleur et d'une nature peut-être sans précédent dans le monde.

Le 150^e anniversaire de la création du diocèse de Montréal fournit l'occasion de lui rendre le crédit d'avoir été le catalyseur de cet événement historique exemplaire, en ce que ce passage accéléré d'une société archaïque à une société moderne se fit démocratiquement et sans violence. Alors que d'autres sociétés ont connu les pires déchirements en changeant ainsi profondément que la nôtre.

MARCEL ADAM

Aujourd'hui on a tendance à voir dans ce grand bouleversement un phénomène ou le politique a joué le rôle moteur. C'est une erreur. Cette évolution sociale a pu être qualifiée de « révolution tranquille » parce que s'est accomplie simultanément une évolution religieuse qui a permis de réussir pacifiquement la première, dans une société où l'Église et sa hiérarchie jouissaient d'un pouvoir quasi totalitaire.

Les courants de pensée qui, au cours de l'histoire, apparaissent sporadiquement dans la chrétienté québécoise commencent à vraiment miner ses bases vers les années 40. La création à l'université Laval, par le dominicain Georges-Henri Lévesque, de l'École des sciences sociales, économiques et politiques, y fut sans doute pour quelque chose. Car les idées et les hommes réformistes qui en surgirent ne furent pas étrangers à la grève des travailleurs de l'amianté, à Asbestos, en 1949. Une grève qui, selon les historiens, donna lieu à la première grande secousse de cette profonde transformation sociale qui, selon le jésuite Gilles Chaussé, mit un terme « au pacte qui liait (le Québec) à l'Église depuis la conquête de 1760 ».

Or, on connaît le rôle majeur joué dans cette grève historique par l'archevêque de Montréal, Mgr Joseph Charbonneau, en prenant publiquement et solennellement parti pour les grévistes d'Asbestos.

Nommé à Montréal en 1940, cet évêque libéral (dans le sens philosophique du terme) joua pendant dix ans un rôle avant-gardiste dans le phénomène de la deconfectionnalisation, non seulement des syndicats mais aussi des oeuvres sociales et du secteur de l'éducation.

Ramant à contre-courant dans une société conservatrice où rien n'était censé changer, il se mit à dos la majorité de l'épiscopat en prônant le désengagement de l'Église dans tous les secteurs où elle exerçait depuis toujours un rôle de suppléance, souvent même de tutelle. Son catholicisme dit de gauche devait finalement le perdre et le conduire en exil.

Mgr Paul-Émile Léger prenait sa succession en 1950 pour devenir peu après cardinal. Issu du sérail romain, il se révéla, durant la première décennie de son épiscopat, un pasteur conservateur par rapport à son prédécesseur et aux courants réformistes qui travaillaient alors son diocèse.



Le cardinal Paul-Émile Léger s'entretenant avec le pape Jean XXIII, à l'automne de 1959, à l'orée du grand chambardement de Vatican II.

En effet, beaucoup d'intellectuels catholiques ou en rupture de ban avec l'Église, exerçaient une grande influence subversive dans les couches supérieures de la société. Mais leur libéralisme, articulé avec rigueur et détermination, se heurtait à un adversaire de taille dans le leadership charismatique et conservateur qu'exerçait dans l'Église québécoise le cardinal Léger.

Vers la fin des années 50 la situation était devenue à ce point tendue, entre les forces de changement et celles du statu quo, que le sociologue Marcel Rioux constata avec pessimisme : « Le couvercle de la marmite est sur le point de sauter. »

Alors un miracle se produisit. Avec l'élection du gouvernement Lesage en juin 1960? Avec plutôt ce qu'on a appelé la « conversion » du cardinal Léger. On eut tout à coup l'impression que du soir au lendemain, l'archevêque de Montréal était passé du conservatisme au progressisme, de l'ultramontanisme au libéralisme.

À l'occasion de trois ou quatre conférences majeures qui eurent un effet retentissant, il donna le signal du changement. Accréditant les grands projets réformistes que le changement politique avait fait naître, légitimant ce qui hier était encore tabou : le désengagement de l'Église dans une société qui se reconnaissait pluraliste et se voulait dorénavant laïque et moderne.

Il se montra même plus réformiste que le premier ministre Lesage qui proclama que le Québec était « en possession tranquille de la vérité », et irrita plus le cardinal Léger qu'il ne lui fit plaisir en promettant de ne ja-

mais créer un ministère de l'Éducation (pour se raviser ensuite rapidement, après que le prélat lui eut signifié clairement, en public, qu'on ne saurait s'y opposer au nom de la doctrine de l'Église).

Cette « conversion » du cardinal Léger, qui procédait d'une intuition pastorale puisque ses idiosyncrasies demeuraient conservatrices, a été facilitée par des circonstances historiques qui n'étaient pas toutes d'ordre local. Il y avait en effet à l'époque le Concile oecuménique Vatican II, qui provoqua un grand chambardement, tant au niveau des consciences que de la doctrine.

Ceux qui ont vécu cette époque se souviendront que le cardinal Léger n'a pas changé en 1960, avec l'arrivée d'un gouvernement réformateur à Québec, mais plutôt à l'occasion du Concile.

Récemment, dans *Le Devoir*, le cardinal confiait à propos de cette époque des réflexions intéressantes.

« 1950-1970, c'est le grand tournant dans notre milieu social. Il fallait le prendre sans brûler les freins ou le moteur. Le Concile apparaît alors comme le grand signe de Dieu dans un monde qui voulait se passer de Lui. Nous avons trop limité ce problème à nos frontières. La Révolution tranquille n'est pas un phénomène isolé. Les mutations locales furent déclenchées par des ondes qui envelopperont la planète. Le sécularisme est une doctrine avant d'être une manière de vivre... »

Il rappelle en passant que la nomination d'un recteur laïc à l'Université de Montréal ne s'est pas faite sans difficulté, mais il

est discret sur le reste. L'histoire lui rendra crédit pour son rôle dans la réalisation de plusieurs réformes majeures, notamment dans le domaine de l'éducation, mais surtout d'avoir facilité le désengagement de l'Église là où elle n'avait plus sa place.

La révolution sociale du Québec se serait faite tôt ou tard, avec ou contre l'Église. Mais on doit au diocèse de Montréal que cette révolution ait été tranquille. Grâce d'abord à Mgr Charbonneau et à son libéralisme avant-gardiste, grâce ensuite au cardinal Léger qui, en prenant les initiatives qu'il fallait pour empêcher que saute la marmite, aura permis au Québec de réaliser une révolution démocratique qui demeurera longtemps un modèle dans le monde.

Lors d'une entrevue qu'il m'avait accordée en 1977, le philosophe français Gustave Thibon remarquait que le Québec lui apparaissait comme une société à plusieurs égards moyenâgeuse en train d'entrer dans la modernité. Et il prophétisait que le bon sens des Québécois leur permettrait de traverser cette difficile crise de croissance en s'évitant les tribulations qu'avaient connues d'autres chrétiens d'Europe.

Il avait vu juste. Les Québécois peuvent être fiers à juste titre de cet exploit qui devrait à lui seul les guérir, s'ils en avaient encore besoin, de leur complexe d'infériorité. Et les Montréalais auraient droit de l'être un peu plus que les autres parce que leur diocèse a joué dans cette mutation le rôle que jouent les enzymes dans le processus de catalyse : il a déclenché la réaction chimique qui devait modifier le corps socio-culturel tout entier.

« Le 2000 » : les bureaux de l'archevêché

À 2000 ouest de la rue Sherbrooke, en face du Grand Séminaire et du Collège de Montréal, un petit édifice de briques beiges abrite les bureaux de l'archevêché de Montréal. On l'appelle familièrement « le 2000 ». C'est là que l'Archevêque, Mgr Paul Grégoire, a ses bureaux. Il s'y rend tous les jours pour dépouiller son courrier, recevoir des visiteurs, accorder des entrevues, rencontrer ses collaborateurs et présider des réunions.

C'est au 2000, par exemple, qu'il réunit tous les vendredis matin son Conseil épiscopal composé de ses plus proches collaborateurs : évêques auxiliaires, vicaires généraux et vicaires épiscopaux. Cette équipe aide l'archevêque en tout ce qui concerne la vie du diocèse : décisions majeures, projets, problèmes de l'heure. Une autre instance, le Chapitre, joue le rôle de conseil d'administration.

Dans le gouvernement pastoral de l'Église de Montréal, l'Archevêque compte autour de lui sur un ensemble d'organismes spécialisés. Un gouvernement civil comprend des ministères qui ont chacun leurs champs de compétence et de juridiction. Ainsi, l'archevêché se compose d'un certain nombre d'offices diocésains couvrant de grands secteurs : le Clergé, les Communautés ethniques, le Diaconat permanent, l'Éducation, la Communauté anglophone, la Famille, les Oeuvres, les Religieuses et Religieux. À titre d'exemple, décrivons brièvement quelques-uns de ces offices.

L'Office du Clergé pourrait se comparer au Service du personnel dans une grande entreprise. Son responsable rencontre les prêtres, reçoit leurs demandes, étudie avec d'autres instances les changements à effectuer et les nouvelles nominations. Il se préoccupe des prêtres âgés ou malades, examine avec de jeunes prêtres des projets d'études en vue de tâches spécialisées, voit à la formation permanente du clergé. Ainsi, lorsque l'archevêque prend une décision, qu'il s'agisse de nommer un curé ou d'envoyer un prêtre aux études, il peut s'appuyer sur tout le travail préliminaire accompli par l'Office du Clergé.

L'Office de l'Éducation se préoccupe de l'éducation chrétienne et de l'enseignement religieux dans le diocèse. Il assure des liens avec toutes les personnes à qui l'archevêque confie une tâche pastorale en éducation : aumôniers, animateurs et animatrices de pastorale. Il établit des contacts avec les groupes et les institutions : commissions scolaires, institutions privées, associations de parents, organismes de l'Église ou de l'État. Il apporte son soutien aux communautés paroissiales où les parents sont appelés à s'engager plus en plus en pastorale scolaire.

L'Office des Oeuvres représente l'archevêque auprès d'un vaste réseau d'oeuvres et d'aumôneries spécialisées : hôpitaux, centres d'accueil, centres de détention, etc. Il en favorise l'animation et la concertation. Cet Office est un lien privilégié de conseils et d'échanges d'expérience pour tous ceux et celles qui s'engagent socialement

dans une pastorale de la charité, selon un esprit évangélique et en lien avec la grande communauté ecclésiale.

L'Office de la Famille cherche à promouvoir la pensée de l'Église sur le mariage. Il coordonne une vingtaine de mouvements familiaux. Il comprend trois secteurs : la préparation au mariage, l'animation des couples mariés et de leurs familles, le soutien de foyers connaissant des difficultés particulières.

Aux Offices, il faut ajouter les Secrétariats et les Services. La Chancellerie joue le rôle de Secrétariat général du diocèse, interprète les directives de l'autorité, répond à de nombreuses consultations juridiques et conserve les Archives diocésaines. Une revue, *L'Église de Montréal*, est publiée chaque semaine. On y trouve les directives de l'archevêque, des réflexions, de même que des informations sur la vie du diocèse. Le Service de presse assure la présence de l'Église dans le monde des communications. Les professionnels des médias — journalistes, chercheurs et réalisateurs — y trouvent un lieu d'information, d'échanges et de collaboration.

Dans les différents domaines de son activité, l'Église a besoin de services spécialisés. On peut ici les énumérer : le Centre biblique, le Catechuménat, le Centre diocésain de formation, le Service de pastorale aux handicapés, le Service de pastorale liturgique, la Commission diocésaine de musique et de chant liturgiques, le Comité diocésain d'animation de pastorale missionnaire, le Centre diocésain de pastorale au primaire, le Centre d'oecuménisme, le Service Incroyance et Foi, le secrétariat de l'Action catholique et le Service de recherche.

Il faut ajouter les services administratifs qui assurent la bonne marche des finances : la Procédure diocésaine, qui administre les finances du diocèse et rémunère le personnel ; le Comité du budget qui étudie chaque année les prévisions budgétaires et fait des recommandations à l'archevêque ; le bureau de l'archidiacre, qui supervise les finances des paroisses ; l'Assurance-mutuelle des fabriques et le Comité de construction et d'art sacré ; le Comité des conditions de travail du personnel de l'Archevêché ; le Fonds communautaire du clergé ; le Fonds d'entraide paroissiale ; le Fonds de pension de l'Union Saint-Jean.

Un département exerce une fonction particulière : celle de rendre la justice au nom de l'évêque. C'est le tribunal. Parmi ses tâches, la plus fréquente est celle d'étudier et de juger les demandes de déclaration de nullité de mariage.

Le Coordonnateur général de la pastorale assure la concertation de l'ensemble des organismes diocésains.

Le personnel de l'archevêché comprend 60 prêtres, 17 religieuses et religieuses, 82 laïcs, hommes et femmes, au total 159 personnes.

ANDRÉ
LAMOUREUX

HOMMAGE AU DIOCÈSE DE MONTRÉAL

«Le Dieu de Jésus est le père d'une bonté infinie qui privilégie les pauvres, la brebis qui s'est égarée et le fils prodigue. Le culte qui lui plaît, c'est le service des autres, et de manière plus particulière celui des plus petits dans lesquels il se cache.» (Leonardo Boff)

LES FRANCISCAINS

285-7111

LES ANNONCES CLASSÉES

POUR VENDRE
VITE VITE VITE
IL ME FAUT LA PRESSE



LES SOEURS DES STS-COEURS
DE JÉSUS ET DE MARIE

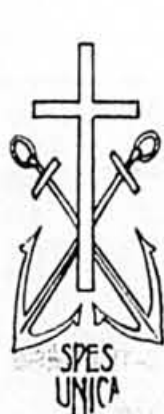
— JOLIETTE —

oeuvrent
dans l'esprit
d'Amélie-Fristel

- à l'éducation
- aux soins des vieillards
- à la pastorale

Hommages
de félicitations et de remerciements
au diocèse de Montréal
pour les 150 années de service de ses évêques
de son clergé et des membres associés
qui ont marqué son histoire religieuse.

Servantes de Saint-Coeur de Marie
Administration générale
4565, avenue Miller
Montréal
H3W 2E4
Tél.: 739-5591



Hommage de la part de la
**CONGRÉGATION
DE SAINTE-CROIX**
Communauté de soeurs,
de frères
et de pères



**LA MAISON
DU PÈRE**

est fière d'oeuvrer

depuis au-delà de 15 ans auprès des hommes les
plus démunis dans cette Église de 150 ans.

«Heureux ceux qui se savent pauvres en eux-mêmes car le
Royaume des cieux est à eux.»

Mathieu V. 3.

550 boul. Dorchester Est, Montréal H2L 2L3 845-0168

En 1847, les

Clercs de Saint-Viateur

arrivaient à Montréal à l'invitation
de Monseigneur Bourget.

Installés d'abord à Joliette, qui faisait
alors partie du diocèse de Montréal, on les
trouve aujourd'hui dans plusieurs diocèses canadiens
et dans des pays de mission.

Tous les Clercs de Saint-Viateur Canadiens sont
heureux de partager la joie et l'action de grâce de
l'Église de Montréal en ce 150^e anniversaire de sa
fondation.

Les 150 ans du diocèse de Montréal

La voix, au téléphone, était forte, claire et 100 fois plus convaincue qu'on peut l'imaginer: «C'est la plus belle job!»

Au presbytère de la paroisse du Sacré-Coeur-de-Jésus, en plein coeur d'un quartier populaire de Montréal, Roger Dufresne a répété la même profession de foi. Et il a tout de suite enchaîné: «Y a-t-il un plus beau métier que celui d'aimer tout le monde, d'essayer de faire l'harmonie et l'unité entre les gens et de les rapprocher de Dieu?»

JULES BÉLIVEAU

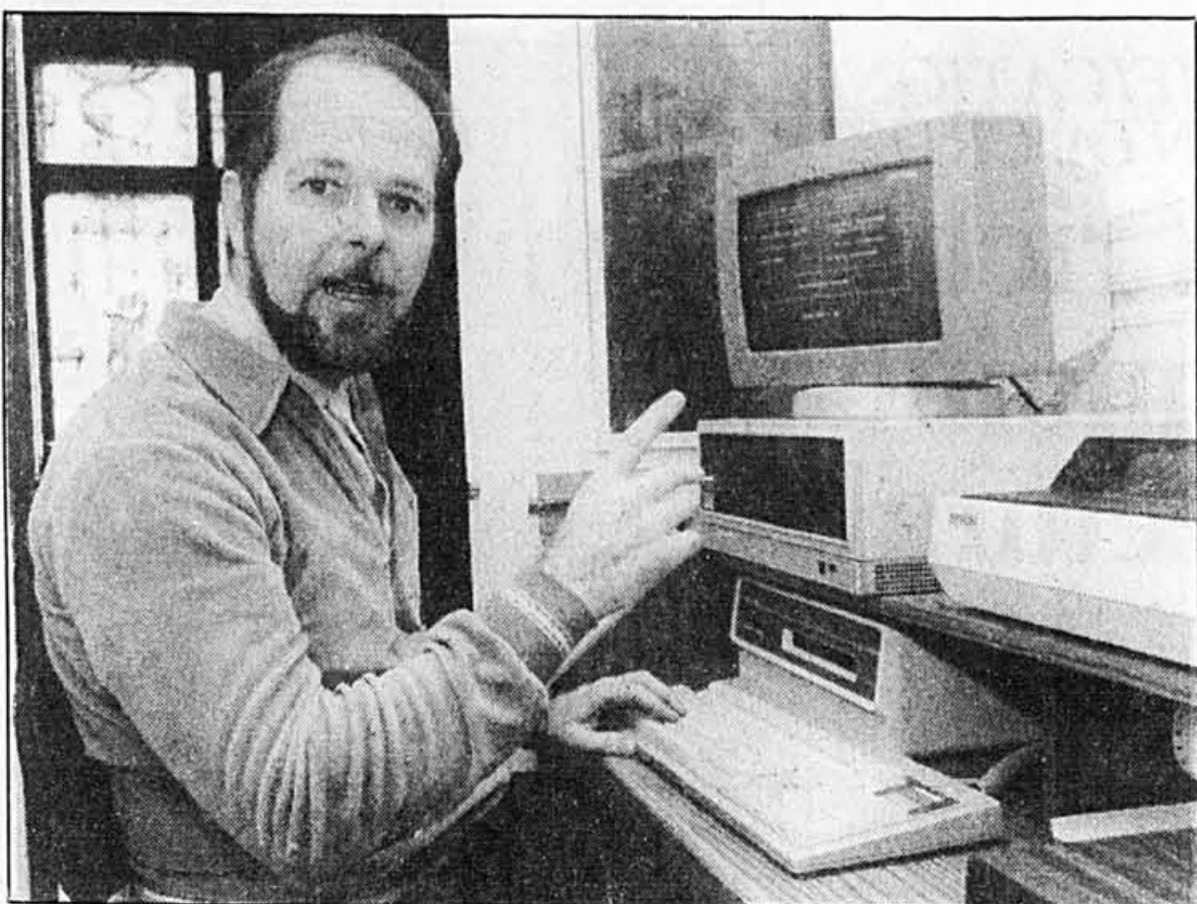
Curé de paroisse à 37 ans, qui l'eut cru? Roger Dufresne possède ce don — assez rare, il faut bien le reconnaître — de susciter chez son interlocuteur n'importe quelle question. Puis il rit. Cela vient du coeur, éclate, roule en cascade. Puis cela atteint le coeur de l'autre.

Le coeur, cela doit bien être contagieux.

Roger Dufresne raconte: «Une paroissienne m'a déjà dit qu'elle pensait que les prêtres, dans leur presbytère, étaient bien loin des gens, qu'ils ne connaissaient pas la vie. Mais moi je sais que quand on vit avec son coeur, on est proche du monde. Et qu'on vit avec Jésus-Christ quand on vit avec son coeur.»

Peut-on être curé dans un quartier aussi défavorisé économiquement que le Centre-Sud de Montréal et, si on est conscient des misères dans lesquelles se débattent les gens de l'autre côté des murs du presbytère, rire d'aussi bon coeur? Le jeune prêtre répond sans aucune hésitation: «Le dimanche, lorsque j'accueille et salue les gens avant et après la messe, ils savent qu'ils n'ont pas besoin de me faire des grands discours pour que je les comprenne. Au début du carême, j'ai distribué des feuilles pour que les gens y écrivent les preuves de leur vie. Il y en a qui m'ont dit comme en blaguant: «Donnez-moi cinq papiers!» Je savais ce que cela voulait dire.»

Roger Dufresne fait à peine une pause. Puis le voilà reparti: «C'est vrai que c'est le plus beau métier du monde parce que je mets du monde au monde: j'aide les gens à connaître et à aimer Dieu. Des fois, je le dis même à des jeunes — ils sont capables d'en prendre! — j'aurais le goût, moi aussi, de me marier, d'avoir des enfants. J'ai, moi aussi, des impulsions sexuelles. Mais j'ai été appelé par le Seigneur et c'est dans ce sens-là que j'ai accepté de répondre à son appel.»



«Je dois aussi garder du temps pour ma vie de prière.»

photo Robert Mailloux, LA PRESSE

Roger Dufresne, curé: «La plus belle job!»

Avant sa nomination en octobre 1984 à la paroisse du Sacré-Coeur-de-Jésus, Roger Dufresne était vicaire dans la paroisse voisine de Sainte-Catherine-d'Alexandrie, toujours dans le Centre-Sud de Montréal. Pendant plusieurs années, il avait rempli auparavant la même fonction dans la paroisse de la Nativité d'Hochelaga-Maison-neuve. Ces années en paroisse ont cependant été interrompues par un stage d'étude de deux ans à Rome, où il a complété sa maîtrise en théologie.

S'il semble l'homme le plus heureux du monde dans son poste de curé du Sacré-Coeur-de-Jésus, Roger Dufresne n'a ni choisi, ni demandé d'être nommé dans cette paroisse. Il rappelle qu'il n'a fait que se mettre à l'entière disposition de son évêque: «J'ai dit à Mgr Grégoire: «Dites-moi où vous voulez que j'aie. Je vais faire mon possible partout où vous m'envoyez.»

Au presbytère de sa paroisse, Roger Dufresne est comblé: «Je suis un gars de rassemblement et ici, nous sommes six prêtres et deux séminaristes à vivre ensemble. Nous faisons une famille. Nous attendons au moins deux autres prêtres puis un homme en cheminement sacerdotal. Ça va faire 11 personnes. Ça va être le fun! Si on avait 10 chambres de plus, il viendrait 10 autres personnes. C'est important que les prêtres se retrouvent ensemble pour partager.»

Roger Dufresne est cependant le seul prêtre vivant au presbytère du Sacré-Coeur-de-Jésus qui soit assigné aux tâches de la paroisse: tous les autres résidents de la maison ont des fonctions ailleurs, sauf un prêtre âgé de 75 ans, qui est à la fois «le patriarche de l'endroit» et «la cuisinière de la fin de semaine».

Comme curé, Roger Dufresne souligne qu'il vit les mêmes pro-

blèmes que ses collègues des autres paroisses: la multiplicité des tâches à accomplir, l'administration — même s'il s'efforce d'amener des laïcs à se charger le plus possible de ce travail —, l'inévitable participation aux réunions — qu'il cherche par tous les moyens à ne pas animer —, l'accueil des pauvres et des marginaux. «J'ai l'impression des fois, laisse-t-il échapper, que je suis une mère de famille: il y a tant de choses à faire, et je ne dois pas oublier d'être attentif aux gens, ce qui est pour moi une partie fondamentale de mon ministère. Je dois aussi garder du temps pour ma vie de prière.»

S'il lui arrive peut-être souvent de trouver les journées trop courtes, le curé du Sacré-Coeur-de-Jésus se dit néanmoins fort satisfait de la collaboration que lui apportent plusieurs de ses paroissiens: «On peut dire que je suis gâté.»

Guy Cousin, un « prêtre aux mains sales »

«C'est beaucoup plus par mes gestes et mes attitudes que j'arrive à remplir ma mission. Au travail, je ne fais pas de sermons, pas de prêches, pas de morale, j'écoute et j'agis.»

Guy Cousin se qualifie de «prêtre aux mains sales». A Montréal, ils sont près de dix à oeuvrer, à travailler dans des usines, comme prêtres-ouvriers et religieux-ouvriers. Tous ont connu la pression des patrons et l'aliénation des chaînes de montage.

JULES RICHER

«Ça a été une véritable plongée pour moi. J'avais beau savoir dans ma tête ce que c'était le travail en usine, mais là je le vivais dans mes muscles et dans mon être», explique soeur Marie-Paule Lebrun en racontant ses débuts comme ouvrière non spécialisée.

Cette petite soeur de L'Assomption représente l'exception qui confirme la règle, car elle est la seule religieuse-ouvrière à Montréal. Elle travaille depuis 10 ans chez Coleco, une manufacture de jouets.

Soeur Lebrun a vécu intimement la condition des femmes travaillant dans les usines. Selon elle, il s'agit d'une catégorie de travailleuses que l'on oublie trop souvent. Elles doivent mener une double vie: après avoir peiné sur une chaîne de montage, elles rentrent chez elle épuisées et vidées pour s'occuper de leurs enfants.

«L'Église a trop souvent mis de côté les femmes qui doivent aller travailler dans les usines pour subvenir aux besoins de leur famille», note-t-elle.

De son côté, Guy Cousin, qui fait partie de la communauté des Fils de la Charité, étend cette aliénation à tous les travailleurs qui doivent, jour après jour, accomplir une tâche qui les avilissent.

«J'ai la conviction profonde que les ouvriers sont méprisés et humiliés. Ils sont des exécutants anonymes d'un projet qui ne les concerne pas. Ce sont des êtres humains qui n'ont pas leur compte de dignité dans notre système», précise Guy Cousin, qui est présentement sans travail après avoir été congédié à la



photo Robert MAILLOUX, LA PRESSE

«Je suis un prêtre aux mains sales», dit Guy Cousin.

suite d'une journée de débrayage spontanée.

Les origines des prêtres-ouvriers prennent racines en France pendant la Deuxième Guerre Mondiale. La période de l'après-guerre apporte cependant un frein à l'enthousiasme de ceux qui veulent, en nombre croissant, évangéliser ce milieu: le pape Pie XII les déclare hors la loi en 1954. Ce n'est qu'en 1966, après le concile Vatican II, qu'ils ont la permission de recommencer leur mission.

Au Québec, ce n'est que beaucoup plus tard qu'apparaissent les premiers prêtres-ouvriers. En 1969, les pères Hugo Benfante et André Pellerin s'engagent chez la Northern Electric, à Montréal.

Le premier prêtre-ouvrier n'a cependant existé que sur le petit écran. La fiction dépasse la réalité lorsque l'abbé Dorval apparaît dans le téléroman *Rue des Pignons* en 1966. A ce moment-là, il n'existe aucun prêtre-ouvrier qui oeuvre à temps plein au Québec.

Leur nombre connaît un point culminant dans les années 70: on en compte une trentaine à travers le Québec, dont la majorité se retrouve dans la région montréalaise.

Mais, à partir de 1980, leurs rangs se déciment à cause de la crise économique qui les frappe comme tous les autres travailleurs.

«Il est difficile pour un prêtre-ouvrier qui perd son emploi de se retrouver du travail, car nous sommes pour la plupart des ouvriers non spécialisés. C'est cette catégorie de travailleurs qui a le plus fortement subi la crise économique», souligne le père Gilles Morissette, coupeur de tissu dans un manufacture de vêtements pour hommes, actuellement en chômage saisonnier.

Malgré ces difficultés, les prêtres-ouvriers conservent une foi profonde dans la nécessité d'améliorer les conditions de vie dans les usines, de libérer les travailleurs.

«Je ne partage pas simplement leurs conditions de vie, je me compromets avec eux, conclut Guy Cousin. Quand un être humain est bafoué, je suis meurtri, car c'est une créature divine, à l'image de Dieu, qui souffre.»

MANQUE DE PRÊTRES

Le directeur de l'Office du clergé n'est pas inquiet

Oui, le diocèse de Montréal manque de prêtres. Mais le directeur de l'Office diocésain du clergé, Mgr Ivanhoë Poirier, n'est pas inquiet.

JULES BÉLIVEAU

Le Sulpicien responsable du «service du personnel clérical» du diocèse de Montréal se désolait, comme d'autres, que des curés de paroisse qui auraient eu autrefois deux vicaires pour les assister doivent aujourd'hui se débrouiller seuls. Il se réjouit cependant qu'aucune paroisse du diocèse ne soit sans prêtre,

même s'il a fallu, dans quelques cas, procéder à des jumelages.

Mgr Poirier ne cache pas, par ailleurs, que Montréal «jouit d'une situation un peu privilégiée» comparativement à plusieurs autres diocèses: un bon nombre de communautés religieuses comprenant des prêtres y ont leurs plus grandes maisons et, de ce fait, peuvent mettre à la disposition de leur diocèse-hôte un nombre non négligeable de leurs membres.

Au cours des années 60, on donnait encore annuellement à Montréal de 15 à 20 nouveaux prêtres diocésains. Depuis 1970, près de trois fois moins de candidats sont chaque année admis à

la prêtrise. Et l'âge moyen des prêtres diocésains est actuellement d'un peu plus de 58 ans.

Les dernières compilations, effectuées le 1er décembre 1985, ont indiqué que le territoire ecclésiastique de Montréal comptait 737 prêtres diocésains auxquels s'ajoutaient, avec une nomination de l'archevêque, 310 prêtres membres d'une communauté religieuse (654 autres religieux-prêtres vivant dans le diocèse). Deux cent quatre-vingt prêtres étaient alors curés ou responsables d'une paroisse, d'une mission ou d'une desserte et 150 étaient vicaires. Ces statistiques révélaient également que 144 prêtres étaient à leur retraite.

S'il affirme que l'avenir ne l'inquiète pas, Mgr Poirier précise qu'il demeure conscient des défis que l'Église de Montréal devra, et doit déjà relever. «Nous avons déjà commencé à suivre une nouvelle ligne d'action: celle de la coresponsabilité prêtres-laïcs», souligne le collaborateur de Mgr Grégoire.

Selon le directeur de l'Office diocésain du clergé, une bonne partie du travail fait autrefois par des vicaires de paroisse peut tout aussi bien être accompli par des laïcs.

Signe des temps, dans une paroisse du diocèse de Montréal, ce n'est plus le curé, mais un laïc qui est président du conseil des marguilliers.



photo Michel Gravel, La Presse

Mgr Ivanhoë Poirier: «Nous sommes déjà entrés dans l'ère de la coresponsabilité prêtres-laïcs.»



RENOUVEAU CHARISMATIQUE CATHOLIQUE
353-3038

Gloire et louange à toi Seigneur pour toutes les bénédictions que tu as accordées à ton peuple depuis la fondation du diocèse de Montréal.

HOMMAGES à L'ARCHIDIOCÈSE de MONTRÉAL

Les MISSIONNAIRES d'Afrique (Pères Blancs)
11100, boul. de L'Acadie, Montréal H3M 2S8

HOMMAGE au DIOCÈSE DE MONTRÉAL

Paroisse de la Présentation de la Sainte-Vierge, Dorval

Le Centre Missionnaire Ste-Thérèse qui célèbre son 25^e Anniversaire



est heureux de se joindre à l'Église de Montréal pour glorifier le Seigneur pour ce 150^e Anniversaire.

HOMMAGES PARTICULIERS AUX PREMIERS MISSIONNAIRES.

«Missionnaires ensemble!»

LES CAPUCINS, CENTRE MISSIONNAIRE STE-THÉRÈSE
4387, avenue de l'Esplanade, Montréal, Québec H2W 1T3

La cité s'est étendue, s'est transformée, s'est modernisée. Mais Dieu y a toujours sa place, comme cette cathédrale en est le signe au coeur de la ville. Oui, cette terre est sainte, car Dieu l'habite...

Jean-Paul II
à la cathédrale Marie-Reine-du-Monde

le 10 septembre 1984

L'ÉGLISE DE MONTRÉAL

Les 150 ans du diocèse de Montréal

DE LA PURIFICATION À SANTA CRUZ Un riche patrimoine architectural

La plus ancienne église du diocèse qui subsiste de nos jours, est celle de *La Purification*, la paroisse-mère de Repentigny. Témoin muet de l'époque coloniale française (certaines parties remontent à 1723), elle nous donne une bonne idée de ce qu'était l'architecture religieuse en Nouvelle-France, dont il nous reste quelques exemples surtout dans le diocèse de Québec, berceau de notre Église.

DENIS MASSE

De *La Purification*, on admire l'aspect extérieur des plus réussis, tandis que l'intérieur témoigne, par ses éléments décoratifs en bois sculpté, du goût et des techniques de nos tout premiers artistes.

Un incendie a fait perdre récemment certaines œuvres d'art de valeur que renfermait l'église. Mais les travaux de restauration permettront de redonner à ce temple toute sa splendeur originelle.

Cette aptitude pour les rinceaux, les colonnettes, les angelots, les arabesques florales, les rosaces et les lacis de feuilles de vigne ou de chêne est particulièrement évidente et se manifeste de façon très riche à l'intérieur de l'église de *La Visitation*, au Sault-au-Récollet, véritable écrin de notre patrimoine et qui jouit, heureusement de plus en plus, de la ferveur populaire.

La décoration intérieure de cette église construite à partir de 1749 débute en 1764 et occupera des artistes authentiques pendant près de trois quarts de siècle. Trois remarquables artistes, principalement, y laisseront leur marque : Philippe Liebert (1752-1804), architecte, sculpteur et peintre ; David-Fleury David (1742-c.1831), sculpteur, et Louis-Amable Quévillon (1749-1823), architecte et sculpteur.

Monument classé

La Visitation est aujourd'hui l'une des quatre églises du diocèse classées « monuments historiques », les autres étant celles de *Sainte-Rose*, de *Saint-Sulpice*, ainsi que la chapelle de l'ancienne maison mère des *Soeurs grises*, rue Dorchester.

Au patrimoine architectural religieux de Montréal, il faut cependant ajouter quelques autres monuments classés : le clocher de *Saint-Jacques*, qui marque l'entrée de l'Université du Québec à Montréal, rue Saint-Denis ; les tours du *Grand séminaire*, rue Sherbrooke ouest, et la *ferme Saint-Gabriel*, première métairie de Marguerite Bourgeoys, à la Pointe Saint-Charles.

Au XVIII^e siècle appartient encore l'église *Notre-Dame-de-Bonsecours* (1771-73), pieux sanctuaire fréquenté pendant tant d'années par les marins débarqués au port de Montréal voisin. Mais celle-ci fut l'objet de tant de transformations vers la fin du siècle dernier qu'elle ne peut plus aspirer aux monuments de style du XVIII^e. Tous ces travaux lui confèrent aujourd'hui un style baroque, mais elle reste historiquement, selon les mots de l'abbé Claude Turmel, responsable du Comité d'art sacré du diocèse, « un lieu vénérable » que viennent sanctionner, l'été, des milliers de touristes.

Deux géants : Baillargé et Bourgeau

On ne peut pas cependant faire coïncider la fin de ce style classique avec le changement de siècle. Nos bâtisseurs d'églises restèrent fidèles à l'esprit classique français jusqu'en 1850 environ. En France, cette école était déjà chose terminée, mais ici on en perpétuait l'esprit. Deux grands architectes vont surtout s'illustrer durant cette période : Thomas Baillargé, dernier grand représentant de l'architecture classique française, et Victor Bourgeau, qui fera la transition avec le romantisme XIX^e siècle, adepte enthousiaste du néo-gothique.

Le premier nous a légué l'église *Sainte-Geneviève* de Pierrefonds, située boulevard Gouin, le long de la rivière des Prairies. Cette grande église à deux clochers s'inspire pour l'intérieur de l'église Saint Martin's-in-the-Field, à Londres, comme d'ailleurs plusieurs autres églises du Québec réalisées par Baillargé sur le modèle de la cathédrale anglicane de Québec.

L'une des meilleures œuvres de Bourgeau reste l'église *Saint-Pierre-Apôtre*, rue de la Visitation, dans le centre-ville de Montréal (1851).

Mais on compte aussi, toutes relevant du néo-gothique, l'église *Saint-Joseph* du quartier Saint-Henri, rue Richmond, remarquable par ses boiseries (1861) ; l'église *Saint-Joseph* de Rivière-des-Prairies (1875), très endommagée à l'intérieur dans les années 60 ; l'église *Saint-Joachim* de Pointe-Claire (1882), magnifiquement dressée sur une pointe qui s'avance dans le lac Saint-Louis.

Notre-Dame marque un nouveau mouvement

Voulant se situer dans un esprit moderne, les sulpiciens ont fait appel à un architecte irlandais de New York, John O'Donnell, pour la construction du grand monument situé Place d'Armes, l'église *Notre-Dame*.

O'Donnell dessina les plans d'un édifice néo-gothique, mais d'un style tout particulier : il a fait usage de certaines formes gothiques à saveur anglaise qu'il avait gardées en mémoire et qu'il a remaniées à sa façon.

De fait, l'église *Notre-Dame* (1823-1829) marqua le coup d'envoi d'une période particulièrement florissante d'abord caractérisée par le romantisme qui va peu à peu épouser le style victorien et durer jusqu'aux environs de 1910.

En 1841, John Ostell, un autre grand nom de notre architecture religieuse, sera appelé à terminer la façade. Et, finalement, Victor Bourgeau allait reprendre l'intérieur en grande partie. Les frères Casavant y installent leur premier orgue majeur (82 jeux) ; il se fait entendre à Pâques de 1891.

Trois autres exemples figurent dans cette période classique, dite romantique : la cathédrale *Marie-Reine-du-Monde* (1870-1894), du boulevard Dorchester, qui, comme l'a voulu Mgr Bourget, est une copie réduite de Saint-Pierre de Rome habilement interprétée d'une façon très libre par Victor Bourgeau ; l'église *Saint-Vincent-de-Paul*, de Laval (1875), également de Bourgeau, dont l'intérieur est une des architectures d'ordre classique les plus réussies du Québec, enfin l'église

Notre-Dame-de-Grâce, édifiée par John Ostell, qui lui donne, en 1825, une façade baroque, peut-être la plus « jésuite » de nos façades d'église.

Influence des Beaux-Arts de Paris

Entre 1890 et 1900 s'installe peu à peu la période Beaux-Arts, inspirée de l'École des Beaux-Arts de Paris, dont la basilique du Sacré-Coeur de Montmartre est un des prototypes.

J.-Omer Marchand, l'un des plus habiles architectes de sa génération et, selon Jean-Claude Marsan, « le premier Canadien français à avoir étudié à l'École des Beaux-Arts de Paris », a réalisé dans ce style l'église *Sainte-Cunégonde*, rue Saint-Jacques (1906). Mais il y a eu aussi William S. Maxwell et Ernest Cormier.

Sainte-Cunégonde, selon les spécialistes, est l'un des édifices religieux les plus représentatifs de l'ère Beaux-Arts et une des œuvres les plus harmonieuses de Montréal. La roque Beaux-Arts se communique, du reste, aux édifices profanes, tels l'hôtel de ville de Montréal, la prison de Bordeaux, le nouveau Palais de justice d'Ernest Cormier.

Sous Mgr Bruchési, nous sommes à l'ère des grandes « églises-cathédrales ». La haute masse de ces églises domine le quartier où elles sont érigées et joue un rôle d'identification dans chaque secteur de la ville. Leur présence massive donne tout son sens à l'expression *Montréal, ville aux cent clochers*, qui est attribuée à la métropole. Dans la lignée de ces grandes églises, on peut signaler *Saint-Charles* de la Pointe-Saint-Charles, *Saint-Zotique*, *Saint-Irénée*, *Saint-Vincent-de-Paul* de Montréal et *Saint-Vincent-Ferrier*.

L'église *Saint-Pierre-Claver*, boulevard Saint-Joseph (1915-1917), est la deuxième œuvre de Marchand ; elle est encore plus près du modèle Beaux-Arts (néo-Renaissance italienne). À l'intérieur, on va même s'inspirer d'une basilique romaine. À cette famille de Montréal appartiennent encore les églises *Saint-Enfant-Jésus* du Mile-End, *Saint-Jean-Baptiste*, *La Nativité*, *Tres-Saint-Nom-de-Jésus*, *Sacré-Coeur*, *Saint-Clement*, *Saint-Eusèbe*, *Saint-Edouard*, *Saint-Ambroise*, *Sainte-Marguerite-Marie* et plusieurs autres. Les deux dernières sont parmi les meilleures œuvres de l'architecte Ernest Cormier.

Baucoup de ces églises ont été influencées par les Américains qui, eux aussi, avaient étudié aux Beaux-Arts de Paris.

Somptueux monument : l'Oratoire Saint-Joseph

L'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal, dont la construction a débuté en 1924, est l'un des plus populaires monuments Beaux-Arts de Montréal. On ne sait pas toutefois quel modèle a inspiré la facture du dôme. Montmartre ? Florence ?

Il faut faire une place à part à l'église *Saint-Esprit*, autrefois *Sainte-Philomène* de Rosemont, rue Masson (1931-1933), très beau monument Art Déco véritable, probablement l'un des seuls du genre au Canada.

Autour de 1930, l'abbé Olivier Maureault veut susciter une architecture plus franche qui s'oppose à la copie des styles anciens. Ses idées se concrétiseront dans un monument qui a prélué au renouveau architectural, l'église *Saint-Germain* d'Outremont, avenue Vincent d'Indy (1931). « Cette église est un excellent exemple de ce que la technique moderne peut ajouter aux traditions car ses architectes novateurs sont en même temps profondément traditionnels », écrit Nicole Tardif-Painchaud.

Influence de dom Bellot

L'année 1940 marquera l'implantation au Québec d'un style nouveau proposé par un moine français de l'Ordre des bénédictins, dom Paul Bellot, qui croyait à la nécessité d'un renouveau dans l'art de construire des édifices consacrés au culte. Bien que le dom-bellotisme ait pris naissance en Europe, il a eu ici, au Québec, un rayonnement plus important que partout ailleurs.

Le style de dom Bellot, résume Gérard Morisset, est « de faire rendre à la brique des effets admirables de simplicité et de couleurs. De là une abondance de formes nouvelles et élégantes ». Dom Bellot est soucieux de faire revivre l'esprit médiéval en l'adaptant aux conditions modernes.

À la mort de l'architecte Alphonse Venne, il imprimera son style à l'aménagement de l'espace intérieur de l'Oratoire Saint-Joseph. Le dôme a été élaboré par lui. Il est, bien sûr, le principal concepteur de l'abbaye bénédictine de Saint-Benoît-du-Lac.

Dom Bellot a eu trois fidèles disciples au Québec : Adrien Dufresne, dom Claude-Marie Côté et Edgar Courchesne. On doit à ce dernier une très belle église de Montréal, *Sainte-Madeleine-Soophie-Barat*, sise boulevard Gouin.

Autres formes

Dans les années 60, on voit apparaître des édifices aux formes parfois curieuses, mais qui nous livrent de remarquables créations. Dans cette foule, l'une des plus belles, *Notre-Dame d'Anjou*, évoque les prouesses techniques de Le Corbusier ; on peut remarquer également l'église *Notre-Dame-des-Champs*, de Repentigny, qui épouse la forme d'une burette et que les paroissiens ont baptisée familièrement « la sacoche ».

D'autres exemples très réussis : *Saint-Jean-Vianney*, rue Beaubien ; *Saint-Gaëtan*, boulevard L'Acadie ; *Notre-Dame-du-Bel-Amour*, à Cartier-ville.

Les moyens modestes

Depuis 1970, on est à la recherche de nouveaux styles, mais ce qui est certain, c'est que l'on s'écarte des audaces techniques de la décennie précédente, qu'on n'a plus le goût de bâtir de grandes cathédrales dont les dimensions, du reste, ne se justifiaient plus, qu'on délaisse les styles classiques et que, surtout, l'on ne dispose plus des fonds nécessaires à de grandes œuvres pompées.

Nos nouvelles églises sont plus modestes, plus petites aussi, et sont réalisées avec des matériaux plus simples. Trois nouveaux temples fourniront des exemples : *Saint-Conrad* d'Anjou, *Notre-Dame-du-Mont-Carmel*, qui évoque un style monastique, à Saint-Léonard, et Santa Cruz, en cours de construction par les Portugais au coin des rues Rachel et Saint-Urbain.

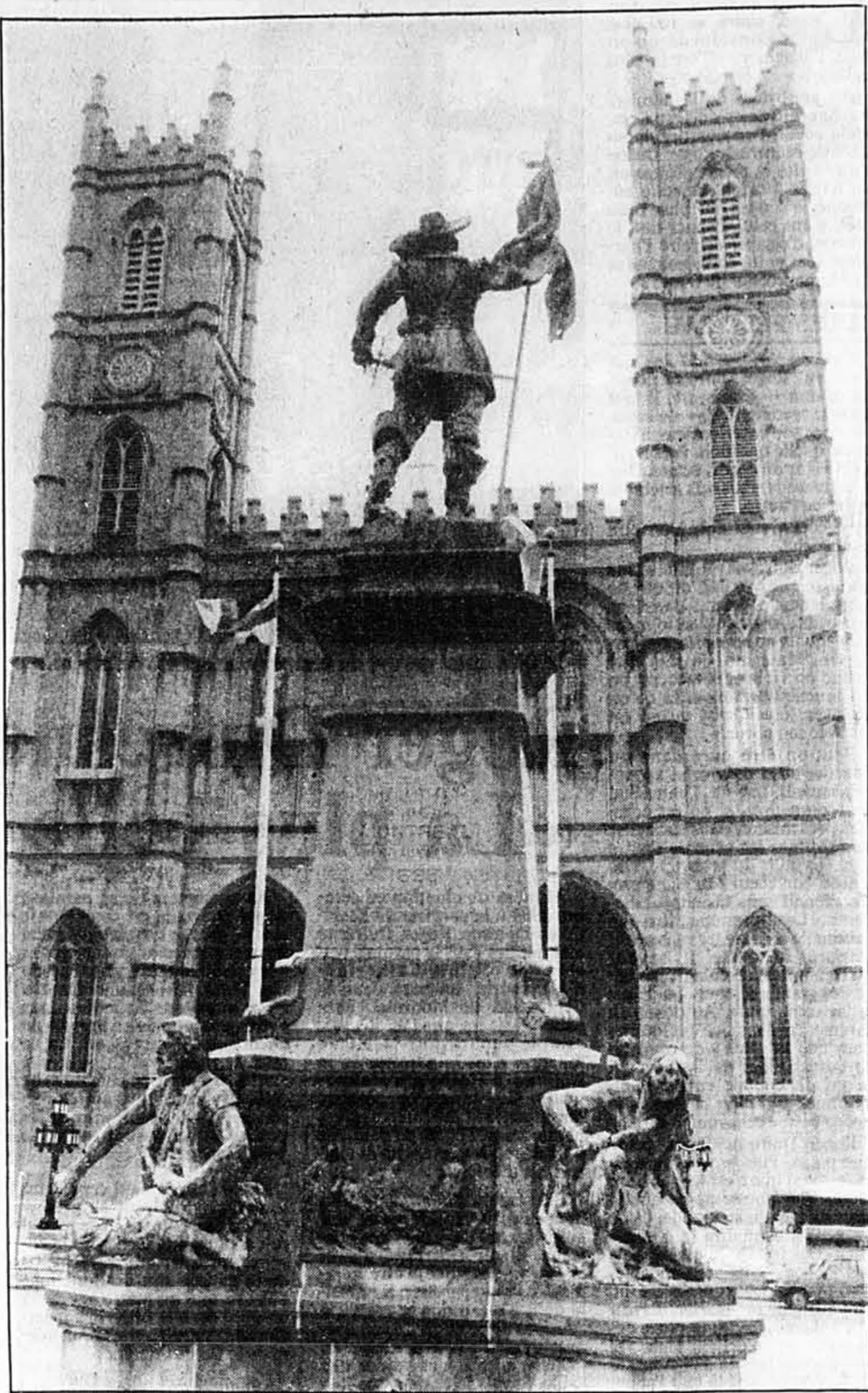


photo Robert Nadon, LA PRESSE

Érigée entre 1823 et 1829, la basilique Notre-Dame de Montréal, sur la Place d'Armes, impose un nouveau mouvement d'esprit romantique qui va se perpétuer pendant près d'un siècle. Elle est l'œuvre d'un architecte irlandais de New York, John O'Donnell, qui traduit aussi des conceptions anglaises.



photo Robert Mailloux, LA PRESSE

Le majestueux ensemble de l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal, surmonté d'une coupole d'inspiration florentine, a permis à dom Bellot d'imprimer son style au Québec.

Les 150 ans du diocèse de Montréal

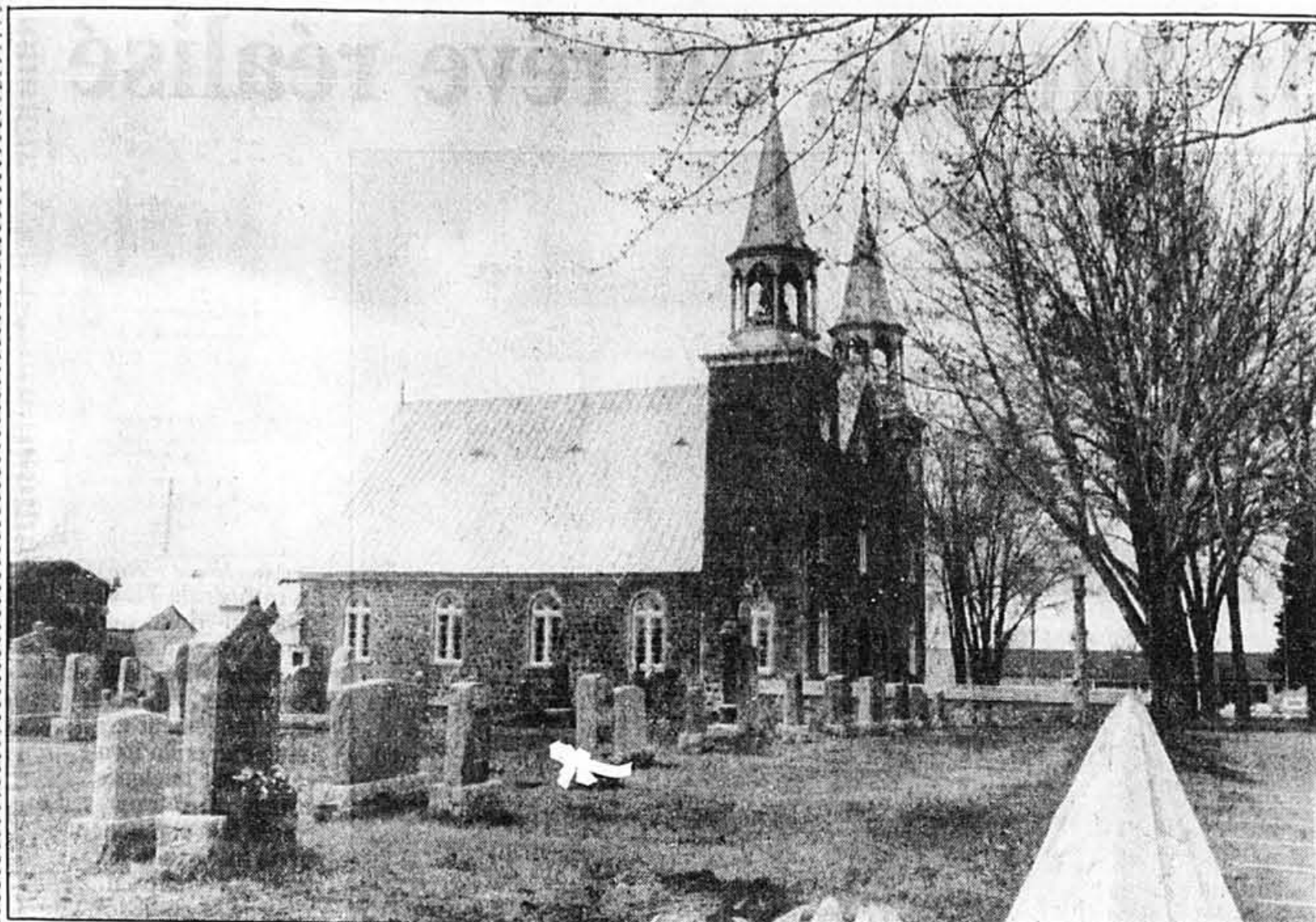


photo Robert Nadon, LA PRESSE

Telle une église de village français, l'église de La Purification, à Repentigny, est l'un des rares exemples qui nous reste de l'époque coloniale française. Elle est actuellement la plus ancienne église du diocèse de Montréal.

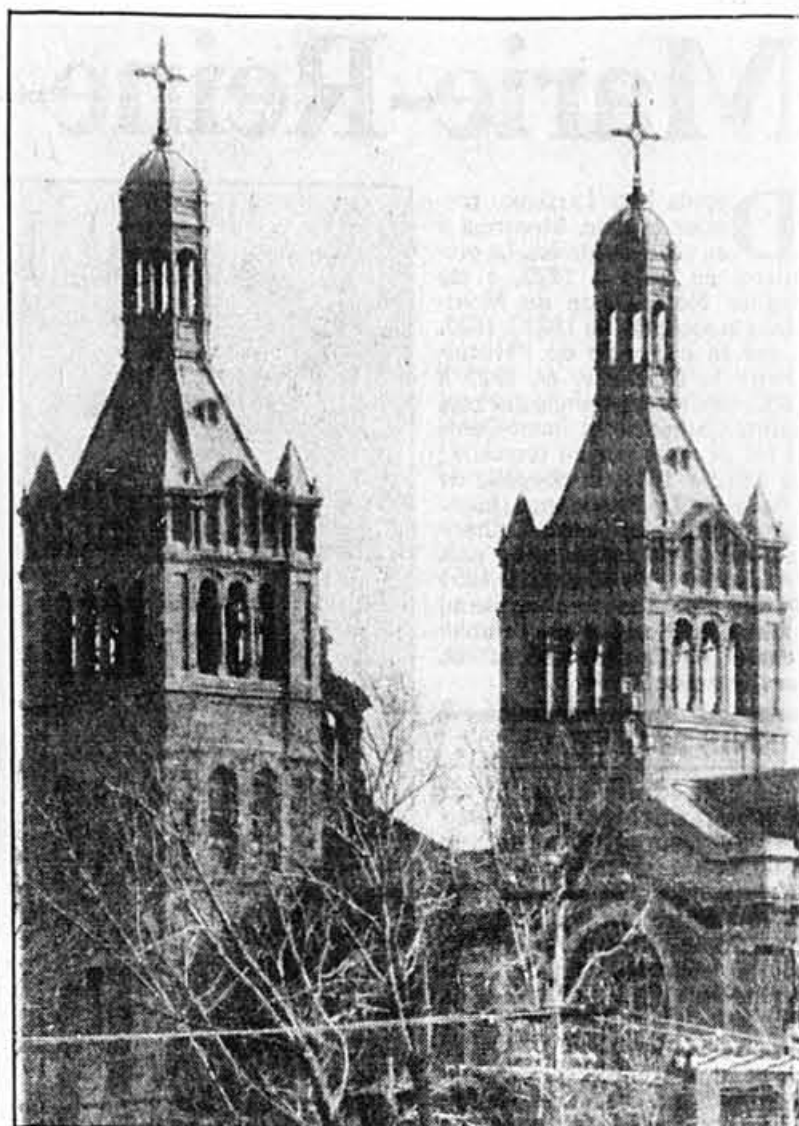


photo Armand Trottier, LA PRESSE

Éléphants clochers de l'église Saint-Charles de la Pointe-Saint-Charles, qui évoquent le style byzantin.

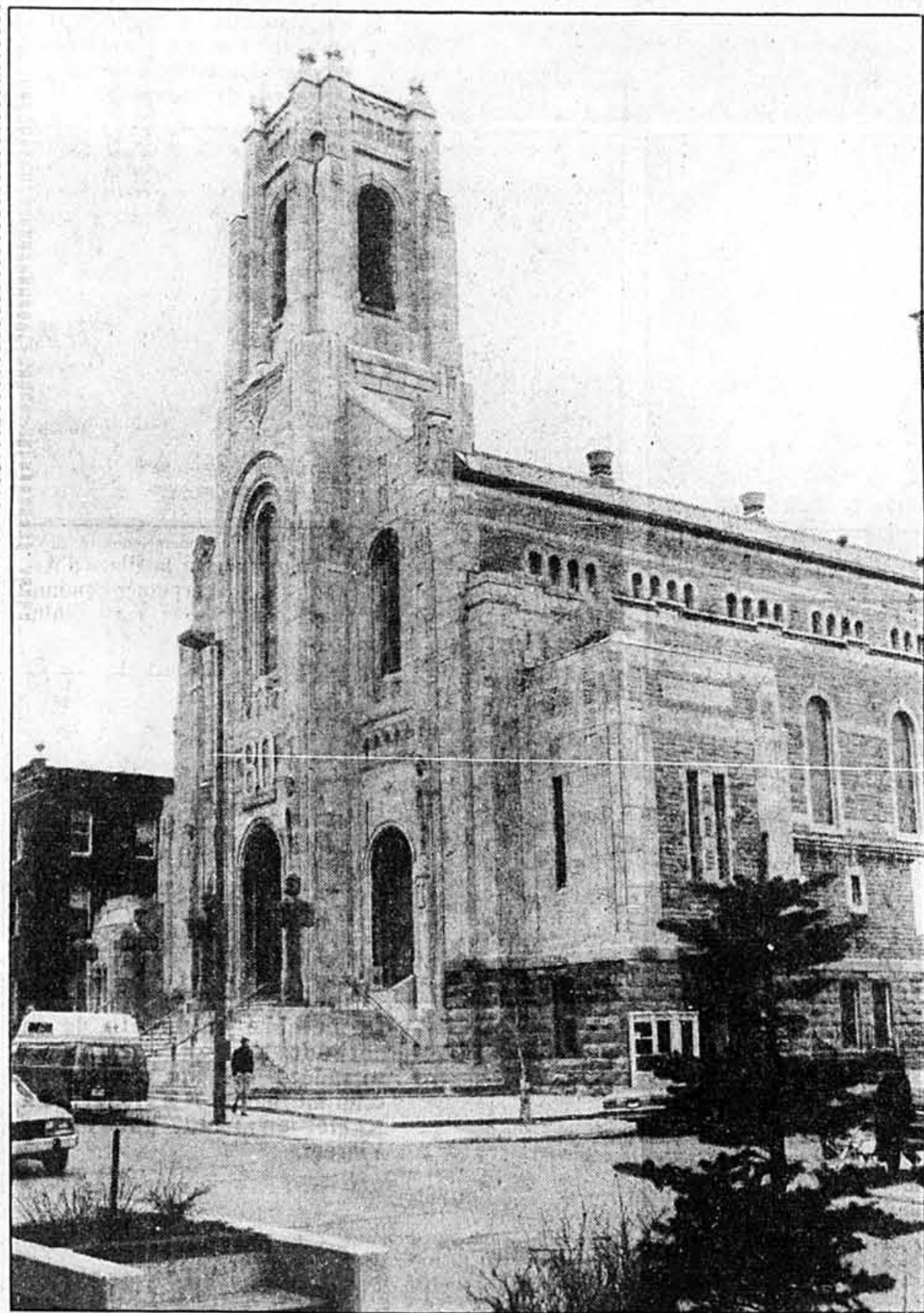


photo Robert Nadon, LA PRESSE

La remarquable église de Saint-Esprit (autrefois Sainte-Philomène de Rosemont), un des seuls temples Art Déco au Canada.

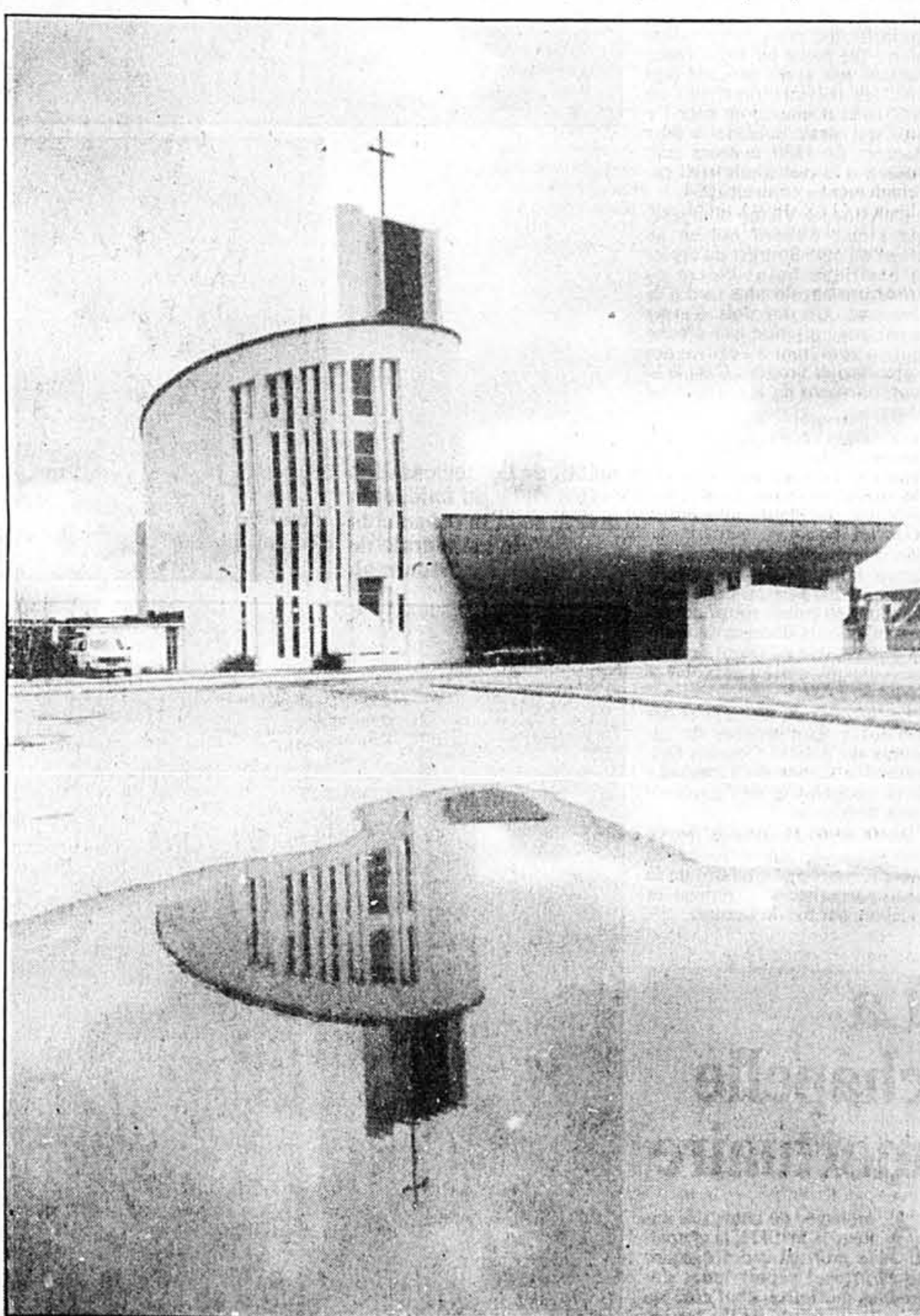


photo Robert Nadon, LA PRESSE

Prouesse technique architecturale, l'église Notre-Dame d'Anjou, due à l'architecte Blouin, fait penser aux réalisations de Le Corbusier.

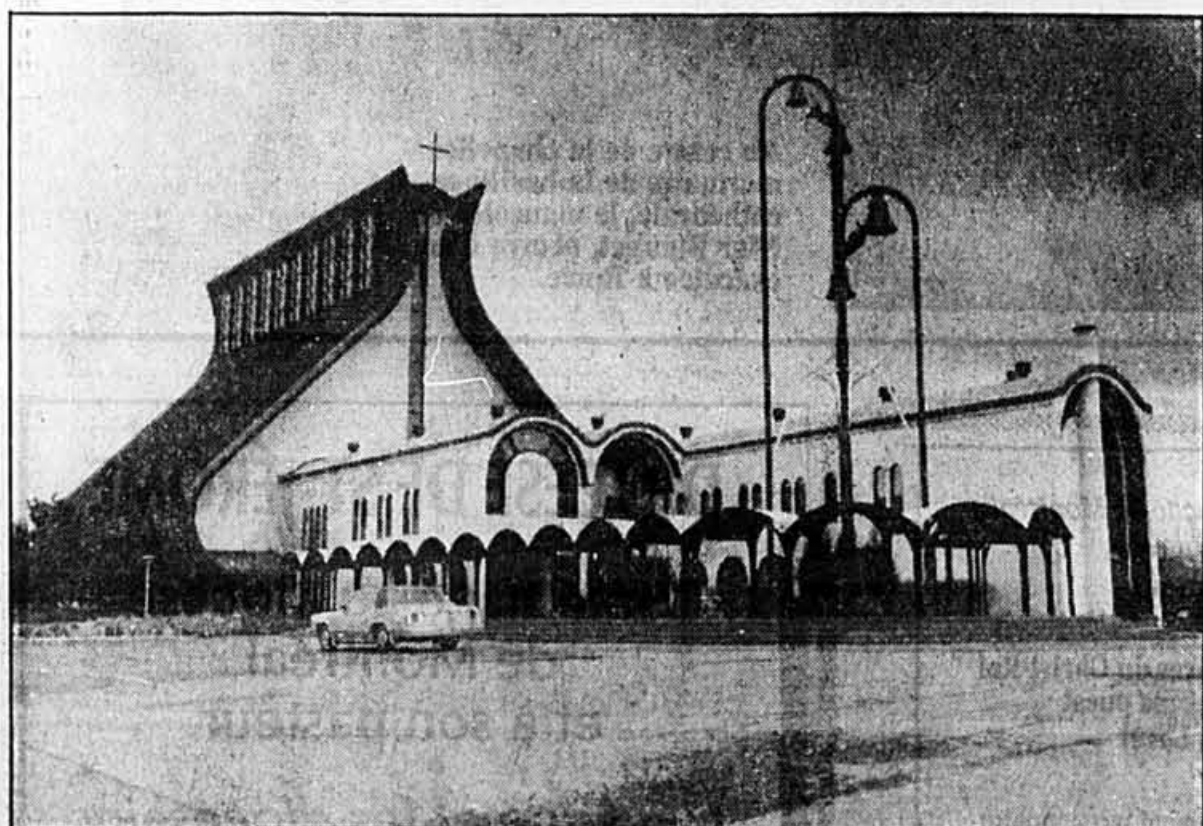


photo Robert Nadon, LA PRESSE

Familièrement surnommée « la sacoche » par ses paroissiens, l'église Notre-Dame-des-Champs, de l'architecte D'Astous, épouse, de façon plus appropriée, la forme d'une burette. Elle s'inscrit dans la lignée des formes curieuses qui se sont révélées dans les années 60.



photo Robert Nadon, LA PRESSE

L'une des toutes dernières églises de Montréal, celle des Portugais, Santa Cruz, en construction au coin des rues Rachel et Saint-Urbain, témoigne des moyens plus modestes employés de nos jours.

Les 150 ans du diocèse de Montréal

Marie-Reine-du-Monde, un rêve réalisé

Depuis Mgr Lartigue, premier évêque, Montréal a eu six cathédrales. La première, de 1821 à 1822, a été l'église Notre-Dame de Montréal; la seconde, de 1822 à 1825, a été la chapelle de l'Hôtel-Dieu; la troisième, de 1825 à 1852, se situait à l'angle des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis et fut détruite par un incendie; de 1852 à 1855, la chapelle de l'Asile de La Providence, angle Saint-Hubert et Sainte-Catherine, servit de cathédrale; puis pendant près de 40 ans, de 1855 à 1894, une modeste chapelle au mont Saint-Joseph, sur l'emplacement de l'archevêché actuel, servit de cathédrale.

DENIS MASSE

La cathédrale actuelle fut construite par Mgr Ignace Bourget. Se trouvant à Rome, en 1870, pour le premier concile du Vatican, le prélat rêva de faire de son église une reproduction aussi fidèle que possible de la basilique vaticane, voulant ainsi symboliser l'union étroite de l'Église canadienne avec l'autorité du Saint-Siège.

Ses dimensions sont évidemment plus modestes; elles réduisent sa superficie au quart de l'église Saint-Pierre de Rome.

Le projet de l'évêque de situer la cathédrale dans l'ouest de la ville — il la voulait, de fait, au cœur de la cité — suscita des oppositions, mais la première pierre fut posée en 1870. Interrompus par après pendant sept ans, les travaux reprirent en 1885 à la demande de Mgr Fabre, qui avait succédé à Mgr Bourget. En 1886, le dôme était achevé et la cathédrale était enfin ouverte au culte en 1894.

L'architecte Victor Bourgeau, qui s'était d'abord opposé au projet de Mgr Bourget de copier la basilique Saint-Pierre de Rome, fut appelé plus tard à la rescousse. On lui doit d'avoir réussi une imitation très proche tout en conférant à l'édifice des particularités propres. C'est la couronnement de la carrière de Bourgeau.

La Chapelle du Souvenir, à gauche de la porte centrale, renferme des reliques et des souvenirs des zouaves pontificaux canadiens dont l'époque remonte à plus d'un siècle.

Sous la coupole, on trouve une reproduction fidèle du célèbre baldaquin du Bernin. Cette œuvre toute de cuivre rouge ouvrage à la main et décorée de feuilles d'or est due au talent de Victor Vincent, qui l'a exécutée à Rome en 1900.

Les arcades du transept et des bas-côtés sont ornées de tableaux du peintre Georges Delfosse et se rapportent à l'histoire de la fondation et de l'établissement de Montréal.

Au fond de l'abside se trouve une statue de Marie, Reine du Monde, patronne titulaire de la basilique-cathédrale, conçue et exécutée par Sylvia Daoust.

La chapelle mortuaire

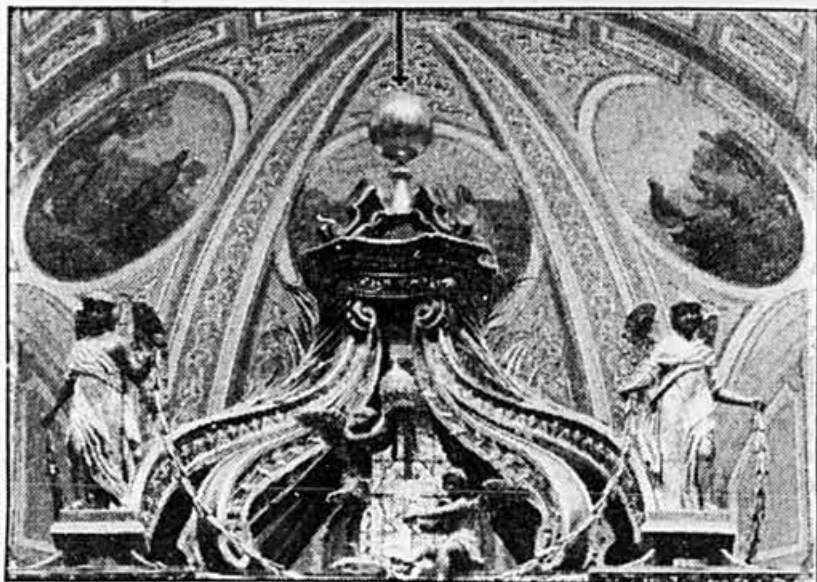
Aménagée au cours des années 1931-1933, la chapelle mortuaire des évêques de Montréal reçoit leurs dépouilles mortelles, d'un côté les évêques titulaires, de l'autre, les évêques coadjuteurs ou auxiliaires.

Elle est aménagée à peu près au milieu de l'église et a son entrée grillagée sur le bas-côté gauche.

Les murs et le parquet de cette chapelle, ouverte sur demande seulement, sont en marbre italien et en mosaïque. En plein centre s'élève le mausolée de Mgr Bourget, œuvre d'art exécutée à Rome. Au-dessus de l'autel du fond, un magnifique bas-relief en bronze représente Saint-Pierre de Rome.



photos Armand Trothier, LA PRESSE
La cathédrale Marie-Reine-du-Monde, érigée depuis près de cent ans au centre-ville, boulevard Dorchester, reproduit assez fidèlement l'église Saint-Pierre de Rome, mais garde quelques particularités propres. Le temple fait maintenant partie intégrante du visage de Montréal. Le dôme de la cathédrale de Montréal, oeuvre de l'architecte Victor Bourgeau, s'élève à 262 pieds du sol et a un diamètre de 75 pieds. Il est surmonté d'une croix en aluminium de vingt pieds de hauteur.



Détail de l'ornementation très riche du baldaquin dressé sous la coupole de la cathédrale de Montréal.



Le célèbre baldaquin de la cathédrale, aux colonnes torsadées, est une réplique de celui du Bernin. Il a été réalisé à Rome, en 1900, par Victor Vincent.



Au centre de la chapelle mortuaire de la basilique-cathédrale, le mausolée de Mgr Bourget, oeuvre d'art exécutée à Rome.



LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES

Au service de l'Évangile aux Philippines, au Japon, à Hong Kong, en Argentine, au Chili, au Pérou, au Honduras, à Cuba, au Nicaragua, au Soudan et au Canada.

Nous partageons la joie et l'espérance de l'Église de Montréal à l'occasion de son 150^e anniversaire de fondation.

Maison centrale: 180, place Juge-Desnoyers
Pont-Viau, Laval, Qc
H7G 1A4 (667-4190)

Hommage à l'archevêché de Montréal
à l'occasion de son
150^e anniversaire

Les Soeurs Missionnaires du Christ-Roi
4730, boul. Lévesque ouest
Chomedey, Laval

Congrégation exclusivement missionnaire
fondée à Gaspé en 1928

DIOCÈSE DE ST-JÉRÔME

Hommage au diocèse
de Montréal
et à son pasteur

L'Évêque et les diocésains
de Saint-Jérôme

Les 150 ans du diocèse de Montréal

Les congrégations religieuses sont à un tournant décisif



C'était en 1965, alors que les religieuses de la Congrégation Notre-Dame adoptaient un nouveau costume plus conforme aux exigences de cette époque de grand changement.

« Si nous continuons de maintenir le cap sur le traditionalisme, nous allons couler. Mais si nous savons nous orienter vers l'archipel des laïcs, comme le veulent certains et certaines d'entre nous, nous allons trouver de l'eau potable et une nourriture diversifiée... Mais ça prend du courage pour descendre du bateau! »

JULES BÉLIVEAU

Le père Claude Dubé a, certes, un langage imagé. Mais il sait en même temps être catégorique : les communautés religieuses, qui ont connu à Montréal comme ailleurs au Québec et au Canada leur part de déboires et une diminution dramatique de leurs effectifs au cours des 25 dernières années, ne parviendront vraiment à s'en sortir qu'à la condition de se renouveler en profondeur.

Membre de la congrégation des Prêtres du Sacré-Coeur de Jésus et ancien missionnaire au Zaïre, le père Dubé n'aura jamais eu une vue plus étendue et plus complète de la situation des communautés religieuses de Montréal que depuis qu'il est devenu directeur du Service d'information intercommunautaire. Cet organisme, mis sur pied par les supérieurs majeurs des congrégations religieuses féminines et masculines de Montréal, a notamment pour but de mettre régulièrement à jour les dernières statistiques concernant la vie religieuse dans le diocèse.

Du bout du doigt — tout est aujourd'hui informatisé —, le père Dubé peut savoir assez rapidement, par exemple, le nombre des communautés religieuses que compte le diocèse de Montréal, le nombre des religieux et des religieuses qu'elles regroupent, les fonctions qu'ils exercent et même leur âge.

Les révélations de Pascal

Pascal — c'est le nom de l'ordinateur du Service d'information intercommunautaire — a révélé au début de la présente année que les 127 communautés religieuses représentées à Montréal (76 communautés féminines et 51 communautés masculines) regroupaient alors 7 359 religieuses et 1 848 religieux (dont 1 063 prêtres). Selon les dernières compilations, les effectifs totaux des communautés religieuses présentes dans le diocèse de Montréal étaient donc de 9 207 membres.

S'il est sans doute d'un certain intérêt de savoir qu'en 1983, le diocèse de Montréal comptait 9 451 religieuses et religieux, la comparaison avec les effectifs de 1986 n'a qu'une signification relative puisqu'un bon nombre de congrégations présentes dans plusieurs régions du Québec ont établi leurs séniors dans la métropole et y dirigent le plus souvent leurs membres les plus âgés.

Si ce facteur contribue à hausser l'âge moyen des religieuses et religieux montréalais légèrement au-dessus de celui de leurs consœurs et confrères de l'ensemble des autres régions du Québec, il n'en faut pas moins minimiser le fait que les membres des congrégations vivant à Montréal sont généralement plutôt âgés. Ainsi, environ 70 p. cent des religieuses montréalaises sont âgées de 64 ans ou plus (et environ 10 p. cent d'entre elles ont 84 ans ou plus).

À l'inverse, on constate qu'à peine 15 p. cent des religieuses de Montréal sont âgées de moins de 55 ans.

Le problème des vocations

La principale raison de cette situation réside évidemment dans l'absence quasi totale de nouvelles recrues au sein des communautés religieuses. Étrangement, le père Dubé ne dispose d'aucun chiffre sur ce phénomène. Les supérieures des communautés religieuses, laisse-t-il à entendre, préfèrent ne pas s'ouvrir à Pascal à ce sujet.

Il est cependant bien connu

dans certains milieux que la majorité des communautés tant féminines que masculines ne comptent actuellement à Montréal aucun ou aucune novice.

On peut croire que la situation relative aux nouvelles vocations religieuses dans l'ensemble du Canada reflète assez justement celle que connaissent les congrégations dans le diocèse de Montréal. En 1960, alors que les communautés religieuses féminines fondées ou implantées au Canada regroupaient 65 000 membres, elles comptaient au total 1 280 postulantes et novices ; en 1985, les religieuses canadiennes n'étaient plus que 35 000 et les nouvelles recrues se préparant à prononcer leurs premiers voeux étaient au nombre de 74.

Dans les communautés religieuses masculines au Canada, la baisse des vocations, au cours de cette période, s'est également fait sentir, mais moins sévèrement : en 1962, on y comptait 1 528 postulants et novices, alors qu'en 1985 ils étaient 222.

Il existe deux autres facteurs expliquant la diminution des effectifs des communautés religieuses tant au Canada qu'au Québec et dans le diocèse de Montréal : d'abord les décès, forcément plus nombreux là où l'on compte un plus grand nombre de personnes âgées, puis les défections. Celles-ci ont frappé durement un bon nombre de congrégations, particulièrement entre 1965 et 1975.

Les départs : comme un deuil

Selon le père Dubé, l'abandon de la vie religieuse par tant de confrères et de consœurs a été ressenti dans toutes les communautés comme une immense tristesse.

« Ces personnes-là, dit le religieux, étaient nos frères et nos sœurs. Nous vivions dans une grande famille et nous nous aimions tous... Nous avons perdu une partie de notre vie. C'était comme un deuil. Nous étions tristes, mais nous avons respecté ceux qui nous quittaient. Plusieurs d'entre nous se sont posés des questions : « Comment se fait-il qu'un tel ne voit pas clair ? Comment se fait-il qu'il n'ait plus l'illumination de sa vocation ? » Puis le doute est venu : « Pourquoi lui et pas moi, qui ne le vaud pas ? Est-ce moi qui, en restant, ai tort ? » Le pire, c'est que nous ne pouvions rien faire pour retenir ceux qui partaient : nous devions les respecter. Et nous espérons que leur dynamisme, leur grande valeur, leurs grandes qualités allaient aider la société. »

Il n'est pas étonnant que, après toutes ces difficultés, plusieurs religieux et religieuses éprouvent encore aujourd'hui la nostalgie de leurs premières années de vie religieuse : « Des vieux dans nos communautés, confie le père Dubé, disent : « Notre temps, c'était le meilleur. Ça ne sert plus à rien. C'est le fatalisme. Mais d'autres réagissent : « Il faut s'adapter. Il faut retourner aux charismes de nos fondateurs et essayer d'adapter ce qu'ils nous ont légué au contexte social actuel. » Le seul empêchement, à mon avis, serait l'embourgeoisement. »

Plusieurs communautés religieuses, pourtant, ont manifesté une capacité d'adaptation tout à fait remarquable. Ayant perdu leurs grandes maisons d'enseignement et la direction des institutions hospitalières, des religieuses se sont retrouvées notamment agentes de pastorale en paroisse ou en milieu scolaire, professeurs ou infirmières syndiquées parmi des collègues laïcs, bénévoles dans toutes sortes d'organismes à caractère social.

Il est évident que les communautés religieuses présentes dans le diocèse de Montréal sont actuellement, comme le dit le père Dubé, « dans une situation de tournant ». Il ne reste seulement à savoir de quel côté cela les conduira...

Elles ont bâti le diocèse...

« Les communautés religieuses, elles l'ont bâti, le diocèse de Montréal. »

Comme pour éviter d'être taxé de parti pris, le père Louis Telmosse atténue quelque peu son affirmation. « Du moins, sans les communautés religieuses, dit-il, le diocèse de Montréal ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui. »

JULES BÉLIVEAU

Il est cependant évident que le directeur de l'Office diocésain des religieux et des religieuses, qui est lui-même membre de la congrégation des Clercs de Saint-Viateur, ne doute pas que les communautés religieuses aient joué un rôle plus que prépondérant dans l'édification du diocèse de Montréal. Il parle avec une admiration sans limites, par exemple, de ces groupes de femmes consacrées qui, bien avant la fondation du diocèse de Montréal, préparaient déjà le terrain : la Congrégation de Notre-Dame, la Congrégation des religieuses hospitalières de Saint-Joseph et la Congrégation des Soeurs grises de Montréal.

De ces communautés religieuses et de toutes les autres qui, aujourd'hui, s'efforcent de retourner aux charismes de leurs fondateurs et fondatrices afin de mieux affronter le présent et l'avenir, le père Telmosse n'a aussi que des mots admiratifs. Il signale notamment :

« Dans toutes les oeuvres, dans les expériences nouvelles en matière de pastorale, dans les organismes de charité, ce sont les communautés religieuses qui sont en-dessous de cela. »

Le directeur de l'Office diocésain cite des exemples : la Reliance, qui est une oeuvre d'éducation avec la famille ; le Baluchon, qui aide des enfants d'un quartier populaire à faire leurs devoirs scolaires et à étudier leurs leçons ; le Service de pastorale au primaire, qui regroupe aujourd'hui plus d'une centaine de personnes. Des religieux et des religieuses de diverses congrégations s'y côtoient quotidiennement afin de servir là où les conditions de la vie moderne les réclament.

Sans doute parce qu'il tient à rappeler le dévouement des religieux et des religieuses d'un temps révolu beaucoup plus que par nostalgie, le père Telmosse a constitué un « album de famille » d'un genre original : il a obtenu de la plupart des communautés religieuses présentes dans le diocèse qu'elles lui envoient une poupée vêtue de leur ancien costume distinctif.

Depuis quelques semaines, les poupées du père Telmosse, au nombre de 98, prennent tellement d'espace dans les bureaux de l'Office des religieux qu'elles ont été démenagées, avec les rayons de bibliothèque leur servant de présentoir, dans la salle de conférence de l'édifice des services administratifs de l'archevêché.



Le père Louis Telmosse a constitué un « album de famille » d'un genre original : une collection de poupées portant les anciens costumes distinctifs de la plupart des communautés religieuses présentes à Montréal.

photo Michel Gravel, LA PRESSE

À l'Église de Montréal

Hommage

de l'Église de Sherbrooke

Les Frères
de l'Instruction chrétienne
de La Prairie

Hommage
au diocèse de
Montréal

LA VIE TRINITAIRE

À Ville-Marie avant 1695

Montréal en 1986

Avant 1695, un père jésuite anime à l'Hôtel-Dieu de Montréal une fraternité du Laïcat trinitaire (alors confrérie) — Mgr Ignace Bourget dédie 3 paroisses à des saints trinitaires : St-Félix-de-Valois (1843), St-Jean-de-Matha (1855), St-Michel-des-Saints (1864) ; en 1862, il invite les trinitaires à s'établir : ceux-ci ne peuvent venir. — Le 6 mai 1924, Mgr Georges Gauthier les reçoit : fondation alors de la paroisse St-Jean-de-Matha à Ville-Emard. — En 1936, la maison des étudiants. — Missions à Madagascar depuis 1952. — Aumôneries de prisons depuis 1954. — Depuis 1954, prédication dans les paroisses et ministère dans les hôpitaux. — Depuis 1966, pastorale auprès des jeunes délinquants et délinquantes. — Restauration en France depuis 1970. — Service des itinérants à la Maison du Père et missions à Champerico au Guatemala depuis 1975.

À L'ARCHIDIOCÈSE DE MONTRÉAL
NOS MEILLEURS VOEUX DE FÉCONDITÉ SPIRITUELLE
LES PÈRES TRINITAIRES

Les 150 ans du diocèse de Montréal



LES LAÏCS DANS L'ÉGLISE DE MONTRÉAL

Une foison de mouvements autonomes difficiles à coordonner

En 1950, c'est un laïc qui coordonnait l'action des mouvements d'action catholique au sein d'un Comité diocésain d'action catholique. En 1986, c'est à un prêtre, Mgr Jean-Paul Rivet, que revient la responsabilité de l'action catholique diocésaine. Il existe, dans le diocèse de Montréal, un office et un conseil pour le clergé, un office pour le diaconat permanent, un office et un conseil pour les religieux, mais on ne trouve rien de semblable pour les laïcs. On a fait table rase des structures d'encadrement des mouvements d'action catholique qui existaient avant le Concile.

On comprend pourquoi Mgr Rivet déclare qu'on ne peut parler de laïc au sein de l'Église de Montréal, mais plutôt de « mouvements de laïcs entretenant des liens avec le diocèse et que le diocèse anime ». On ne parle pas de coordination, mais d'animation et cette animation peut être très peu effective, comme c'est le cas pour des mouvements comme les Chevaliers de Colomb et l'Association des parents catholiques, qui ont une existence autonome, déterminant eux-mêmes leurs objectifs, leurs structures et leurs moyens d'action. Les laïcs qui les ont fondés souhaitent la présence du prêtre qu'ils choisissent parfois eux-mêmes, mais qui n'a qu'un rôle d'animateur spirituel.

Interroge sur le nombre de ces mouvements et sur leurs effectifs, Mgr Rivet répond en disant qu'il en naît un nouveau tous les six mois! Si certains groupes comme Couple et famille ont une longue histoire, la majorité des autres sont de fondation récente. Ils sont l'initiative de bénévoles qui tentent de répondre à des besoins spécifiques.

Les mouvements familiaux seraient les plus nombreux. Les groupes de spiritualité ne possèdent aucune instance de rencontre diocésaine. Quant aux groupes axés sur l'engagement social, ils vont du comité d'accueil de réfugiés aux mouvements d'action catholique proprement dits. Après une éclipse presque complète, ceux-ci tentent depuis quelques années de reprendre leur place.

Il existe actuellement six mouvements d'action catholique: Jeunesse étudiante chrétienne (JEC), Mouvement des étudiants chrétiens du Québec (MECQ), Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC), Mouvement des travailleurs chrétiens (MTC), Mouvement des femmes chrétiennes (MFC) et Regroupement action-milieu (RAM). Chacun compte au plus une centaine de membres militants, à l'exception du MFC qui en a environ 500.

Les mouvements d'action catholique s'emploient, à partir de la méthode du voir-juger-agir, à promouvoir un engagement inspiré par le message de l'Évangile. C'est ainsi, explique la secrétaire générale du MFC, Mme Marie-Thérèse Olivier, que le mouvement tente d'agir sur les mentalités des femmes, s'emploie à les rendre plus objectives et à développer leur capacité de s'exprimer. Depuis 1972, des points chauds comme le divorce, les prêtres mariés, l'union libre, ont fait l'objet de réflexion et d'action. L'actualité et le vécu des femmes sert de point de départ à la réalisation de projets ponctuels.

Récemment, par exemple, les émissions sur les enfants victimes de violence a donné lieu à une recherche des lieux de prévention et à la rédaction d'un feuillet qui a été distribué dans les écoles. Actuellement, le dossier sur les femmes fait l'objet d'un travail intensif en collaboration avec les diocèses de l'Inter de Montréal.

Des rencontres permettent aux responsables de mouvements ayant des affinités — mouvements de jeunes, action catholique, mouvements familiaux — de s'informer mutuellement et d'échanger concernant leurs projets. Ainsi, tous les mois depuis 1973, la « table » inter-mouvements permet aux responsables des mouvements de jeunes — près de vingt — de se rencontrer pour un exercice de concertation entre mouvements et avec le diocèse.

Trois types de mouvements y sont représentés, les mouvements de spiritualité, comme le groupe du Grand Séminaire et

Mouvement R3, ceux qui sont axés sur l'engagement social et missionnaire, comme la JEC et Jeunesse du monde, ceux qui sont centrés sur la vocation, comme l'Oeuvre des vocations et le Service de préparation à la vie.

Depuis quelques années, un plan de pastorale jeunesse est en voie d'élaboration dans le cadre de cette table. On veut intervenir aussi bien dans la paroisse que dans les milieux. Ainsi, on veut susciter dans les paroisses des cellules de laïcs et les regrouper, tout en poursuivant l'action dans des milieux comme les écoles secondaires, les cégeps et les universités.

La table des mouvements d'action catholique constitue une autre forme de regroupement qui permet aux animateurs des six mouvements d'action catholique, de jeunes et d'adultes, de se rencontrer. Le diocèse consacre une somme de \$150 000 pour la rémunération des permanents et le budget de chacun de ces six mouvements. Il assume aussi les frais des permanents de l'Office de la famille.

L'Office de la famille donne aux divers mouvements intéressés au couple et à la famille, l'occasion d'échanger dans le cadre d'un conseil consultatif qui se réunit quatre fois par année. On compte parmi ces mouvements: Couple et famille, le Renouveau conjugal, le Service d'orientation des foyers, les Equipes Notre-Dame, La Rencontre, Grossesse-Secours, et plusieurs autres offrant des services de ressourcement spirituel, de formation ou d'aide. L'Association des parents catholiques en fait partie. Certains groupes offrent un programme de catéchuménat pour fiancés, un service de pastorale préconjugale, des centres de consultation, d'animation ou d'éducation.

Des groupes comme Ano-Sep, Joie de vivre, Porte ouverte, l'Association des veuves de Montréal et l'Association des hommes séparés ou divorcés de Montréal et bien d'autres, s'adressent aux personnes séparées, divorcées, seules ou vivant des situations particulières. L'Office de la famille offre aussi un programme de formation et

de croissance, de même que le secteur familial du Centre Saint-Pierre.

C'est toujours sur une base volontaire, précise Mgr Rivet, que les mouvements s'impliquent ou refusent de s'impliquer dans un programme ou une action commune. Le rôle de la table ou du conseil se limite à faire appel à la participation. Par exemple, chaque mouvement répondra en fonction de ses priorités, à l'invitation au rassemblement du 7 juin prochain, à la basilique Notre-Dame.

Si la responsabilité de l'action catholique échappe aux laïcs au niveau diocésain, ceux-ci par contre, trouvent à exercer leur pleine autonomie au sein des mouvements dont ils font partie ou qu'ils ont eux-mêmes mis sur pied. Mgr Rivet le reconnaît: « Tous les mouvements ont la nette conscience de leur autonomie » et il n'est pas facile pour le clergé de faire modifier leurs objectifs.

Quel rôle joue le prêtre au sein de ces groupes? Peu de prêtres sont impliqués dans ces mouvements, fait remarquer Mgr Rivet. Ils ne peuvent être aussi présents qu'autrefois et ils n'exercent pas un rôle de leader, mais de support spirituel. « Certains mouvements souffrent de l'absence de prêtres, en particulier les mouvements familiaux », a précisé Mgr Rivet. Certains ont la nostalgie de l'Église d'avant le concile et réclament « des appuis sûrs et même des directives ».

À côté de cette multitude de mouvements, les laïcs sont de plus en plus nombreux, en particulier les femmes et les religieuses, à s'engager, souvent à titre bénévole, dans des tâches pastorales autrefois réservées au prêtre. On retrouve des laïcs comme adjoints ou adjointes au curé (vicaires), animatrices de paroisse, animatrices de pastorale scolaire, responsables de la préparation des sacrements d'eucharistie, de pénitence et de confirmation qui relève maintenant de la seule responsabilité des paroisses. Des laïcs font partie du conseil diocésain de pastorale, un organisme purement consultatif.

DENISE ROBILLARD

N'ayez pas peur, Saint-Père...

(lettre d'une Montréalaise à Jean-Paul II)

Dans quelques mois, dans un an peut-être, vous aurez à intervenir dans le renouvellement du leadership au diocèse de Montréal. À cette occasion, permettez-moi d'évoquer quelques attentes partagées par de nombreux laïcs confondus aujourd'hui dans la foule de ses quelque deux millions de population. De croyants et de croyantes qui, quotidiennement, et la plupart du temps hors structures, se sentent pourtant responsables d'évangélisation et préoccupés par l'évolution de leur Église.

L'accueil chaleureux que vous avez reçu chez nous, il y a deux ans, ne vous a sans doute pas trop fait illusion... Mieux que quiconque, vous êtes un familier de ces phénomènes spontanés et ambivalents auxquels donne parfois lieu un très long support historique apporté par la foi chrétienne à une culture nationale précaire ou menacée.

D'aussi loin que je me souviens, en effet, notre diocèse a tout à la fois grisé et heurté un grand nombre d'hommes d'Église que Rome plaçait à sa tête. Lorsque j'étais enfant, l'on disait de Montréal qu'elle était simultanément « la Ville aux cent clochers et la Ville aux cent péchés »... Laissant sans doute entendre par là que se côtoyaient chez nous, Dieu et Mammon, les grandes réalisations de la chrétienté et celles de la société industrielle avec la naissance de sa culture de masse et de consommation, ses brassages de populations, son pluralisme ethnique et religieux, son atomisation des communautés d'appartenance, ses disparités socio-économiques avec leurs séquelles de brutalités quotidiennes, d'exploitations, d'affrontements et de marginalisations.

Dans un grand nombre de diocèses régionaux du Québec demeurés à taille humaine, un tissu social encore cohérent a sans doute permis à l'Église post-conciliaire de se ressuer progressivement par rapport au phénomène irréversible de la sécularisation de notre culture et de nos institutions. L'Église de Montréal, paradoxalement, s'est caractérisée jusqu'ici par des actions qui relèvent davantage de la résistance au changement que d'un changement dans le choix de ses stratégies pastorales.

Pour un regard laïc, il semble cependant assez clair que l'Église de demain, s'il doit en subsister une à Montréal, sera une Église modeste portée majoritairement par un laïc créateur et responsable. Face aux défis croissants, de l'évangélisation dans nos lieux de travail, dans nos hôpitaux, nos écoles et nos innombrables ghettos culturels, le dernier carré de résistance de certains clercs à l'esprit et au col rigides n'apparaît depuis longtemps débordé. Quand il n'est pas monopolisé par des combats d'arrière-garde du type de celui qui se poursuit encore en pleine métropole du Québec, contre la dernière phase de la lente déconsecration de nos structures publiques d'enseignement. Mgr Paul Bruchési, au début de ce siècle, s'opposait pareillement à l'ouverture d'une bibliothèque publique à Montréal, sous prétexte que le choix de lectures des Montréalais allait dorénavant échapper au contrôle de la hiérarchie catholique... Est-ce là le type d'intervention dans lequel nous sommes conviés à nous engager aujourd'hui pour l'avenir de la mission?

L'un de nos théologiens s'interrogeait récemment, à l'occasion des fêtes prochaines du cent cinquantième de notre diocèse, à savoir si l'Église de Montréal n'était pas demeurée ultramontaine par réflexe inconscient de défense face à l'inconfort et aux incertitudes de ces temps de diaspora? Cet attachement historique à Rome, et que représenterait pour personne longuement ovationnée dans les rues de Montréal, ne devrait cependant pas vous faire oublier tout l'espoir suscité ici par les premières paroles que vous avez prononcées lors de votre accession au service pastoral suprême: « N'ayez pas peur! »

« N'ayez pas peur de sortir du cénacle! » C'était là, vous l'avez bien ressenti, la première consigne donnée par l'Esprit aux Douze réunis au matin de la Pentecôte. En choisissant le successeur d'Ignace Bourget, ayez donc moins que jamais peur du Concile dans lequel nous avons collectivement fondé tant d'espoir! N'ayez pas peur de l'audace missionnaire. N'ayez pas peur des laïcs; n'ayez pas peur de tous ces prêtres, religieux et religieuses qui veulent s'engager à leurs côtés en ne revendiquant auprès d'eux d'autre titre que celui de baptisés. N'ayez pas peur, non plus, de ce monde bigarré que l'on côtoie dans les rues de Montréal et qui ignore, la plupart du temps, ce que veulent dire les mots d'évêque, de diocèse ou même d'évangile et de salut...

Tout comme ce monde gréco-romain vers lequel s'en est allé avec confiance Pierre, votre prédécesseur, ce monde-ci est lui aussi racheté et aimé par avance. L'Église que nous formons ensemble à Montréal n'a-t-elle pas pour mission d'aller témoigner de cet amour dans tous ses replis, dans toutes ses franges, dans toutes ses marges? Bien avant nous, Jésus s'est assis à la table des publicains. Avec la Samaritaine, il s'est déaltéré au puits public de son village. Il est devenu l'ami des prostituées, le défenseur des lépreux, le compagnon d'infortune des condamnés.

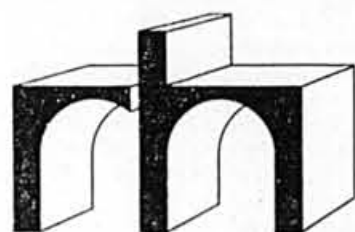
N'ayez pas peur des candidats qui auront le goût de faire comme lui, au risque d'écourter les délais prudentiels, de court-circuiter quelques dédales bureaucratiques et d'alléger un peu la paperasse. N'ayez pas peur de nous donner un évêque qui, à l'instar de saint Ambroise, se sentira de taille à brûler les étapes; un leader épris de bougeotte comme saint Paul, hors cadres comme le vagabond d'Assise; un esprit inventif et créateur comme saint Vincent de Paul.

N'ayez pas peur, surtout, de tous ceux et celles qui n'ont pas peur! Car les fondateurs de Montréal étaient eux aussi des hommes et des femmes à la fois épris de zèle pour le service de Dieu et sourds aux appels à la prudence que ne cessait de leur prodiguer Paris et Québec. Cette « Ville aux cent péchés », elle est née sur le site même de l'ancienne Ville-Marie, d'un singulier coup de tête et d'une bonne dose de folie évangélique. Certains, chez nous, brûlent d'envie de renouer avec cette toute première tradition. N'ayez pas peur de leur donner le feu vert.

Et songez un peu à eux et à elles, à l'heure de leur désigner un nouveau pasteur.

HÉLÈNE PELLETIER-BAILLARGEON

En hommage à l'Archevêché de Montréal dont le COMITÉ DE CONSTRUCTION ET D'ART SACRÉ contribue avec excellence à la sauvegarde du patrimoine architectural de Montréal.



RENÉ HENRICHON INC.
10058 Paris
Montréal-Nord, Qué.
H1H 4J7
(514) 321-2600

QUELQUES RÉALISATIONS

La cathédrale Marie-Reine-du-Monde	(1957-58)
L'église St-Vincent-Ferrier	(1974)
St-Édouard	(1975-76)
St-Jean-Baptiste	(1977)
St-François-Solano	(1981)
Sacré-Coeur	(1982)
Notre-Dame-du-Très-Saint-Sacrement	(1983)
St-Irénée	(1983)
Ste-Cunégonde	(1984)
St-Charles	(1984)
St-Joseph	(1984)
St-Paul	(1984)
La Nativité-de-la-Sainte-Vierge	(1984)
La Présentation-de-la-Sainte-Vierge (Dorval)	(1986)

Travaux de peinture et réfection de bâtiments institutionnels, industriels et commerciaux.

Jean-Guy Melançon Inc.
ENTREPRENEUR-PEINTRE
1-839-2330

est heureux d'avoir le privilège de participer aux travaux de rénovation de plusieurs églises et

rend hommage à l'archevêché de Montréal à l'occasion de son 150^e anniversaire.

LES ANNONCES CLASSÉES
285-7111



1836 1986

AU SERVICE DU
DIOCÈSE
DE
MONTRÉAL

Les prêtres de Saint-Sulpice
116, rue Notre-Dame ouest
Montréal, Québec
H2Y 1T2

MINISTÈRE PASTORAL
Paroisse Notre-Dame
Ste-Catherine-Labouré
N.-D.-de-Bonsecours
N.-D.-de-Lourdes

ASSISTANCE SOCIALE
Hôpital Notre-Dame
Accueil Bonneau
Le Chaïnon
La Porte-du-Ciel

FORMATION SACERDOTALE ÉDUCATION CHRÉTIENNE
Grand séminaire Collège de Montréal
Centre étudiant Collège André-Grasset

AUMONERIES DE RELIGIEUSES
Congrégation de Notre-Dame
Hospitalières de St-Joseph
Soeurs Grises de Montréal
Petites Filles de St-Joseph

Les 150 ans du diocèse de Montréal



Une photo d'époque: deux soeurs Franciscaines missionnaires de Marie faisant sa classe dans leur Garderie du Saint-Enfant-Jésus, qui accueillait une soixantaine d'enfants de 18 mois à six ans.



Un groupe d'animatrices de pastorale à l'oeuvre dans les écoles primaires du diocèse de Montréal. Les deux premières sont mères de famille, tandis que les trois autres sont religieuses.

La place qu'occupent les femmes dans l'Eglise de Montréal peut se considérer sous trois angles différents: la place officielle, la place réelle et la place rêvée. Ces dimensions ne s'excluent pas, elles s'entremêlent plutôt: la première comporte des limites qui se précisent dans la deuxième, et la troisième est en gestation partout, même si elle n'habite pas les rêves de toutes et encore moins de tous...

Les nominations officielles

Depuis une douzaine d'années, les femmes — religieuses et laïques — sont un peu plus nombreuses à exercer des fonctions jusque-là réservées à des hommes, surtout aux prêtres. Voici quelques données puisées dans l'Annuaire 1986 de l'Eglise de Montréal:

— Vingt-trois femmes, dont quatre laïques, occupent le poste « d'adjointe à un curé » de paroisse. En d'autres mots, elles assument une pastorale de « vicaires » sans pouvoir, naturellement, présider d'assemblée eucharistique ni administrer de sacrements.

— Sept femmes, dont deux laïques, sont chargées d'une « animation pastorale en milieu hospitalier » — beau titre pour désigner des « aumôniers d'hôpital », moyennant les restrictions nécessitées par leur statut féminin.

— Sur les 40 personnes membres des Offices diocésains, organismes qui régissent les principaux secteurs de l'activité ecclésiale (Clergé, Communautés religieuses, Education, Famille, Oeuvres caritatives, etc.), on compte treize femmes, dont une à un poste de directrice adjointe (au secteur anglophone).

— Au Conseil de pastorale, les femmes se partagent un peu moins du tiers des nominations: 14 sur 43.

— Le Conseil des religieux regroupe autant de femmes que d'hommes: six sur douze (dont une vice-présidente et une secrétaire d'assemblée). A noter que le diocèse compte 7 622 soeurs, comparativement à 955 pères et 864 frères.

— Le Catechuménat fait largement appel à la compétence féminine et à la participation de couples mariés. Une laïque y est adjointe au directeur. Quant aux autres Services pastoraux, les femmes y représentent un peu moins du tiers des effectifs, et une seule y assume une responsabilité première. Elles sont absentes du Comité des conditions de travail du personnel de l'Archevêché.

— Des dizaines de religieuses et de laïques sont nommées ou autorisées par l'Archevêque comme agente de pastorale permanente (donc salariées) auprès de paroisses et surtout dans les milieux scolaires.

— Le dialogue femmes-Eglise est confié à deux « répondantes à la condition féminine », choisies par l'Archevêque. (Ces dernières nominations ne figurent pas à l'Annuaire.)

La place réelle

Dans une courbe décroissante de visibilité, nommons:

— les milliers de pratiquantes, beaucoup plus nombreuses que leurs frères les hommes, dans les églises le dimanche.

— les centaines de bénévoles: dans les équipes de préparation aux divers sacrements, depuis le baptême jusqu'au mariage; dans les Comités de pastorale paroissiaux; dans les Comités de liturgie et les Comités famille; dans les diverses oeuvres de charité, dans des centres de formation populaire, des mouvements d'éducation, dont le Mouvement des femmes chrétiennes;

— les nombreuses religieuses auxquelles se joignent des laïques qui, à cause de leur foi, accueillent, relèvent, soignent et accompagnent les errantes, battues, marginalisées, affamées et démunies, aux prises avec une grossesse impossible ou une situation de crise innommable... qui reçoivent ainsi « leur place » dans l'Eglise;

— enfin, des croyantes, attachées à Jésus-Christ et à son Eglise, qui se regroupent pour s'exercer à une lecture critique du discours et des attitudes de l'institution et pour s'entraider dans leur recherche d'une spiritualité et d'une théologie féministes. Elles s'appellent, entre autres, L'Autre Parole...

Les limites

Apparemment ou non, mandaté ou pas, le rôle des femmes se heurte à de nombreuses limites (qui ne dépendent pas nécessairement des autorités locales). En leur refusant les ministères ordonnés, l'Eglise les écarte des instances majeures et des centres de décision. Collaboratrices, assistantes ou conseillères, elles se valorisent par leur participation, tout en regrettant parfois d'être nommées à certains postes à cause du manque de prêtres.

Des animatrices de pastorale scolaire trouvent difficile de travailler avec certains confrères religieux peu ouverts à la présence féminine, et plutôt réfractaires à des échanges spirituels véritables. — Des agentes de pastorale se plaignent d'insécurité d'emploi ou d'une instabilité provoquée par l'arrivée soudaine d'un séminariste en stage ou d'un changement de curé.

Les épouses des diacres doivent toujours suivre tous les cours de formation donnés à leurs maris sans espoir de recevoir un jour le même ministère. Elles peuvent toutefois, si elles le désirent, obtenir de l'Archevêque un mandat officiel soit pour secondier leur époux, soit pour une autre fonction.

Les femmes se reconnaissent peu dans le langage et les symboles liturgiques, mais n'y exercent guère d'influence.

La forme de discrimination qui atteint le plus de chrétiennes reste encore leur exclusion des lieux de définition de l'éthique familiale et sexuelle, si importante, pourtant, dans leur vie intime et personnelle.

« Les femmes sentent — et ressentent profondément — qu'elles sont traitées en marginales », écrivait Jean-Guy Dubuc dans LA PRESSE le 6 mars dernier, en parlant de leur place dans l'Eglise. L'écart qui se creuse entre la promotion des femmes dans la société et leur situation dans l'institution ecclésiale entraîne de tels départs (nos soeurs, nos filles, nos nièces, nos amies) qu'on peut parler de « place abandonnée ».

La place rêvée

Avant la visite du pape, une pétition organisée avec des moyens limités a recueilli quelque 920 noms de personnes ou de groupes de Montréal et un peu plus de 800 dans d'autres localités du Québec. Ces « filles de Dieu » affirmaient leur « conviction profonde d'être fidèles à l'Évangile de Jésus-Christ (...) en voulant vivre pleinement leurs droits et leurs responsabilités (...) dans l'Eglise et dans la société ».

Cette place de « partenaires à part entière » est en gestation dans le coeur et la volonté de chrétiennes et de chrétiens de plus en plus nombreux à croire que l'avènement de l'égalité et de la justice entre les humains s'inscrit dans le projet évangélique.

Elle est aussi en gestation dans diverses tentatives de l'Eglise-institution, entre autres:

— « l'expérience de partenariat » que les évêques du Québec ont voulu vivre avec des femmes, durant la première fin de semaine de mars 1986;

— la proposition, par le Conseil de pastorale, d'une structure diocésaine, sorte de comité de vigilance et de promotion ordonné à la condition des femmes dans l'Eglise de Montréal.

Le mouvement des femmes est irréversible. Il poursuivra son chemin, en dépit des résistances, des décrets de Rome et de la tradition séculaire. Adressons un clin d'oeil à celles et à ceux qui sortiront nos textes des archives, lors du 200e anniversaire...

RITA D.-HAZEL

Hommages et reconnaissance à l'archevêché de Montréal

- Pour ses 150 ans de témoignages de présence à Dieu parmi nous;
- Pour les réalisations tant au plan spirituel que social;
- Afin que les valeurs chrétiennes pénètrent et demeurent dans toute la société.

LES SOEURS DE CHARITÉ DE SAINTE-MARIE
3530, boul. Gouin Est
Montréal-Nord
H1H 1B7



construction roger daoust inc.

ENTREPRENEUR GÉNÉRAL

MONTRÉAL 321-8830

RÉCENTS TRAVAUX:

- Congrégation des religieux du Très St-Sacrement, av. du Mont-Royal
- Église St-Laurent, boul. Sainte-Croix
- Église Ste-Madeleine-Sophie-Barat, boul. Henri-Bourassa Est

HOMMAGES AU DIOCÈSE DE MONTRÉAL

L'ÉGLISE DE JOLIETTE

Fondée en 1843

durant l'épiscopat de Monseigneur Ignace Bourget

la Congrégation des

SOEURS DES SAINTS NOMS DE JÉSUS ET DE MARIE

au nombre d'environ 2,630
se consacre à l'éducation chrétienne
surtout celle de la foi.

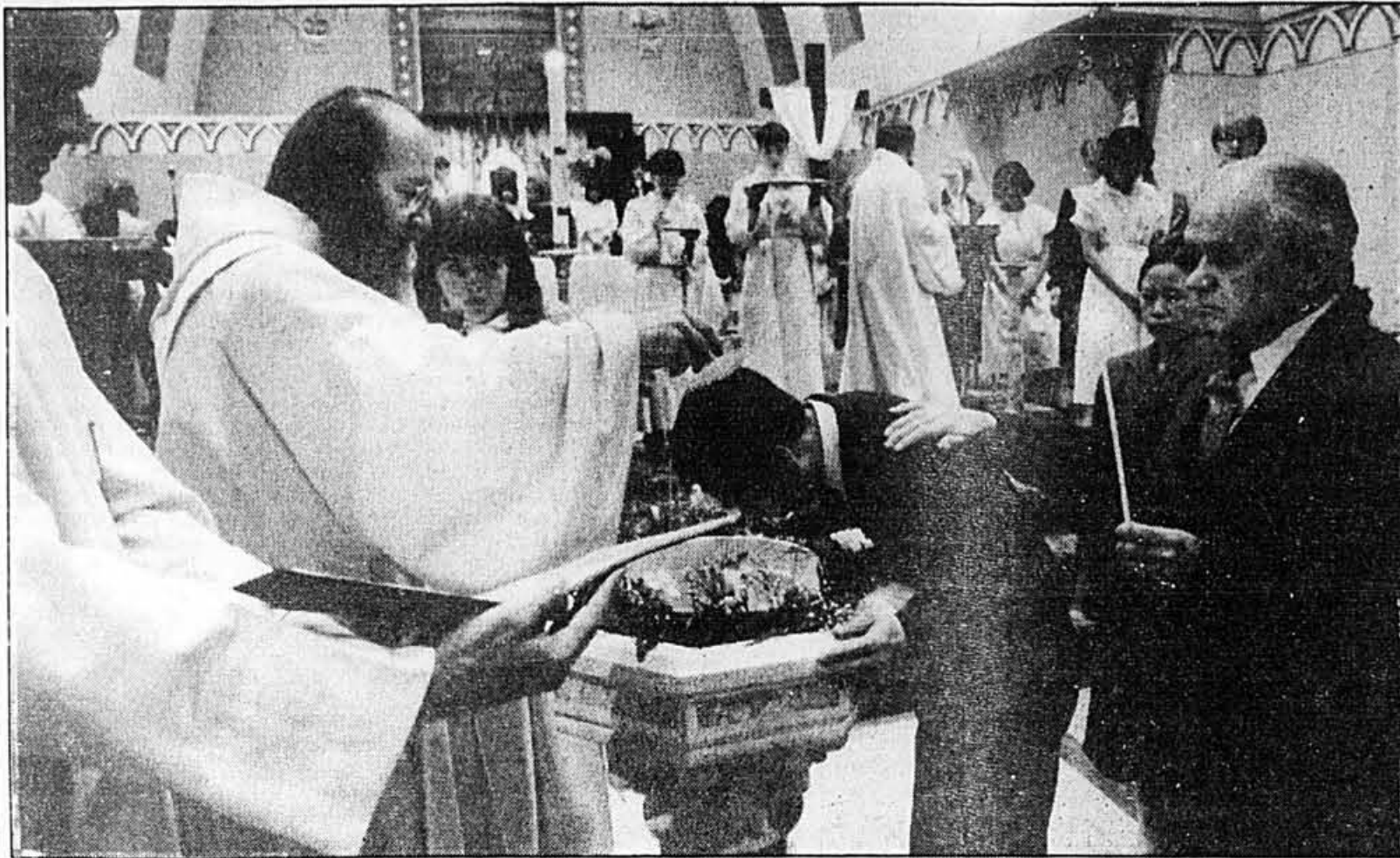
La fondatrice et 1re supérieure
MARIE-ROSE DUROCHER
a été béatifiée le 23 mai 1982.

En ce 150e anniversaire

la Congrégation unit ses actions de grâces
à celles du Diocèse de Montréal
et se réjouit de cet heureux événement.

Administration générale
Longueuil, le 23 avril 1986

Les 150 ans du diocèse de Montréal



À Pâques 1985, le curé Michel Gauvreau a baptisé Khamfay Duanpanya et les autres catéchumènes de la paroisse Saint-Louis-de-Gonzague

De 1968 à 1986, le diocèse a accueilli 385 cathécumènes

Pendant de nombreuses années, les catholiques du Québec avaient toujours considéré la pratique du baptême des nouveaux-nés comme la seule voie normale à l'initiation chrétienne pour l'Église.

GEORGES LAMON

Or voici qu'avec Vatican II, le catéchuménat revient dans les Églises locales. Le fait de baptiser aussi les enfants d'âge scolaire et les adultes a surpris bon nombre de catholiques québécois de vieille souche. Cette pratique baptismale nouvelle a agacé et même inquiété certains catholiques mais en a aussi fait espérer d'autres. Et pourtant, aujourd'hui, cette « interpellation pastorale » est devenue partie intégrante de la vie de l'Église de Montréal.

Ainsi, depuis 1979 avec la venue d'importants groupes de réfugiés d'Asie, d'Harti et d'Amérique centrale, le catéchuménat de Montréal a dû répondre à beaucoup de demandes.

Institué pour la première fois à Montréal en 1968, le catéchuménat correspondait « au besoin des adultes francophones qui demandaient leur insertion dans l'Église catholique » et désiraient être baptisés ou confir-

més. Cette démarche, si elle est complétée, dure en moyenne deux ans et passe par trois étapes: le parrainage, la catéchèse et la célébration liturgique qui se déroule chaque année à Pâques. En même temps, le catéchuménat était institué comme service diocésain et assurait auprès des catéchumènes l'accompagnement pastoral; il les accueillait aux sacrements dans l'initiation chrétienne.

« C'est, explique l'abbé Delorme, responsable-adjoint au catéchuménat de Montréal, la possibilité de vivre une expérience de foi, de se poser la vraie question de Dieu et de la vie. »

Initiative de l'archevêque de Montréal, Mgr Paul Grégoire, ce service diocésain donnait ainsi écho à une orientation de Vatican II. C'était aussi la restauration d'une vieille institution existant dans les premières années de l'Église et une réalité nouvelle dans l'Église de Montréal. Depuis sa création, le catéchuménat, « a été porté par un réseau de collaborateurs qui n'a cessé de grandir ».

À Montréal, c'était à la fois une orientation conciliaire et une réponse à un besoin précurseur d'une situation devenue de plus en plus présente dans notre milieu. Ainsi de 68 à 86, l'Église

de Montréal a reçu 385 demandes — autant qui ne se sont pas rendus à l'ultime limite — d'adultes et d'adolescents qui voulaient se faire baptiser ou confirmer. De ce nombre, 60 à 65 p. cent des demandes émanaient de réfugiés et d'immigrants. Par ailleurs, 35 à 40 p. cent provenaient de Québécois de souche ou nés de grands-parents immigrants. Fait à noter, peu d'entre-eux ont vécu dans un univers d'incroyance.

L'abbé Delorme explique que dans le catéchuménat, il existe une espèce d'intuition pastorale très féconde, un climat d'accompagnement pastoral très prometteur.

« Ca ne fait pas de bruit et ça n'a surtout jamais fait les manchettes des journaux, précise-t-il. C'est une petite affaire qui décelé un dynamisme évangélique important. On y découvre de la santé, de l'enthousiasme. Et puis on y est confronté à des situations passionnantes avec des gens. »

« Depuis cinq ou six ans, dans 18 paroisses, certains ont vécu une redécouverte de leur propre foi. Au nombre de nos projets, figure la tenue de mini-Etats-généraux pour les groupes de soutien. Depuis le début de 86, nous avons donné le sacrement du

baptême à 60 personnes et autant on suspendu leurs démarches. »

« Notre attitude est accueillante et quasi-inconditionnelle, note l'abbé Paul Delorme. Nous voulons les mettre en situation de liberté de choix. Nous avons essayé d'éviter la pression; d'ailleurs nous n'avons fait aucune publicité, ce service n'est guère connu du public. Nous n'allons pas non plus chercher les gens, ils viennent d'eux-mêmes. »

Selon l'abbé Delorme, de plus en plus, à Montréal, on se rend compte que ce n'est plus un affaire de nouveau-né, mais que les enfants d'âge scolaire, les adultes sont aussi concernés. De plus en plus la réalité du catéchuménat a créé sa propre existence et un regard neuf sur la réalité du baptême.

L'équipe diocésaine est composée de huit personnes dont quelques laïcs dans les six régions du diocèse. On y retrouve également soixante-quinze responsables qui s'occupent du catéchuménat.

Et l'abbé Delorme est enthousiaste. Il voit dans cette singulière expérience de l'Église, une « nouveauté de Dieu »; elle est sans conteste une nouvelle voie pour l'Église de Montréal.

LES COMMUNAUTÉS DITES « NOUVELLES » Un phénomène difficile à évaluer

Les communautés chrétiennes dites « nouvelles », qui sortent des cadres ordinaires, ne sont pas faciles à décrire, encore moins à évaluer. On sait seulement qu'elles existent toujours malgré les valeurs d'individualisme dans lesquelles notre société baigne en ce milieu des années 80.

JEAN-PIERRE BONHOMME

Elles existent sous trois formes générales: les communautés dites « de base » pour les laïcs, d'une part, et les « petites fraternités » et les « instituts séculiers » pour le monde religieux au sens large d'autre part.

Mais avant d'aller jeter là un coup d'oeil, rappelons que Montréal compte toujours la plus forte concentration de communautés religieuses plus ou moins traditionnelles du Canada. Près de 10000 religieux vivent encore dans les limites de l'archidiocèse de la métropole québécoise. Le territoire québécois en compte 30000 au total et le canadien 50000.

Il existe à Montréal environ 130 communautés religieuses, dont 85 de femmes, et ces groupes ont un millier d'adresses à l'archevêché. Pourquoi tant d'adresses? C'est en partie parce que les « petites fraternités » se sont multipliées. Montréal en compterait plus de 500.

Les « petites fraternités » ont surgi après le concile Vatican II. Les clercs et les religieux cherchaient ainsi à mieux s'engager dans l'action sociale. De petites grappes de religieux, composées de trois à cinq personnes, quittaient les grands regroupements communautaires pour se rapprocher de leurs ouailles ou de leur travail et vivaient leur règle communautaire en appartements.

Ces fraternités, dit le directeur de l'Office des religieux de l'archevêché, le père Louis Telmosse, sont en perte de vitesse depuis quatre ou cinq ans. Les religieux tendent maintenant de plus en plus à se réunir dans de plus grands groupes. Ils se rendent compte, dit-il, que le morcellement a des désavantages: l'organisation de la vie est plus compliquée et l'engagement émotif avec les frères est plus complexe.

Les instituts séculiers, eux, dit le père Telmosse, progressent. Il s'agit d'une institution fondée

en 1952 par le pape Pie XII. Des laïcs s'associent et font des vœux, dont celui de la pauvreté, pour servir l'Église. Les Oblates missionnaires de Marie-Immaculée, par exemple — celles-ci ont une certaine action sociale —, comptent 85 membres à Montréal. L'Institut Notre-Dame-de-Vie, lui, réunit des hommes et des femmes; il est contemplatif; l'Institut Jeanne-Mance réunit des infirmières. Il en existe une quinzaine à Montréal. Les membres des instituts vivent dans le monde, comme on dit, et se réunissent périodiquement.

Mais ce sont les « communautés de base » qui constituent l'essence de ce qu'on pourrait appeler les communautés nouvelles. L'archevêché n'a pas de renseignements précis sur elles. Et pour cause. La hiérarchie, disent certains de leurs membres, ne paraît pas avoir favorisé leur épanouissement: elle voulait plutôt renforcer le cadre paroissial ordinaire et elle n'a pas nommé de responsable permanent pour leur répondre.

Les communautés de base ont surgi dans les années 70, c'est-à-dire sur la lancée de l'esprit communautaire international. À la suite du rapport de la Commission Dumont sur la situation des laïcs dans l'Église, des laïcs chrétiens ont ressenti le besoin de se réunir en petits groupes fraternels. La cellule « de base » la plus active à Montréal est La Margelle, qu'animent les pères de Sainte-Croix Henri-Paul Aubé et Jean-Guy Gagnon. C'est une petite fédération de groupes réunissant 125 personnes au total. Leur action sociale est notable particulièrement dans l'établissement de coopératives d'habitation mues par un esprit fraternel.

Le jésuite Guy Paiement a suivi l'expérience des communautés de base de près; il a rédigé une thèse sur ce sujet. Ces groupes, dit-il, ont voulu répondre aux « défis de l'Évangile », « prendre en charge l'expérience chrétienne », en s'engageant socialement.

Les petites communautés, dit-il, sont difficiles à identifier, actuellement, car elles se réunissent à domicile et la publication de leur bulletin de liaison a cessé. Elles sont de trois types: le susdit groupe La Margelle et son engagement de coopération; un petit groupe, « des Chemins », qui s'intéresse à dégager de la Bible les enseignements de caractère social. Ce groupe a produit d'autre part des documents, dont un sur l'industrie de l'armement au Québec qui sert aux mouvements pacifistes; il se penche actuellement sur la situation des femmes dans l'Église. Une autre catégorie de communautés, dites « de ressourcement », enfin — il en existe à Pointe-Saint-Charles notamment — privilégie la liturgie en même temps que l'action sociale. Ces groupes se réunissent parfois en « congrès ». Ce fut le cas au mois de juin dernier lorsque la communauté COPAM, animée par le père Georges Convers, a réuni plusieurs groupes communautaires.

Le père Guy Paiement signale que les groupes de base, au Québec, contrairement à ce qui s'est produit en France, ne se sont pas constitués en réaction contre l'épiscopat. Au Québec, regrette-t-il toutefois, la hiérarchie « ne s'est pas trouvée à l'avant-garde de la pastorale » à cet égard. Il aurait aimé que le mouvement de base reçoive de l'archevêché « une sorte de coup de pouce », fasse l'objet d'un certain « leadership ecclésial ». Il a toutefois bon espoir que les communautés de base vivront. Des jeunes, dit-il, même en ce milieu urbain « qui privilégie de plus en plus les valeurs de consommation », indiquent toujours leur volonté de se regrouper fraternellement.

Les diacres, des « missionnaires » en devenir

Le diaconat n'est pas une invention des temps modernes; on en trouve la mention dans Saint-Paul. Toutefois il était, en Occident, mort

JEAN-PIERRE BONHOMME

de sa belle mort depuis le 11e siècle. Le Concile Vatican II l'a ressuscité comme ministère permanent d'un caractère particulier et il montre maintenant sa tête au Québec.

Qu'est-ce que le diaconat, au sens dogmatique du terme? C'est un ministère, empreint d'un caractère sacramentel particulier, qui coexiste sur un pied de relative égalité avec les deux autres fonctions religieuses sacramentelles que sont le presbytérat (la prêtrise) et l'épiscopat (les évêques). Jusqu'à ce que Vatican II revivifie l'institution, il ne constituait qu'un rite de passage pour l'étudiant qui se destinait à la prêtrise. Aujourd'hui le véritable diacre reçoit un sacrement qui l'engage à vie, dans une fonction déterminée, à se mettre au service de l'Église.

Si on en faisait le portrait-robot, on dirait que c'est un quinquagénaire marié, arrivé en fin de carrière, qui se met à vie au service de l'Église « dans le mystère du Christ ». Il a suivi, en compagnie de sa femme, des études sur une période de quatre ans au Grand Séminaire de la rue Sherbrooke. Il peut dispenser, sur autorisation, certains sacrements, dont ceux du mariage et du baptême, mais il ne peut pas célébrer l'eucharistie.

Pour être admis, le candidat au diaconat doit correspondre à des critères établis à l'archevêché notamment pour ce qui concerne sa capacité de s'engager à long terme dans des entreprises. On présume que le célibataire âgé n'a pas démontré sa capacité de s'engager profondément dans la vie; c'est à lui de faire la preuve du contraire. Cette preuve n'est pas facile à faire, semble-t-il, puisque 98 p. cent des diacres sont mariés.

Les évêchés d'Occident ont mis une dizaine d'années à s'occuper de « l'affaire » diaconat. Ce n'est qu'en 1977, (avant la France et après les États-Unis),

un peu après Québec et Saint-Hyacinthe, en effet, soit dix ans après Vatican II, que l'archevêché de Montréal a émis ce « placet » autorisant la création de deux bureaux, l'un anglais, l'autre français, pour répondre aux demandes des laïcs. Depuis que Lumen Gentium, ce document sur la constitution de l'Église eut été adopté, au Concile, une soixantaine de laïcs, tout au long des années, avaient postulé pour occuper la nouvelle fonction.

Le directeur du bureau diocésain, M. Pierre Léger, explique que si l'Église a tant tardé à faire renaitre le diaconat c'est que l'on avait peur, à ce moment-là, de « cléricaiser » l'Église. On reprochait alors à la hiérarchie de se considérer comme l'Église entière. En 1977, ces prévenances étant disparues, une structure du diaconat fut créée.

M. Léger nous apprend que, jusqu'ici, depuis l'ouverture du bureau, il y a dix ans, une cinquantaine de laïcs montréalais ont été ordonnés diacres. Ceux-ci sont répartis à égalité entre les deux communautés culturelles

anglaise et française. Il y en a d'autre part une cinquantaine qui se trouvent à diverses étapes de leur formation de quatre ans. On en compte 250 dans tout le Québec. Aux États-Unis, il s'en trouve « des milliers ».

Le directeur du bureau est-il satisfait de tout cela? Oui, mais avec des réserves. Avec la réserve du fait que les nouveaux diacres sont souvent perçus comme des vicaires du curé. On leur donne trop, dit M. Léger, des rôles liturgiques alors qu'on avait prévu pour eux une fonction beaucoup plus « missionnaire ». Ce reproche est partagé par certains autres clercs qui identifient parfois le diacre du Québec comme un parement de sacristie.

M. Léger dit être « content mais lucide ». Il voit, dit-il, que les critères d'admission « sont à parfaire »; il s'agirait, selon lui, de recevoir davantage de personnes qui se trouvent déjà engagées dans une certaine action missionnaire et d'intéresser moins de « nostalgiques » d'une Église dépassée. Il y aurait lieu, poursuit-il, de donner à cette fonction son autonomie, de la

sortir d'un certain infantilisme, d'une marginalisation. En France, reconnaît-il, on a pris garde de créer un diaconat « missionnaire », c'est-à-dire plus engagé socialement. Les diacres d'ici, ne s'engagent que très peu auprès des clochards, des prisonniers et des prostituées, par exemple.

Malgré cela, le responsable, les diacres québécois commencent à avoir une action sociale. Leur structure nouvelle, leur congrès bi-annuel, la favorise. Il leur reste aussi à se « faire désirer » dans des cadres de vie communautaire qui restent à découvrir.

Quoi qu'il en soit les intéressés doivent savoir qu'ils ne seront pas acceptés passés 55 ans et il est préférable qu'ils soient assez scolarisés au départ. Les femmes, elles, — c'est la fameuse question — ne sont pas acceptées à plein titre; elles demeurent le compagnon du mari. L'action de ces couples, dit M. Léger, à cet égard, « questionne » les clercs au sujet des règles du célibat. Elle ne les convainc toutefois pas encore du fait que l'état de célibataire est mauvais pour l'Église.



LES DOMINICAINES DE LA TRINITÉ

Nous partageons la joie et l'espérance de l'Église de Montréal à l'occasion de son 150e anniversaire de fondation.

Maison générale:
2300, Terrasse Mercure, Montréal
H2H 1P1 Tél.: 521-7984

En ce grand moment du 150e anniversaire de l'archevêché de Montréal, la Société St-Paul exprime toute sa joie et sa reconnaissance. Nous voulons réexprimer notre engagement de vie spirituelle du partage de la Parole et de l'Eucharistie par notre mission et vocation d'annoncer la Bonne Nouvelle de Jésus par le moyen de communication sociale. « Ad multas annos ».

Société St-Paul
ÉDITIONS
PAULINES
3965, boul. Henri-Bourassa est
Montréal-Nord H1H 1L1

LES MISSIONNAIRES DE ST-CHARLES-BORROMÉE — SCALABRIENS « POUR LES IMMIGRANTS »

Paroisse Notre-Dame-de-Pompeï
2875, Sauvé est, Montréal — Tél.: 388-9271

Mission de l'Annunziata
658, 3e avenue, Lachine — Tél.: 634-2174

Mission Mère des Chrétiens
1600, rue Tierry, Lasalle — Tél.: 365-2860

Meilleurs vœux à notre église locale!

Les 150 ans du diocèse de Montréal



La JOC d'aujourd'hui cherche de nouvelles formes d'expression. Ci-haut, *Chômeur Circus*, une pièce de 1980 dans laquelle le capitalisme en prenait pour son rhume.

Les jeunes veulent être partie intégrante de l'Église de demain

Les Églises sont en chômage, boudées par les adultes, mais surtout par les jeunes à la recherche d'un nouveau dieu et d'autres idoles.

GEORGES LAMON

L'abbé Alain Roy, adjoint à la Pastorale-jeunesse de l'Archevêché de Montréal, explique ce phénomène universel par le fait qu'après le Concile, il y a une quinzaine d'années, ces mêmes jeunes ont développé beaucoup d'agressivité envers l'Église. Pourtant, aujourd'hui, cette agressivité est disparue; elle a fait place en même temps à beaucoup d'ignorance.

Depuis dix ans, les mouvements de jeunes au sein de l'Église n'ont pas beaucoup évolué. Tout au plus parviennent-ils à se stabiliser, « comme s'il fallait qu'un autre tournant soit pris », même s'ils n'ont plus cette ardeur, cette vocation, cette expansion qu'on leur connaissait il y a une vingtaine d'années.

Une Église de transition

« On est dans l'Église de transition et les jeunes nous font appréhender l'Église de demain. On est à une étape où, si l'on ne donne pas un nouveau souffle, ces mouvements risquent de mourir. Actuellement à Montréal, il existe chez eux une tendance à la démobilité. »

L'abbé Roy parle des mouvements de jeunesse avec une certaine facilité; il les connaît bien pour y avoir été formé. Il sait comment prendre ces jeunes et leur parler pour répondre à leurs appréhensions, à leurs interrogations, à leurs attentes face à l'Église d'aujourd'hui.

En quête de leadership

On compte encore une douzaine de ces groupes de jeunes chrétiens à Montréal, dont Jeunesse-Amour, Jeunesse-Eglise, Jeunesse du Monde et Centre étudiant. Des groupes qui ont la

qualité d'expérience de l'Église. Ils ont besoin de leaders forts, et c'est ce qui leur manque un peu. Ils sont sans berger; il importe donc de leur redonner le témoignage qu'ils n'ont pas eu dans leur famille, à l'école, dans leur paroisse. C'est pour cette raison que la Pastorale-jeunesse veut axer davantage la priorité, dès septembre, sur la formation d'animateurs. L'abbé Roy y voit d'ailleurs un moyen d'améliorer cette intégration des jeunes à l'Église, qui n'avait guère été à leur écoute. Et l'animateur estime que, depuis 20 ans, on peut parler de vacuum dans l'Église.

Etre partie intégrante

À son avis, le défi aujourd'hui pour l'Église avec les jeunes, c'est qu'ils ne veulent plus être considérés comme en dehors de l'Église; ils en font partie. Mais ils sont méfiants malgré tout.

Il entrevoit l'Église de demain comme minoritaire, mais avec des membres plus engagés. D'où une Église plus intéressante et aussi plus dynamique.

« De nos jours, la foi est une décision avant tout personnelle, soutient l'abbé Roy, c'est devenir autonome et, partant, missionnaire, donc très près de l'Église primitive. Et c'est cela qui est encourageant. Il y a chez les jeunes une soif de prière et de spiritualité; ils lisent beaucoup de livres sur la spiritualité. N'empêche qu'on ne peut pas leur passer n'importe quoi. Ils ont besoin de connaissances sur la Foi, les sacrements, l'Évangile. Ils cherchent le sens des choses. Pour eux, la Parole de Dieu est importante; elle est comme une corne de brume dans la tempête. Ils cherchent un lieu où trouver quelqu'un à aimer. Et, en fin de compte, on répond à la soif qu'ils ont. »

Intéresser les jeunes

Mais comment les faire participer à cette Église de type familial, cette Église au coeur de la

communauté? Il faut qu'ils y aient quelque chose à faire?

« Les jeunes sont très intéressés au Christ, mais pas tellement à l'Église », indique l'abbé Roy, et pour les intéresser il faut leur faire vivre l'Église. Une Église où le prêtre n'est plus l'homme qui assume toutes les responsabilités, où il est devenu co-responsable et doit même justifier sa place. Nous en sommes maintenant au procès du presbytériat, insiste l'animateur. Il existe même de nos jours des groupes animés par des filles. C'est un genre de conflit de générations. Dans les mouvements ou groupes de jeunes, ce sont eux seuls qui décident, non le prêtre. Cela aboutit à une contradiction entre l'Église et ces mouvements. Car il existe chez eux un type de fonctionnement qui ne correspond pas à l'Église actuelle. Les jeunes ont soif de fraternité chaleureuse et d'une foi avec une dimension affective. Il existe par ailleurs un autre défi avec les jeunes, c'est cette intégration des laïcs dans ces mouvements de jeunes, d'où une Église toute neuve.

Les jeunes: des prophètes

« C'est très intéressant de faire l'Église avec eux, car c'est en fait le plan de Dieu, explique l'abbé Roy. Les jeunes, ce sont des prophètes pour l'Église. Leur défi, c'est qu'ils ne veulent plus être considérés comme en dehors de l'Église. Ils veulent partager l'exercice de l'autorité, ne plus la subir, ni seulement en parler. »

L'abbé Delorme fait remarquer qu'il existe une contradiction entre l'Église et les groupes de jeunes. Chez les jeunes, c'est un type de fonctionnement qui est en train de monter et qui pourtant ne correspond pas à l'Église actuelle. Bref, il admet que ce n'est pas simple.

Pour l'abbé Roy, ce sont les jeunes qui poussent à vivre le Concile. Et c'est ça qui est intéressant.



1935: un groupe de militantes de la Jeunesse ouvrière catholique féminine en marche pour « transformer le milieu ouvrier par leur action de tous les jours ».

HOMMAGE AU DIOCÈSE DE MONTRÉAL

*Les Religieux de St-Vincent-de-Paul
et le Patio Le Prévost*

MAISON PROVINCIALE

821, avenue Bon-Air Sainte-Foy, Québec
G1V 2P4

7355, rue Christophe-Colomb, Montréal, Québec
H2R 2S5



LES FRÈRES DE ST-GABRIEL

Ils annoncent la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ
par l'enseignement,
l'aide technique,
l'éducation des jeunes,
l'animation pastorale.

1224 ouest, boul. Gouin, Montréal H3M 1A1 (514) 331-9541

Depuis 1964

le centre étudiant

DIOCÈSE DE MONTRÉAL
accueille les jeunes du diocèse de
niveau CÉGEP et universitaire ou
provenant du monde du travail qui se
sentent appelés à devenir prêtres.

ET SI DIEU T'APPELAIT!
VIENS ET VOIS!

Les 150 ans du diocèse de Montréal

Bientôt quarante et une paroisses ou missions ethniques et rituelles

Quelque 325 000 catholiques des communautés culturelles sont regroupés dans 37 paroisses ou missions ethniques et rituelles, avec, à leur service, 75 prêtres, curés et vicaires. Quatre nouvelles missions sont en formation afin de répondre aux besoins des derniers arrivants: Philippins, Cambodgiens, Laotiens et Sri-lankais.

LILY TASSO

« La messe est célébrée en 25 à 28 langues », souligne l'abbé Mario Paquette, vicaire épiscopal pour les communautés ethniques et rituelles de l'archidiocèse de Montréal, lui-même polyglotte et au cœur de ce catholicisme ethnique qui se structure de jour en jour dans une métropole enrichie par la diversité culturelle.

Avec environ 200 000 membres, le groupe des Italiens est aujourd'hui le plus nombreux. Ce n'est pas lui pourtant mais la communauté proche-orientale grecque-melkite de Saint-Sauveur qui, la première, a fondé, en 1892, sous l'épiscopat de Mgr Fabre, ce qu'on pourrait appeler une mission ethnique et rituelle. Durant neuf décennies, elle a desservi, en plus des melkites, plusieurs autres rites de l'Église d'Orient: arménien (jusqu'en 1966) chaldéen, copte, maronite (jusqu'en 1969), syriaque, etc... Les fidèles appartenant à ce dernier rite disposent, depuis 1978, de la mission Saint-Ephrem, jumelée à l'église Saint-Benoit.

Premières paroisses

Au tournant du siècle, plus exactement en 1902, sous Mgr Paul Bruchési, les Chinois venus nombreux pour travailler à la construction du chemin de fer du Canadien Pacifique, fondent la paroisse du Saint-Esprit. Trois ans plus tard, c'est au tour des Italiens de se regrouper à Notre-Dame-du-Mont-Carmel, alors située sur le boulevard Dorchester, aujourd'hui à Saint-Léonard. Cinq ans après, ils inaugurent Notre-Dame-de-la-Défense. Suivront huit autres églises italiennes.

En 1912, les Ukrainiens catholiques fondent leur première église. Aujourd'hui, ils sont 20 000 répartis dans six paroisses qui, depuis 1947, ne relèvent plus du diocèse de Montréal mais de l'éparchie ukrainienne catholique de l'Est du Canada, dont le siège est à Toronto.

À l'instar des Ukrainiens, Saint-Sauveur a été érigé en diocèse distinct de l'archidiocèse de Montréal en 1981 avec la nomination de Mgr Michel Hakim, archevêque des grecs-melkites pour tout le Canada. La même année, la paroisse arménienne catholique de Notre-Dame-de-Nareg a été détachée de l'archidiocèse de Montréal pour faire partie du diocèse arménien catholique du Canada et des États-Unis. L'année suivante, la paroisse maronite Saint-Maron, elle aussi, se détachait pour entrer dans un diocèse distinct englobant toutes les communautés maronites du Canada.

Vagues d'immigrants

Avec les années, d'autres paroisses voient le jour au gré des vagues d'immigrants: Allemands, Coréens, Croates, Espagnols, Haïtiens, Hongrois, Japonais, Latino-américains, Lettons, Lithuaniens, Néerlandais (Hollandais et Flamands), Polonais, Portugais, Roumains,

Russes, Slovaques, Slovènes, Tchèques et Vietnamiens.

Après les communautés francophones, italophones et anglophones, la communauté portugaise est la quatrième en importance, avec 50 000 à 60 000 catholiques. La paroisse Santa Cruz compte, outre le curé d'origine brésilienne, trois vicaires, deux d'origine portugaise et un Canadien français, l'abbé André Desroches. Elle inaugurerait bientôt sa nouvelle église à l'angle des rues Rachel et Saint-Urbain. Avec deux autres prêtres à Laval qui aura également son église Notre-Dame-de-Fatima en construction en face de l'église Saint-Martin, pas moins de dix messes sont célébrées en portugais le dimanche dans différents quartiers.

Lieu de rassemblement

Pour les exilés et les réfugiés politiques arrivés récemment d'Amérique latine, la paroisse devient le lieu où l'on se retrouve entre compatriotes et amis. C'est la également qu'on se renseigne sur les questions d'immigration et d'emploi, qu'on partage les soucis et les joies. « La messe de 13 h à Sainte-Brigide, en face de Radio-Canada, attire une foule de Latino-américains qui cassent ensuite la croûte ensemble au sous-sol, dansent, et passent là l'après-midi », rapporte l'abbé Paquette. Le curé de cette communauté, le Père Xavier Perna, est un clerc d'origine espagnole, et on attend pour bientôt un assistant, Espagnol lui aussi. Etant donné l'importance que prend ce groupe, on songe également à ouvrir une desserte latino-américaine dans le quartier Côte-des-Neiges.

À l'inverse, certaines communautés s'amenuisent. Des immigrants de la troisième génération ne faisant plus usage de leur langue d'origine, parmi les Lithuaniens et les Allemands par exemple, ne retournent à leur église qu'aux grandes occasions. « On y célèbre beaucoup de fu-

nerailles et peu de baptêmes », souligne l'abbé Paquette.

Regroupement des prêtres

Le vicaire épiscopal des communautés ethniques et rituelles se préoccupe particulièrement de l'isolement et de la solitude qui sont le lot de certains prêtres de ces communautés, mais non celui des prêtres italiens. Ces derniers, au nombre de 25 à 30, se réunissent tous les mois.

En juin 1985, à l'initiative de l'abbé Paquette, pas moins d'une cinquantaine de prêtres des communautés se sont retrouvés à la paroisse chinoise et ont exprimé le désir de tenir des rencontres trois ou quatre fois l'an, pour discuter de leurs préoccupations communes. Une deuxième réunion chez les Italiens à l'automne de la même année en a attiré 54. La troisième chez les Hongrois en février dernier, 58. Le repas pris en commun permet, entre autres, d'apprécier la diversité des groupes ethniques en savourant leurs mets nationaux.

Dès la deuxième réunion, ces prêtres venus d'un peu partout ont eu l'occasion de faire plus ample connaissance avec Mgr Grégoire que la plupart ne voyaient qu'à la messe annuelle des Nations.

D'autres prélats et prêtres d'ici se joignent aussi à leurs confrères, quand ils le peuvent. L'atmosphère est cordiale et les échanges permettent de parler de ministère — cérémonies de confirmation, processions, fêtes patronales, etc. — et de faire face à différents problèmes: choc culturel, apprentissage de la langue, chômage, dépannage, intégration sociale et intégration ecclésiale. « On les met en contact avec les services diocésains qui peuvent les aider », explique l'abbé Paquette. Et d'ajouter: « Je me sens privilégié de toucher constamment du doigt notre catholicisme universel, malgré les mentalités et les langues différentes ».



photo Armand Troitier, LA PRESSE
L'abbé John Walsh, assistant au directeur de l'Office of English Language Services, discutant avec soeur Sheila Hammond, assistante à l'administration.

Le secteur anglophone: une grande vitalité

Quarante-deux paroisses, desservies par 85 prêtres séculiers et fréquentées par 150 000 à 170 000 catholiques anglophones; renouveau dans le clergé avec 14 candidats à la prêtrise et un programme de soutien original; 25 diacres permanents; services multiples à la

LILY TASSO

communauté. Ces faits, énumérés par l'abbé John Walsh, assistant au directeur de l'Office of English Language Services, témoignent de la vitalité du secteur catholique anglophone de l'archidiocèse de Montréal.

Assisté de trois prêtres, d'une religieuse et de deux secrétaires, l'évêque auxiliaire Mgr Leonard J. Crowley dirige l'Office. L'abbé John Walsh s'occupe plus particulièrement d'apostolat familial et biblique, de la Conférence familiale de Montréal, du diocesan permanent et du Christian Training Programme. Quant aux abbés Barry Jones et Ernest Schibli, ils sont chargés l'un des communications, l'autre de justice sociale. Enfin soeur Sheila Hammond est assistante à l'administration.

Les débuts

Les paroisses catholiques anglophones se sont développées avec l'arrivée massive d'immigrants irlandais en 1811, 1822 et 1847. Cette dernière année marque l'inauguration de l'église St. Patrick, sur le boulevard Dorchester.

Les débuts de ces Irlandais fuyant la famine dans leur pays furent tragiques. Un rocher érigé sur le pont Victoria en 1859 par les ouvriers irlandais, commémore le souvenir de 6 000 des leurs, morts de fièvre en 1847 et 1848.

Les institutions fondées au siècle dernier par la communauté existent encore aujourd'hui, tels

l'orphelinat *Father Dowd Home*, le *St. Mary's Hospital*, le *Montreal Convalescent Home*, situé autrefois dans l'ex-résidence *Shaughnessy*, à l'angle du boulevard Dorchester et de la rue du Fort, et aujourd'hui sur la rue Hudson. Trois camps d'été aussi datent de cette époque lointaine: *Kinkora*, *Trails End* et *Orelida* (anagramme formé par les deux premières lettres du nom de trois prêtres: O'Rourke, Elliott et Dawson). Ces institutions avaient été prises en charge par la *Federation of Catholic Charities*, mais elles relèvent aujourd'hui des *Catholic Community Services*.

Services à la communauté

Le secteur catholique anglophone se distingue par une autre particularité: il continue d'agir comme agence privée de services sociaux pour répondre aux besoins de la communauté par l'intermédiaire du *English Catholic Centre*. Qu'il s'agisse de liturgie, de communications, de services de conseillers pour l'individu ou la famille, de cours dispensés aux personnes divorcées, ou de programmes pour la jeunesse.

La Conférence familiale de Montréal (*Montreal Family Conference*) organise de son côté des sessions pour les fiancés (*Engaged Encounter*), de même que des cours de préparation au mariage. Pour les couples, c'est le programme *Marriage Encounter*.

D'autres mouvements aussi ont vu le jour: la Ligue des femmes catholiques (*Catholic Women's League*); *Cursillo*, un mouvement d'éducation qui offre des retraites de fin de semaine; les Chevaliers de Colomb (*Knights of Columbus*); le Conseil catholique d'expression anglaise (*English Speaking Catholic Council*), un organisme

plutôt socio-politique qui coordonne les différents groupes et représente la voix de la communauté vis-à-vis du gouvernement. « Tout repose sur le bénévolat et sur l'engagement de foi, même notre journal *The Catholic Times*, souligne l'abbé Walsh.

Renouveau

L'abbé Walsh mentionne que 80 p. cent des prêtres du secteur anglophone, dont l'âge moyen est de 58 ans, ont adhéré au programme *Ministry to Priest*, créé à Washington par Vincent Dwyer et implanté ici par l'abbé Antonio Mancini de l'archidiocèse de Montréal. Pour se mettre à jour, ils ont accepté de se soumettre à des tests psychologiques et de suivre une retraite avec des professionnels qui en ont interprété les résultats. Une équipe de 12 prêtres, élus par leurs pairs, soutiennent ceux qui se sont engagés dans le programme en leur rendant visite tous les trois mois. Le *Ministry to Priest* n'existe pas encore en français, mais deux prêtres francophones y sont inscrits actuellement.

Par ailleurs, le programme de formation (*Christian Training Programme*) chrétienne vaut au secteur catholique anglophone de compter 25 diacres permanents, autant que dans le secteur francophone.

Sous l'impulsion de l'abbé Walsh, l'Ordre du Service (*Order of Service*) a été créé il y a sept ans. Il regroupe des hommes et des femmes qui s'engagent publiquement à assumer un ministère dans des domaines diversifiés: auprès des personnes âgées, dans le mouvement *Provie* (*Birthright*), en matière de liturgie, etc... D'autre part, plus de 200 laïcs du secteur anglophone se réunissent par petits groupes une fois par semaine, en dehors de la messe dominicale, « pour apprendre à vivre selon la Bible et Vatican II ».



L'abbé Mario Paquette, vicaire épiscopal pour les communautés ethniques et rituelles, tenant dans ses bras la petite Ngoc Nga Bui Maria, d'origine vietnamienne, dont il venait de confirmer la grande soeur.

ACTION DE GRÂCES, HOMMAGE, COLLABORATION

Les Religieuses de Notre-Dame de Charité du Bon Pasteur
communauté internationale
au service des femmes et des filles en difficulté

9467 ouest, boulevard Gouin, Pierrefonds, H8Y 1T2

La communauté des Églises du West Island vous invite à participer au Rallye

CHRIST VIVANT '86

Un ralliement de musique et célébration chrétienne
Une proclamation publique de l'évangile chrétien

SAMEDI, LE 10 MAI 1986
AU CENTRE CIVIQUE DOLLARD
12001 boul. de Salaberry
13:00-16:00 hres. Rallye jeunesse
Christ vivant-jeunesse vivante

19:00 hres. Rallye communautaire
Christ vivant - Tous vivants

TOUS SONT LES BIENVENUS
(Ce ralliement est financé par les Communautés chrétiennes du West-Island)

HOMMAGE À L'ARCHEVÊCHÉ

Francois Caron inc.
FABRICATION, ENTRETIEN, RESTAURATION D'ORGUES À TUYAUX
3340, rue Dandurand, Montréal, Québec,
Canada H1X 1M6
TEL.: (514) 722-2387
(514) 236-9018

Les 150 ans du diocèse de Montréal

Le Montréal des pèlerins

Chantant les louanges du Christ, les voix s'élèvent. La petite église, consacrée à Marie, est presque bondée. Il est environ midi, au beau milieu de la semaine, et au dehors, c'est la cohue de la rue Sainte-Catherine. Malgré la bouche de métro qui lui fait presque face, l'Université du Québec qui lui donne l'accolade, la rue Saint-Denis et son fourmillement tout proche, la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes exhale la ferveur religieuse. Un oasis de prière au milieu du tohu-bohu quotidien.

LILIANNE LACROIX

Notre-Dame-de-Lourdes n'est pas le plus gros sanctuaire de Montréal. Que non! Ça n'est pas le plus vieux non plus, ni le plus connu. Mais ceux qui le fréquentent assidûment prétendent que c'est peut-être le plus joli.

C'est Napoléon Bourassa, architecte, peintre et sculpteur qui a entrepris la tâche de réaliser le pieux projet d'un sulpicien. C'est en 1881 que le petit sanctuaire, de style romano-byzantin, était livré au culte. On y retrouve le premier orgue sorti des ateliers Casavant, de nombreuses peintures de Bourassa ainsi que des bois sculptés par Philippe Hébert, entre autres un « Saint-Michel terrassant Lucifer ». Avant tout sanctuaire élevé à la gloire de la Vierge Immaculée, la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes s'est vu conférer une nouvelle mission, celle d'accueillir la paroisse Saint-Jacques, sans temple depuis la construction de l'UQUAM.

Reflète encore bien vivant du rôle qu'a joué et que joue encore la religion dans la vie québécoise, les sanctuaires sont nombreux à Montréal. Du plus petit au plus grand, ils offrent aux pèlerins des images bien diverses. Petite chapelle, lieu de retraite (de ressourcement, préférez-on dire aujourd'hui), immense basilique, ils vibrent tous au même diapason : celle de la ferveur religieuse. De l'impressionnant Oratoire Saint-Joseph au discret Gesù, tous se côtoient sous une

même appellation, celle du sanctuaire.

Le dictionnaire de droit canonique consacre un long paragraphe aux sanctuaires qu'il décrit ainsi : « Église ou édifice sacré affecté à l'exercice public du culte qui, pour un motif particulier de piété, est constitué par les fidèles comme un but de pèlerinage tendant à obtenir des grâces ou à exécuter des vœux ». Les sanctuaires peuvent ainsi abriter des images saintes à honorer, des saintes reliques, rappeler un miracle qui y fut accompli ou conférer des indulgences particulières.

Par son importance tout autant que par sa taille et sa situation géographique, l'Oratoire Saint-Joseph demeure le lieu de pèlerinage le plus important de l'Amérique du Nord. Son dôme, le deuxième plus grand au monde après celui de Saint-Pierre de Rome, donne une idée de l'envergure du temple. C'est toutefois ses deux millions de fidèles qui, chaque année, rappellent que l'Oratoire Saint-Joseph, qui nous est si familier, constitue l'un des principaux lieux de pèlerinage de la chrétienté.

Malgré son ampleur, le plus grand sanctuaire du monde qui soit dédié à saint Joseph a conservé l'humble nom d'oratoire. Au tout début, le petit abri de 10 pieds sur huit pieds méritait vraiment le nom d'oratoire, de petite chapelle. En changeant de forme et de dimensions, le temple n'a toutefois pas changé de nom. Il n'a pris qu'une majuscule de plus. D'oratoire, il est devenu « l'Oratoire ».

Son histoire se confond d'ailleurs avec celle d'un humble religieux de la Congrégation de Sainte-Croix. Le frère André savait à peine lire et écrire. Pourtant, il demeure l'une des figures dominantes de la vie religieuse du Québec. À sa mort, en 1937, un million de personnes défilèrent devant celui qui n'a jamais cessé d'attribuer à l'intercession de saint Joseph les nombreuses guérisons qui ont fait sa réputation. Les milliers de béquilles et cannes laissées à l'Oratoire par

les pèlerins donnent d'ailleurs une bonne idée du nombre de ces guérisons. Extrêmement vivant, l'Oratoire propose nombre de manifestations culturelles, des concerts d'orgue jusqu'au célèbre chant choral des Petits chanteurs du Mont-Royal.

L'expiation du mal

À Pointe-aux-Trembles, la Chapelle de la Réparation au Sacré-Coeur a conservé son cadre de campagne à la ville. Fondatrice en 1896 et animatrice du Pèlerinage de la Chapelle de la Réparation, Marie de la Rousselière raconte elle-même, dans un petit document, *l'Histoire du Pèlerinage*, né de la ferveur religieuse pratiquée dans sa famille : « Ce qui nous donna le désir de faire bâtir une petite chapelle dans cet endroit si sauvage, ce fut les rapports que l'on nous faisait des divertissements déshonnêtes au bout de l'île, non loin de notre demeure... D'après ces rapports, nous n'avions qu'un seul désir : Réparons! Réparons! et bâtissons une chapelle pour réparer tant de crimes! » A cette chapelle, la fondatrice a voulu ajouter « un chemin de croix dans les bois avec les mêmes distances que Notre-Seigneur avait parcourues dans la Voie douloureuse ».

Après bientôt un siècle d'existence, le pèlerinage continue d'attirer les foules tant par sa tranquillité invitant au recueillement que par son sens premier d'expiation.

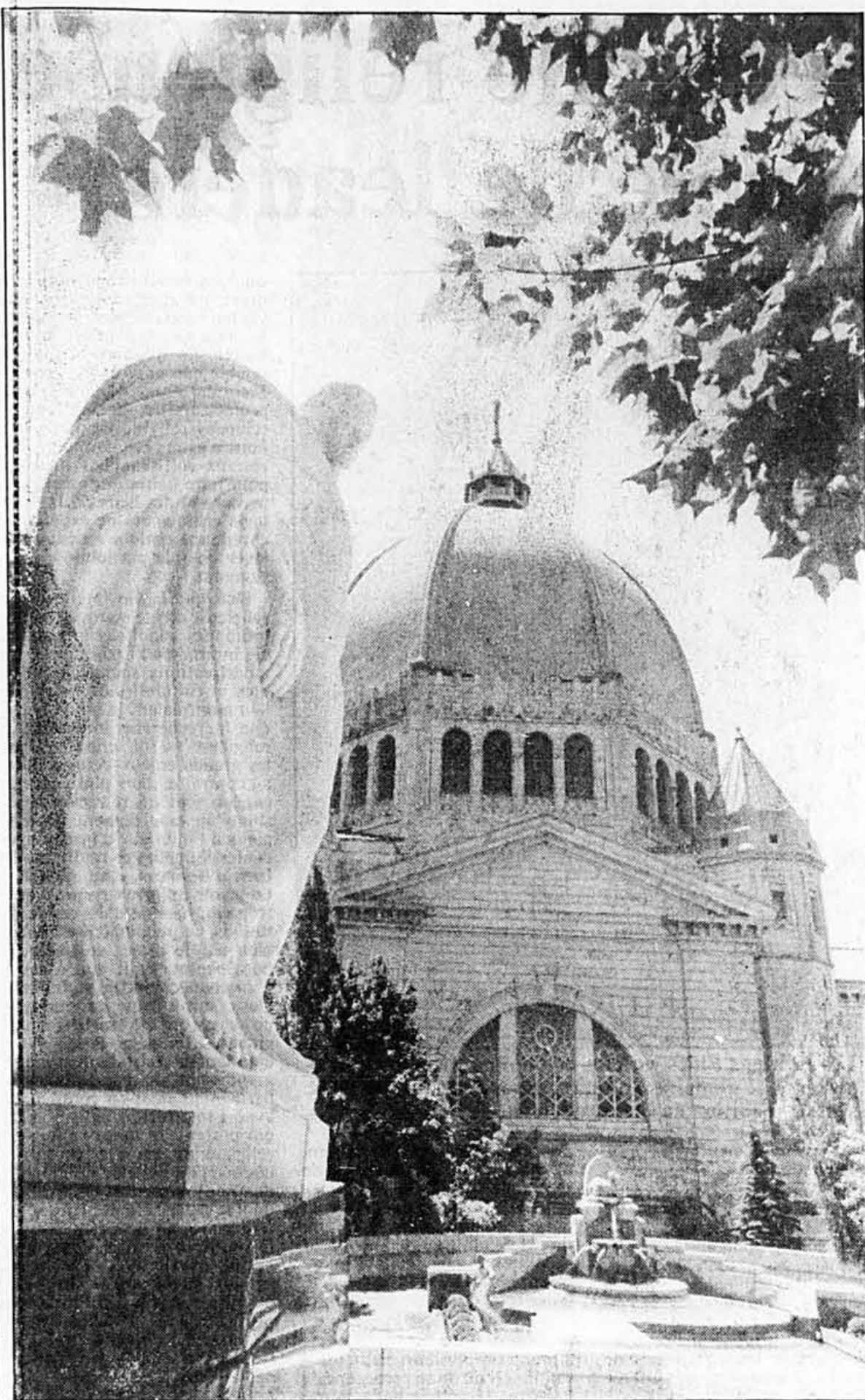
De style carrément moderne, le sanctuaire Marie-Reine-des-Coeurs tranche sur l'ensemble des sanctuaires montréalais. Chapelle publique du vaste « Centre marial montfortain » qui comprend aussi une maison de ressourcement, le temple a été construit en forme de haut-parleur pour signifier la proclamation de la Bonne Nouvelle. Le caractère familial de ses messes attire de nombreux pèlerins (environ 4 500 le dimanche). Des chapelets quotidiens rappellent la dévotion à la Vierge.

Pour la plupart des Montréalais, la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours demeure avant tout un haut-lieu historique. Fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame, Marguerite Bourgeoys fait entreprendre la construction de la première chapelle de bois en 1657. En 1672, une madone de chêne réputée miraculeuse que Marguerite Bourgeoys a reçu en cadeau, y est vénérée sous le vocable de Notre-Dame de Bon-Secours. Elle échappera à trois incendies puis à un vol en 1831. Retrouvée en 1844, elle est maintenant conservée à la maison-mère et une réplique occupe dorénavant sa place dans le sanctuaire.

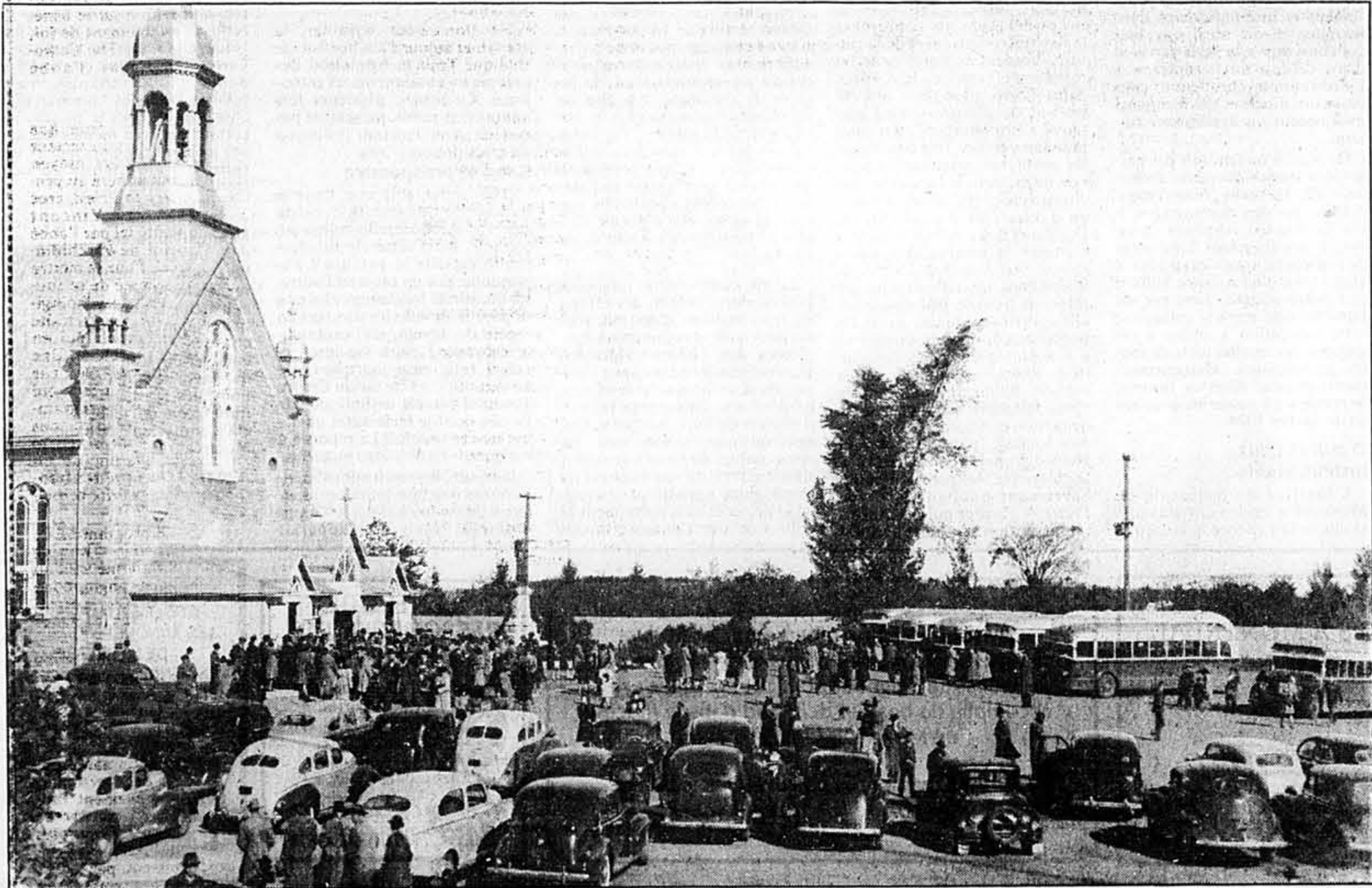
Une des plus anciennes églises de Montréal, le Gesù ne laisse guère soupçonner, de l'extérieur, sa majesté. Dédié au Sacré-Coeur de Jésus, le Gesù fut inauguré en 1865. Dirigée par les Jésuites, elle porte le nom de l'église romaine où est enterré Saint-Ignace de Loyola, fondateur de l'Ordre.

Sur la rue Saint-Denis, un petit sanctuaire occupe une place bien spéciale dans la vie religieuse. C'est en effet par correspondance que la plupart des fidèles célèbrent leur dévotion à Saint-Jude et leur confiance en l'intercession de celui qu'on appelle le Patron des causes désespérées (on préfère maintenant l'appellation de Patron de l'Espoir). « Un véritable courrier du cœur », avec en souriant l'un des religieux.

C'est un total impressionnant de 180 000 lettres qui quittent chaque année le sanctuaire. D'un peu partout dans le monde, on fait appel à Saint-Jude. Un frère dominicain, un prêtre et 12 secrétaires s'occupent de répondre aux milliers de lettres qui arrivent de toutes destinations et de rappeler aux fidèles les deux neuvaines annuelles.



L'Oratoire Saint-Joseph, le plus important sanctuaire en Amérique du Nord avec ses quelque deux millions de visiteurs chaque année, est devenu l'un des hauts lieux de pèlerinage de la chrétienté.



La Chapelle de la Réparation au Sacré-Coeur, à Pointe-aux-Trembles, à l'époque où plus de 5 000 automobilistes y venaient chaque année faire bénir leur véhicule.

HOMMAGE AU DIOCÈSE DE MONTRÉAL



LES SOEURS DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME

rendent grâce à Dieu
pour les 150 ans d'animation pastorale
qui ont assuré le rayonnement
des valeurs de foi
au coeur de l'Église de Montréal.



HOMMAGES
DE L'ORDRE HOSPITALIER DE SAINT-JEAN-DE-DIEU
À L'ARCHIDIOCÈSE DE MONTRÉAL
150e de FONDATION

Hospitalité miséricordieuse en faveur des malades,
des pauvres et des personnes en difficulté, depuis
1927, à Montréal.

Maison provinciale
12817, 60e Avenue
Montréal, Québec H1C 1P7
648-5003 — 648-4168

Action de Grâces

Meilleurs vœux

The Loyola Jesuit Community, Montréal

Les 150 ans du diocèse de Montréal

Lorsque, dans les années 1965-1970, j'étais étudiant en théologie à l'Institut Catholique de Paris, j'ai suivi de très près les semaines annuelles du Centre des intellectuels catholiques de France. A l'époque, on traitait de problèmes liés à la confrontation du christianisme avec les grands mouvements sociaux et culturels qui se dessinaient alors. Dans et autour du Centre, il se vivait un mouvement intense de réflexion intellectuelle et qui se traduisait entre autres par des colloques, des publications et des manifestations de tout genre. J'étais alors surpris de constater la profonde vigueur de la réflexion chrétienne dans une ville comme Paris et la confrontation sérieuse qui se manifestait entre le christianisme et les problèmes de la culture. De plus, par la qualité des interventions, on pouvait sentir le respect que s'attiraient les intellectuels catholiques de la part d'autres intellectuels de croyances ou d'idéologies différentes. Cet événement annuel faisait donc partie du paysage de Paris où il était connu et reconnu.

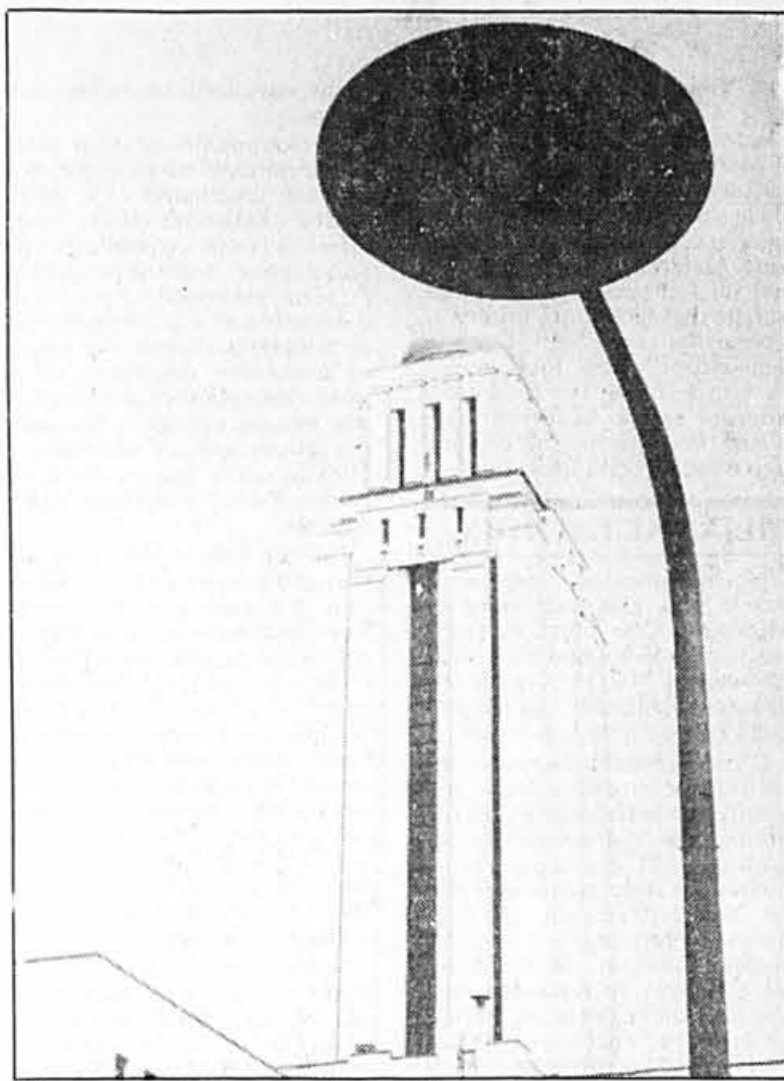
De retour à Montréal et nommé professeur à la faculté de théologie, je croyais, comme tant d'autres collègues, retrouver la même attitude d'ouverture et de confrontation de notre expérience chrétienne au mouvement social, politique et culturel de notre société. Ou existait-il à Montréal dans la coulée de cette expérience? C'est ce que j'aimerais faire voir dans ce court article.

Comme une vague

La réflexion intellectuelle chrétienne dans le diocèse depuis les années 70, c'est un peu comme le mouvement d'une vague, avec ses avancées et ses reculs. La venue de la faculté de théologie sur le campus de l'Université de Montréal était un geste hautement symbolique dans la suite de Vatican II. Il devenait de plus en plus clair, à la lumière des changements culturels de notre milieu et de la situation nouvelle faite au christianisme, que la réflexion théologique devait se faire en dialogue avec les autres disciplines universitaires. Tout comme les sciences, la théologie devait se mettre à jour, et remplir ouvertement une fonction sociale et ecclésiale. L'entrée de la théologie dans l'université des savoirs permettait également de «ramasser» les lieux différents de réflexions théologiques dispersés dans les scolastiques, les petits et grands séminaires de la région montréalaise. On voulait alors une réflexion théologique bien ancrée dans une société en pleine évolution et dans une Église en «repositionnement».

Même s'il faut bien reconnaître après plus de vingt années, que la réflexion théologique a cherché, avec peine et succès, à s'inculturer au mouvement de la société montréalaise et à devenir plus contextuelle, il est peu évident que son déplacement ait permis de réaliser toutes les attentes. En effet, le «repositionnement» de la théologie dans un autre cadre que celui d'un grand séminaire ou d'un scolasticat ne s'est pas fait sans heurts. Il y eut d'abord, de la part de plusieurs étudiants, une forte contestation qui remettait en question le style de relations que pouvait avoir l'institution théologique, comme lieu libre de réflexion, avec l'autorité du diocèse. Il s'agissait de penser une «normalisation» de la recherche et de l'enseignement théologique plus en accord avec son nouveau cadre universitaire. Ce n'est pas le lieu ici de revenir sur ce point, car le bilan a été tracé bien des fois. Donc, en même temps qu'il y eut une avancée d'une possible réflexion

Une vie intellectuelle religieuse féconde... en quête de leaders



La venue de la faculté de théologie sur le campus de l'Université de Montréal était un geste hautement symbolique dans la suite de Vatican II.

théologique au cœur des enjeux de notre société, s'amorçait du même coup un mouvement de retrait sur des problèmes internes et structurels. La réflexion théologique n'y a pas nécessairement gagné, bien que, tout compte fait, la faculté de théologie a tout de même réussi à faire sa marque à Montréal. Tant par le grand nombre d'étudiantes et d'étudiants qui y ont été formés, que par la qualité des publications de ses professeurs soit en théologie, en morale, en exégèse ou en praxéologie pastorale, la faculté de théologie a connu un rayonnement au Canada et en Europe. De plus, la participation de ces derniers à des congrès nationaux et internationaux, dans les mass media ainsi que leur collaboration à la mise sur pied d'un réseau de formation à l'intervention chrétienne dans plusieurs diocèses environnants manifestent un dynamisme certain.

De plus, il ne faudrait pas passer sous silence que, dans les années 70, la revue *Maintenant*, publiée par les dominicains, a été un lieu extrêmement dynamique qui cherchait cette sorte de confrontation de l'expérience chrétienne d'ici à notre culture et à notre société. Tant par ses numéros que par ses colloques, cette institution a réussi à regrouper des intellectuels de toutes provenances. Malheureusement, et pour diverses raisons, la revue a dû cesser de paraître en décembre 1974.

D'autres lieux institutionnels

L'Institut de pastorale de Montréal a également travaillé et elle le fait encore, à la forma-

tion d'intervenants pastoraux. Comme la clientèle est généralement composée de femmes et d'hommes ayant déjà acquis une longue expérience de travail ici ou dans des pays étrangers, on y utilise des méthodes andragogiques, ce qui constitue une approche singulière et originale. Liée à l'Institut de pastorale, la revue *Communauté chrétienne* essaie, depuis plusieurs années, de reprendre en réflexion neuve les points chauds de l'expérience chrétienne dans l'Église et dans la société.

En collaboration avec la faculté de théologie, l'Institut de pastorale offre de temps à autre à un large public des conférences sur divers sujets qui concernent la rencontre de la foi et de la culture. Vouloir s'insérer dans un milieu défavorisé, le Centre Saint-Pierre, situé dans le Centre-Sud de Montréal, s'est employé à promouvoir l'éducation populaire en lien très étroit avec les problèmes sociaux et culturels de ce milieu. La dimension chrétienne y est constamment en recherche d'explication. D'ailleurs liée à ce Centre, il faut signaler la publication de la revue *Dossiers Vie Ouvrière*, instrument de réflexion et de mise en œuvre pédagogique; elle contribue à mieux situer les problèmes du monde ouvrier et à y apporter des voies de solution. Enfin, les jésuites de la maison Bellarmin publient la revue *Relations* qui aborde, avec franchise et liberté, les problèmes sociaux, politiques et religieux d'un point de vue critique. De leur côté, les pères du Saint-Sacrement publient la revue *Prêtre et Pasteur* qui intéresse à l'intervention pastorale avec ses



Les Éditions Fides, en plus de publier plusieurs ouvrages dans le domaine littéraire, gardent une importante section d'édition de livres religieux.

defis, ses fondements et sa pratique quotidienne.

La contribution du Département de sciences religieuses de l'Université du Québec à Montréal dans le domaine de la religion, est à souligner. Avec une méthode bien particulière, l'enseignement que les professeurs dispensent et les recherches qu'on y poursuit, révèlent plusieurs autres dimensions de la réflexion scientifique sur l'expérience religieuse.

À la différence des diocèses environnants, la formation des futurs prêtres pour le service de l'Église de Montréal est, depuis peu d'années confiée exclusivement aux responsables du Grand séminaire. La perspective d'une formation pastorale particulière a amené l'archevêque à retirer les séminaristes de la faculté de théologie. Au dire de plusieurs observateurs et observatrices du diocèse, l'orientation de la formation des séminaristes risque de compromettre un service presbytéral qui deviendrait moins ouvert aux enjeux de la société. L'avenir seul dira la pertinence ou non de ce retrait.

La vie intellectuelle religieuse montréalaise profite des efforts de trois maisons d'édition, toutes liées à des communautés religieuses. Les Éditions Fides, en plus de publier plusieurs ouvrages dans le domaine littéraire, gardent une importante section d'édition de livres religieux. Depuis quelques années déjà, les responsables de Fides ont ouvert une collection de recherche théologique scientifique *Héritage et projet* et plus récemment la collection des *Cahiers d'études*

pastorales. La maison Bellarmin, de son côté, publie une revue de recherche théologique *Science et Esprit*, de même que plusieurs ouvrages de théologie, de littérature et de philosophie. Pour leur part, les Éditions Paulines investissent plutôt du côté de publications religieuses de très bonne vulgarisation.

On peut donc dire qu'il existe à Montréal plusieurs lieux institutionnels où on se préoccupe de favoriser la recherche, soit par la publication, soit par des rencontres comme le font le Centre Justice et Foi dirigé par les jésuites de la maison Bellarmin, et le Centre Saint-Pierre, dirigé par les Oblats. Signalons pour terminer, la création récente d'un Institut catholique pour la formation des maîtres en enseignements catholiques. Ce projet, plusieurs fois annoncé et remis, ne semble pas susciter pour l'instant beaucoup de réactions positives.

Bilan et prospective

Il est indéniable que, dans le diocèse de Montréal, il existe une vie intellectuelle religieuse féconde. Mais cette vie intellectuelle est-elle si intense? Rejoint-elle, par un biais ou l'autre, les questions fondamentales que se pose le monde intellectuel en regard du devenir de l'expérience croyante? Cette vie intellectuelle religieuse marque-t-elle notre milieu à l'instar du Centre des intellectuels catholiques de France dont je faisais état au début de cet article? La réponse à ces questions doit être nuancée.

Bien sûr, les institutions mentionnées ont une fonction intellectuelle certaine dans le Grand Montréal. Mais il m'apparaît

que ces institutions n'engendrent pas nécessairement une vie intellectuelle aussi intense et féconde qu'on pourrait le souhaiter. En d'autres termes, il semble que nous ayons réussi à Montréal à nous donner de bons professeurs de théologie et de sciences religieuses, mais que nous n'ayons pas développé des réseaux suffisamment articulés pour faire naître des «maîtres à penser» et des lieux où la théologie critique et une expérience chrétienne critique réussissent à jouer un rôle passionné et passionnant.

Bien que la vie intellectuelle religieuse ait été marquée par les profondes modifications de la vie interne de l'Église et par les modifications sociales, politiques et culturelles de notre milieu montréalais, je ne crois pas que la recherche intellectuelle religieuse se soit engagée dans les grands enjeux actuels. Bien au contraire, dans plusieurs des cas, on sent un rétrécissement, sinon un rapatriement du religieux à l'intérieur d'institutions confessionnelles et traditionnellement fermées «au monde».

Le savoir religieux risque d'être trop emprisonné dans ces institutions. Ce phénomène s'illustre bien par le projet de quelques bons penseurs qui, soit à cause d'un changement de statut religieux, soit à cause de leur type de pensée ont été écartés et marginalisés. En même temps, il est étonnant de constater le nombre grandissant de personnes, pas particulièrement en connivence avec l'institution-Église, mais qui portent un questionnement religieux ou qui se passionnent des que l'on parle de religion ou de théologie. Il semble donc qu'il se passe bien des choses intéressantes en dehors des murs institutionnels. Alors pourquoi ne pas ouvrir davantage la réflexion théologique catholique de Montréal à la confrontation nécessaire avec la culture et ses attentes. Puisque effectivement, il se retrouve des gens qui attendent.

Enfin, n'est-il pas inquietant de remarquer que le grand nombre de croyants et croyantes dans les facultés de théologie et dans les centres de formation pastorale sont peut-être plus formés à la pratique chrétienne interne qu'au dialogue avec la pratique et la pensée séculières. Certes, on forme des intervenants et intervenantes mieux éclairés pour les communautés chrétiennes, mais je ne suis pas certain que ces mêmes personnes puissent toujours mener une réflexion chrétienne en confrontation avec les enjeux culturels et sociaux. En définitive, la vie intellectuelle religieuse à Montréal aura un avenir, et elle en a un, si on crée cette espace nécessaire de liberté pour une recherche intellectuelle religieuse à même la culture. Il est à souhaiter que les cinquante prochaines années puissent voir émerger des leaders intellectuels qui favoriseront l'ouverture de nouvelles avenues. Ce sera une libre-voie de marcher vers le 200^e anniversaire du diocèse de Montréal.

GUY LAPOINTE, o.p., professeur titulaire faculté de théologie Université de Montréal

LES DOMINICAINS À MONTRÉAL

1901 - 1986

Monastère et Paroisse
5353, avenue Notre-Dame-de-Grâce

Monastère et Sanctuaire à Saint-Jude
3980, rue Saint-Denis

Monastère et Institut de Pastorale
2715, chemin de la Côte-Ste-Catherine

Avec notre Église diocésaine, les Soeurs Franciscaines Missionnaires de Marie rendent grâce au Seigneur pour tout ce qui s'est accompli de beau et de grand dans le diocèse de Montréal depuis 150 ans.

Hommages à tous nos évêques, prêtres, religieux, religieuses et laïques.

CENTRE DE RESSOURCEMENT LAVAL, inc.

235A boul. des Prairies, Laval, H7N 2T8

Centre de Formation et de Croissance Personnelle et Pastorale

(514) 668-3670

DEPUIS QU'YVONNE ET GÉRARD UTILISENT LES ANNONCES CLASSES DE LA PRESSE ILS VENDENT RAPIDEMENT!

285-7111



LES SALÉSIENS DE DON BOSCO



Au service des jeunes

Missionnaires des Jeunes

«J'encourage les fils de Don Bosco à prendre une conscience toujours plus renouvelée de leur charisme spécifique et de se savoir toujours missionnaires des jeunes»

Jean-Paul II
le 14 janvier 1984

8615, rue Ste-Claire, Montréal, (Qc) H1L 1Y1 (514) 351-0305

HOMMAGE À L'ÉGLISE DE MONTRÉAL et à son pasteur Mgr Paul Grégoire

Fondée en 1848, à Montréal, par Rosalie Cadron Jetté, à la demande de Mgr Ignace Bourget, la communauté des Soeurs de Miséricorde a pour but premier, de venir en aide aux parents non mariés et à leurs enfants.

Soeurs de Miséricorde
12435, av. de la Misericorde
Montréal H4J 2G3

Les 150 ans du diocèse de Montréal

Les manifestations d'une spiritualité renouvelée

Après le balayage de la plupart des organismes laïques du diocèse de Montréal durant la période de sécularisation des années 60, on a vu apparaître un nombre important de mouvements, dont plusieurs importés de l'étranger. C'est le cas du mouvement charismatique venu des États-Unis et des Cursillos importés d'Espagne. D'autres sont des initiatives de vie chrétienne nouvelles ou renouvelées, dont certaines s'inspirent des Exercices de saint Ignace ou de la spiritualité mariale.

En l'absence de coordination, il n'est pas possible d'en faire un compte rigoureux. Chaque organisme conserve son autonomie, crée ses propres mécanismes de concertation, s'il le juge bon, et ses propres programmes d'enseignement. Mais tous ont le même objectif général : dans le cadre de réunions hebdomadaires, fournir l'occasion d'une réflexion, d'un approfondissement et d'un ressourcement spirituel à la lumière de l'Évangile.

Une autre caractéristique commune à tous ces groupes, c'est que l'engagement ne fait pas partie intégrante du mouvement comme tel. Il est plutôt considéré comme le fruit d'une vie spirituelle adulte et reste une affaire personnelle. Aucun mouvement ne parraine un engagement social particulier ; leur rôle se réduit à encourager leurs membres à s'engager dans leur milieu. Et quand il le fait, le membre ne doit jamais engager le mouvement.

C'est en 1967, dans un groupe œcuménique de prière d'une université américaine, que des catholiques, s'inspirant du mouvement pentecôtiste protestant, ont commencé à imposer les mains, à pratiquer la prière de louange et à expérimenter des charismes, prière en langues, guérisons, etc. L'expérience a été importée à Montréal, d'abord chez les anglo-catholiques de Loyola, puis chez les francophones, vers 1970.

Il existe aujourd'hui 104 groupes francophones dont quelques-uns comptent des Italiens, des Espagnols, des Portugais et des Haïtiens et huit groupes anglophones. Le répondant diocésain de ces groupes de prière, l'abbé Robert Cormier, estime que chaque semaine, de 5 000 à 7 000 personnes se réunissent pour pratiquer la prière de louange. Un organisme diocésain voit à la formation des animateurs et chaque année, environ 20 sessions d'une durée de 20 heures chacune, sont offertes dans les groupes pour initier à la prière de louange ou au discernement.

M. Cormier signale qu'après la période de ferveur des débuts où le débordement des sentiments et la recherche du merveilleux risquaient de prendre le pas sur la prière, le mouvement fait preuve maintenant de plus d'équilibre, de discernement et de mesure. Il a fait une place à



La vie spirituelle se vit en groupe, mais l'engagement reste une affaire privée.

l'expression populaire de la foi, à la prière spontanée, et a donné droit de cité aux sentiments et à l'expression corporelle, un acquis qui profite maintenant à la liturgie, dit-il.

Le renouveau charismatique a inspiré une foule d'autres mouvements ou initiatives. C'est le cas, par exemple, du Jourdain, fondé il y a dix ans à Montréal, de l'Alliance à Trois-Rivières, de l'Eau vive à Granby et de la Maison Myriam à Baie-Comeau. La maison du Jourdain rejoint plus de 5 000 personnes chaque année, dans le cadre de retraites faites dans les paroisses ou les communautés religieuses qui en font la demande, par une équipe volante composée de prêtres et de laïques. Le centre offre aussi des séminaires de formation pour initier au renouveau charismatique. Un souper bénéfice annuel permet à cet organisme bénévole de s'autofinancer.

C'est en octobre 1965 que le mouvement Cursillos, fondé à l'île Majorque (Espagne) en 1949, était inauguré à Sherbrooke. Il était déjà implanté à Manchester, E.-U. Présent dans 33 pays des cinq continents, le mouvement compte six millions de membres. Il existe 500 communautés et 15 000 membres cursillistes au Québec, dont 40 dans le diocèse de Montréal, avec près de 1 000 membres âgés de 25 à 65 ans.

Les rencontres sont axées sur

la prière, l'étude et l'action. Comme dans l'Action catholique, on y fait le partage de l'Évangile, la révision de vie et la célébration de l'eucharistie. Trois types d'engagement sont proposés : envers soi-même, envers les autres, envers Dieu. La dimension apostolique, contrairement à ce qui se pratique en action catholique, n'est pas assumée par le mouvement. On estime que par leur action personnelle, les membres agissent comme un ferment pour transformer la société.

L'engagement est assumé, selon l'animateur diocésain, l'abbé Pierre Labossière, « au fur et à mesure que quelqu'un a le temps physique et le goût apostolique » de le faire, soit dans la paroisse, soit auprès des détenus, soit dans un organisme bénévole. Pour plusieurs, le mouvement est un lieu de passage où on acquiert une formation et qu'on laisse au moment où l'on s'engage ailleurs.

Le désir d'offrir cette formation aux plus jeunes est à l'origine de la création du mouvement R3, mis sur pied il y a près de 15 ans par l'abbé Jean-Paul Bourret, à l'intention des 18-25 ans, et de La Relève, qui tente depuis quatre ans de rejoindre les jeunes de 14-18 ans. Tous deux s'inspirent des méthodes cursillistes adaptées aux besoins des jeunes.

Le diocèse compte actuellement dix communautés de jeu-

nes appartenant au mouvement R3. Elles réunissent tous les 15 jours environ 300 jeunes. L'initiation au mouvement se fait dans le cadre d'une fin de semaine. Ce n'est pas un mouvement d'enseignement, fait remarquer l'animateur spirituel du mouvement, l'abbé André Gazielle. On part du vécu des jeunes, de leurs questions et de leurs problèmes. Praticants, distants ou non-praticants, tous y reçoivent le même accueil.

Les Cafés chrétiens, dont l'origine remonte à 1975, sont aussi destinés à l'accueil et à l'évangélisation des jeunes qui y viennent avec leurs problèmes : alcool, drogue, prostitution et autres. Là aussi, on leur offre un lieu d'accueil et de cheminement spirituel et un réseau d'aide.

Une autre famille spirituelle s'inspire des Exercices de saint Ignace et gravite autour des jésuites. Fondées en 1563 par le jésuite belge Jean Leunis, les Congrégations mariales regroupent des laïques, hommes et femmes, désireux de vivre selon la spiritualité des Exercices de saint Ignace.

À Montréal, ces congrégations ont été animées de 1950 à 1984 par le jésuite Ludger Brien. Au cours des années 50, elles ont compté plusieurs milliers de membres et donné lieu à la fondation d'une société de vie apostolique, la Société du Christ Seigneur, approuvée par Rome en 1956, qui compte aujourd'hui 32 membres. Depuis 1968, les Congrégations mariales ont pris le nom de Communautés de vie chrétienne (CVX), mais leur nombre n'est plus que de 25 à 30 personnes.

Le renouveau conciliaire a été l'occasion de la formation d'un groupe issu des CVX, les Groupes de vie mariale (GVM), fondés par le jésuite Guy Ménard en 1975 et s'inspirant de la spiritualité ignacienne, approuvée par Rome en 1956.

Présents dans huit ou neuf diocèses, ces groupes comptent environ 2 500 membres, dont plus de 500 à Montréal. À la spiritualité ignacienne, ces groupes ajoutent un accent de piété mariale inspiré du renouveau charismatique et s'inspirent de l'enseignement du Concile.

En 1963, le père Brien fondait le Centre Leunis, qui offre aux laïques un lieu de ressourcement spirituel et d'animation chrétienne par l'intermédiaire de divers services : exercices spirituels, rencontres, sessions, partages d'Évangile, lundis de la foi, etc. Les membres de la Société du Christ Seigneur animent ces activités. Au lendemain de la visite du pape, en 1984, un nouveau groupe était fondé, la Fraternité Foi et Vie, composée de groupes stables de laïques rattachés à une paroisse et qui se rencontrent chaque semaine avec la préoccupation d'unifier foi et vie.

DENISE ROBILLARD

LES «DISTANTS»

Tendre la main à ceux qui se sont éloignés

Depuis sept ou huit mois, les paroissiens de Saint-Hippolyte, à Saint-Laurent, vivent une expérience pilote. Ils ont créé un comité de paroissiens qui cherchent à tendre la main et à établir des ponts avec les « baptisés » qui ne fréquentent plus l'église dans leur territoire.

PIERRE VENNAT

À l'instigation d'un franciscain, Norbert Fournier, et avec l'accord du comité de pastorale de la paroisse, un petit groupe de laïques décidés essaie d'établir un dialogue pas toujours facile avec ceux qu'on appelle les « distants ».

Les « distants », ce sont ces nombreux catholiques québécois qui, baptisés et élevés dans la foi catholique, ont tout abandonné, à partir des années 60. En une seule génération, le pourcentage d'assistance à la messe dominicale a chuté de 85 p. cent à environ 25 p. cent, grand maximum, dans le grand Montréal.

Prise par surprise, l'Église d'ici n'a pas toujours su « comprendre » et « dialoguer » avec ces chrétiens qui n'en sont plus tout à fait, mais qui sont, pour la plupart, des « indifférents ».

Cette indifférence n'est pas un phénomène particulier au Québec, ni même aux catholiques. Partout, les Églises se retrouvent avec un nombre restreint de fidèles convaincus.

On a donc décidé d'y voir et, petit à petit, une « pastorale du distant » se développe.

Il y a d'abord le Service incroyance et foi, dirigé par le père Léopold de Reyès, et qui depuis quelques années établit le dialogue avec ceux qui, parmi les incroyants, veulent néanmoins « dialoguer » avec les catholiques.

Il y a ensuite Sentiers de foi, dirigé par le père Irénée Beaubien, qui pendant un quart de siècle a été identifié au mouvement œcuménique au Canada et qui depuis quelques mois a décidé, lui aussi, de se consacrer à la tâche d'essayer de « comprendre le pourquoi » de la désaffection religieuse et de dialoguer avec ceux qui n'ont pas rompu tous les ponts.

Il y a aussi, comme dans une paroisse de Lachine, sous la direction du curé Maurice Comeau, quelques groupes qui essaient une formule importée d'ailleurs, et qui s'appelle Nouvelle image paroissiale.

Le père Beaubien a fondé Sentiers de foi suite à son travail en faveur de l'œcuménisme. Homme de dialogue, il a pendant 20 ans, à la tête du Centre canadien d'œcuménisme, travaillé au rapprochement des différentes confessions religieuses au Québec. Mais, homme logique, il s'est dit que pour que les Églises se rapprochent, il leur faut des fidèles convaincus. Or, toutes les Églises, actuellement, font face au désintéressement de plus de la moitié de leurs fidèles traditionnels d'il y a 20 ans.

Il s'est donc interrogé sur le « pourquoi », afin de voir comment on pourrait corriger la situation.

Il avouera tout de suite qu'il n'y a pas de solution toute faite à ce problème. Ainsi, l'expérience de Saint-Hippolyte ne pourra être analysée complètement avant deux ans. Ensuite, selon les résultats obtenus, on verra si on peut l'étendre à d'autres paroisses, à d'autres diocèses, mais on aura une formule type. Car, au lieu d'imposer une formule d'ailleurs, comme c'est le cas à Lachine, les gens de Saint-Hippolyte essaient de construire une « pastorale du distant » au jour le jour, en s'adaptant aux besoins des gens de leur milieu.

Mais le père Beaubien, tout comme d'ailleurs son collègue de Reyès, est prudent.

Il ne faut surtout pas que les « distants », croyants ou pas, croient à une « croisade », à une « tentative de récupération », à une vaste campagne d'évangélisation ou de conversion massive, encore moins à une opération de marketing d'une Église à la recherche de formules nouvelles pour retrouver son membership.

Il ne s'agit pas du tout de cela, affirment les deux directeurs, chacun de leur côté. Il s'agit simplement que les incroyants du grand Montréal, ou ceux qui ont été baptisés dans la foi catholique mais qui ne s'y retrouvent plus ou qui ne sont plus intéressés à pratiquer leur religion, mais qui éprouvent néanmoins le goût de conserver quelques liens avec l'Église catholique, sous une forme ou une autre, bref de faire du « catholicisme à temps partiel », sachant qu'il existe deux services pour les accueillir.

Le temps des excommunications est terminé !

LA CONGRÉGATION NOTRE-DAME-DU-BON-CONSEIL DE MONTRÉAL

Une communauté d'action sociale fondée au Québec en 1923 par Marie Gérin-Lajoie

1130 est, boul. St-Joseph
Montréal H2J 1L4
Tél.: 525-2573

Hommage au diocèse de Montréal des
MISSIONNAIRES MONTFORTAINS
en HAÏTI
et en
PAPOUASIE-NOUVELLE-GUINÉE

665, avenue de l'Église
Dorval, Qc H9S 1R4
(514) 631-1790

LE CIMETIÈRE DE LAVAL

MAGNUS POIRIER

Votre maison funéraire familiale depuis plus de 60 ans.

MAGNUS POIRIER INC.

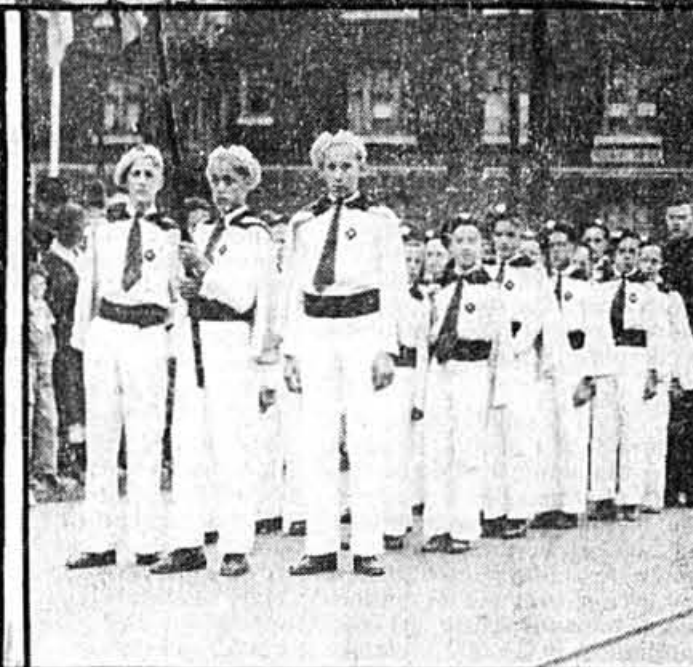
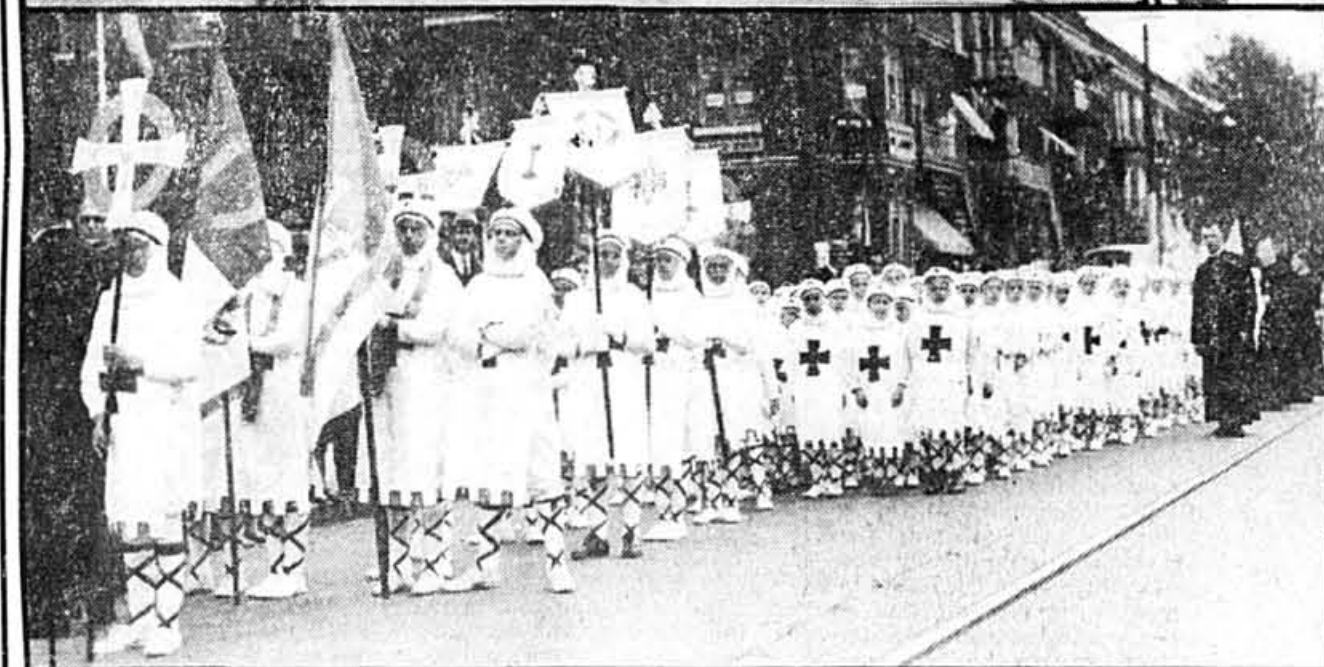
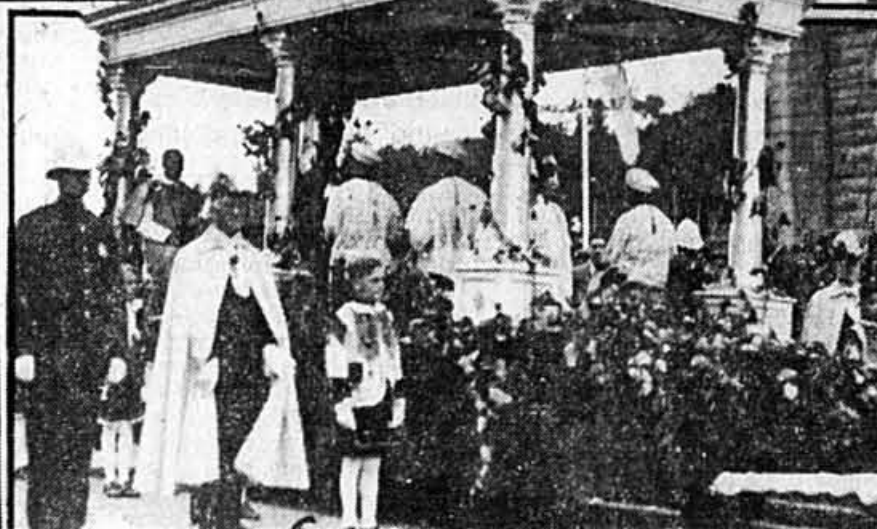
Siège social: 7388, rue Viau
St-Léonard — 727-2847

L'ARCHEVÊCHÉ DE MONTRÉAL:

une présence fidèle depuis 150 ans

Avec les respectueux hommages d'Hydro-Québec

Les 150 ans du diocèse de Montréal



Le goût des célébrations grandioses

Les catholiques du diocèse de Montréal ont toujours eu un goût marqué pour les grands rassemblements et les célébrations grandioses. Ils en ont donné la preuve lors du fameux Congrès eucharistique international de 1910, qui a réuni à Montréal près de 150 000 congressistes, dont 120 archevêques, évêques, abbés mitrés et autres prélats. Cet événement extraordinaire a été commémoré de façon éclatante 25 ans plus tard par un « hommage triomphal au Très Saint Sacrement », triduum eucharistique dont la procession de clôture à elle seule a attiré environ 200 000 personnes. Comme en fait foi le montage photographique publié le 15 septembre 1935 dans LA PRESSE (et reproduit ci-contre), de nombreux écoliers avaient revêtu pour cette occasion d'impressionnants uniformes.

— * —

Le 23 juillet 1939, c'est une cérémonie tout à fait différente, mais néanmoins religieuse, qui attirera l'attention: les Cent mariages. Cet événement, au centre duquel on retrouvait 106 — et non 100 — couples de jocistes, se déroula au stade De Lorimier, à Montréal. Le lendemain, on pouvait lire dans LA PRESSE, sous la signature du journaliste Éphrem-Réginald Bertrand: « En plein air, à la face du Ciel, la Jeunesse ouvrière catholique réaffirme sa foi dans le mariage-sacrement. » Environ 20 000 personnes s'étaient massées dans les gradins du stade montréalais pour cette cérémonie. Les mariés venaient de l'ensemble du Québec, de l'Ontario et des Maritimes.

Les fêtes du 150e

(du 13 mai au 8 décembre)

- Le 13 mai : MESSE D'OUVERTURE à la cathédrale, à 20 h.
- Le 31 mai : RENCONTRE RÉGIONALE des anglophones, à 13 h, à l'Oratoire Saint-Joseph.
- Le 7 juin : « ÉVÈNEMENT-JEUNESSE », à 20 h, à la basilique Notre-Dame.
- Le 16 juin : MONTÉE À LA CATHÉDRALE, région Ouest, à 19 h.
- Le 24 juin : MESSE DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE à l'église de la Visitation, à 10 h.
- Le 17 août : FÊTE PATRONALE du diocèse, Assomption de la Vierge Marie, à la basilique Notre-Dame, à 19 h 30.
- Le 12 septembre : MESSE SOLENNELLE DU 150e, à 20 h, à la basilique Notre-Dame. RÉCEPTION à l'hôtel de ville de Montréal (inauguration de l'exposition sur l'histoire du diocèse et lancement de l'album-souvenir).
- Le 14 septembre : CÉLÉBRATION DU 150e dans toutes les paroisses.
- Le 22 septembre : MONTÉE À LA CATHÉDRALE, région Laval, à 19 h.
- Le 1er octobre : MONTÉE À LA CATHÉDRALE, région Centre-Ouest, à 19 h.
- Le 15 octobre : MONTÉE À LA CATHÉDRALE, région Centre-Sud, à 19 h.
- Le 20 octobre : MONTÉE À LA CATHÉDRALE, région Centre-Nord, à 19 h.
- Les 24 et 25 octobre : CONGRÈS DE LA SOCIÉTÉ CANADIENNE D'HISTOIRE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE, à la salle du Gesù.
- Le 27 octobre : MONTÉE À LA CATHÉDRALE, région Est, à 19 h.
- À déterminer : MONTÉE À LA CATHÉDRALE, communautés ethniques, à 19 h.
- Le 8 décembre : 25e ANNIVERSAIRE D'ÉPISCOPAT DE MGR PAUL GREGOIRE, à 20 h, à la cathédrale. RÉCEPTION au Château Champlain.

